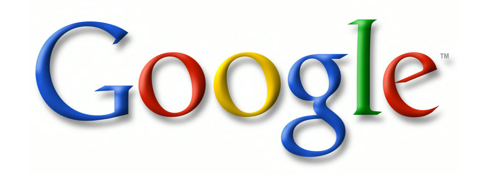
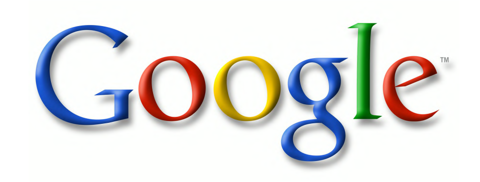
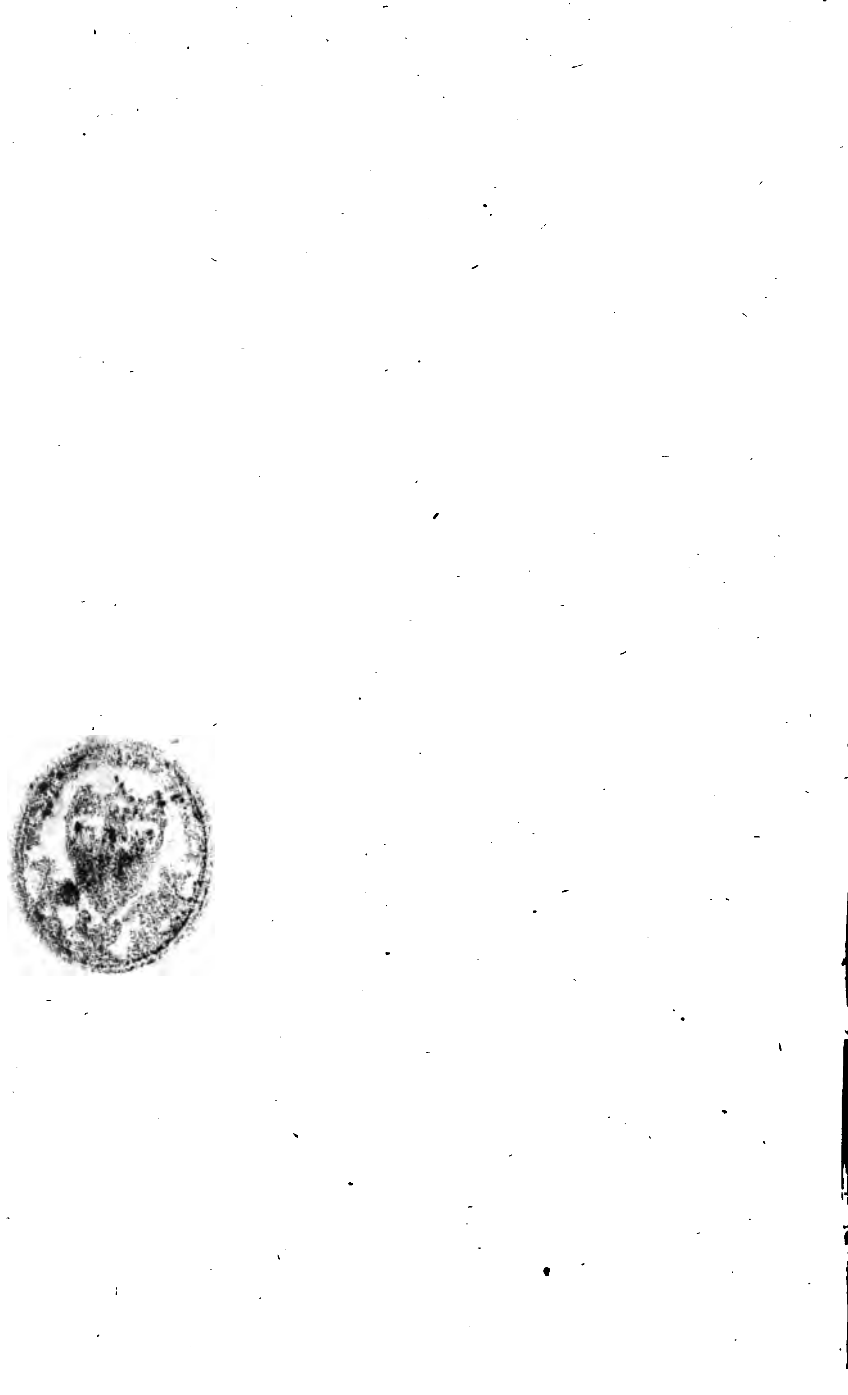

Google









VOYAGE
DANS LES MERS
DE L'INDE,

FAIT PAR ORDRE DU ROI,

A l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769.

Par M. LE GENTIL, *de l'Académie royale des Sciences.*

TOME PREMIER.





EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXX.



VOYAGE
DANS LES MERS
DE L'INDE.



PRECIS HISTORIQUE. (*)

Le journal du voyage que j'entreprends de donner au public, renferme un espace de onze années, depuis 1760 jusqu'en 1771.

J'avois entrepris ce voyage à l'occasion du passage de Vénus devant le soleil; passage rare & célebre, qui devoit arriver le 6 juin 1761.

Lorsque M. le duc de la Vrilliere m'eut fait

(*) Une partie de ce discours a été lue à la rentrée publique de l'académie royale des sciences, le 29 avril 1772.

paſſer les ordres du roi, je me rendis à l'Orient, où je trouvai deux vaiſſeaux de la compagnie des Indes, prêts à mettre à la voile pour l'isle de France; le *Comte d'Artois*, de ſoixante-quatre canons; & le *Berryer*, de cinquante canons. M. le duc de la Vrilliere avoit donné à cette compagnie des ordres très-précis au ſujet de mon paſſage dans l'Inde. Je choiſis le *Berryer*, & je m'embarquai ſur ce vaiſſeau le 26 mars 1760: nous arrivâmes à l'isle de France le 10 juillet ſuivant.

Pendant le voyage, je fis un très-grand nombre d'obſervations ſur la détermination des longitudes par l'angle horaire de la lune. J'eus la ſatisfaction, à l'atterrage de Rodrigues, que l'on trouve cent lieues à l'eſt, ou au vent de l'isle de France, de voir que cette méthode la plus ſimple & la plus aiſée à pratiquer de toutes celles qu'on emploie ſur mer, aſſure le point d'un vaiſſeau avec une exactitude ſuffiſante, puiſque mon point ſe trouva d'accord, à cinq à ſix lieues près, avec la longitude de l'isle Rodrigues; préciſion bien ſuffiſante ſur mer.

J'obſervai auſſi, avec le plus d'exactitude

possible, la variation de la boussole par les azimuths & par le moyen des hauteurs correspondantes. Ces méthodes ont un avantage sur celles des amplitudes, qu'on peut les multiplier, & s'en servir à une heure quelconque de la journée; ensorte qu'il est rare qu'il se passe un jour sans qu'on puisse les employer, pendant qu'il arrive très-fréquemment, même dans la zone torride, qu'on ne voit le soleil ni à son lever ni à son coucher : cet inconvénient se rencontre encore plus fréquemment aux approches des mers du cap de Bonne-Espérance & du canal de Mozambique, parages où les variations sont cependant encore plus nécessaires pour les longitudes; car depuis le cap de Bonne-Espérance, jusqu'aux approches de la Nouvelle-Hollande, on peut se régler sur les variations, & les employer avec succès; mais à la Nouvelle-Hollande, les lignes des variations s'inclinent si fort vers l'équateur, que de perpendiculaires qu'elles étoient, pour ainsi dire, à ce cercle, elles lui deviennent presque paralleles: ce qui arrive en remontant de la Nouvelle-Hollande vers Java & les détroits. De là il

ſuit que les variations ne varient preſque pas, & ſont à peu près les mêmes pour un eſpace de cinquante lieues & plus en longitude : on ne peut donc alors employer ces variations qu'avec la plus grande réſerve ; il y auroit de la témérité à s'y fier.

En arrivant à l'isle de France, j'appris que la guerre étoit très-vive dans l'Inde, & que j'aurois beaucoup de peine à y parvenir ; de plus, il ne s'offrit point d'occaſions d'y aller, quoiqu'on fût au milieu de la ſaiſon. L'hiver vint enſuite. Dans cette ſaiſon, l'on n'entreprend pas volontiers le voyage de l'Inde, parce que la mouſſon du nord-eſt force les vaiſſeaux d'aller par la grande route, comme on la nomme à l'isle de France. Les voyages dans cette ſaiſon ſont trop longs & trop fatigans ; je me vis donc fort embarraſſé ſur le parti que je pourrois prendre. Le projet que forma M. le gouverneur de l'isle de France, d'envoyer un vaiſſeau à Batavia pour ſe procurer des vivres, n'eut lieu qu'un moment ; je fus par conſéquent forcé de reſter à l'isle de France.

Ces contre-tems me donnerent beaucoup d'inquiétudes, & ne contribuerent

pas à me rétablir d'un flux dyſentérique que je gardai pendant le mois d'octobre & une partie de novembre ; je craignois que cette cruelle maladie ne me mît enfin hors d'état de m'embarquer, s'il s'offroit quelqu'occaſion pour l'Inde.

Ce fut alors que je fis réflexion que la ſeule reſſource qui me reſtoit, étoit d'aller à l'isle Rodrigues, à cent lieues au vent (à l'eſt) de l'isle de France. Je m'amuſai pendant ma maladie à calculer, d'après les meilleures hypotheſes, le paſſage de Vénus ſur le ſoleil ; je vis par les réſultats qu'il étoit très-douteux qu'on pût voir à Rodrigues l'entrée de Vénus ſur le ſoleil : cependant je m'étois déterminé à aller à Rodrigues à tout événement. Lorſque ma maladie me permit d'aller voir M. le gouverneur, je lui parlai de mon projet ; il l'approuva, me promit de ſeconder mon zele ; il m'aſſura que je pourrois partir dès la fin de mars, & qu'il me procureroit une occaſion. M. Desforges Boucher (c'étoit le nom de ce gouverneur) avoit beaucoup d'amitié pour moi ; j'en recevois journellement les preuves les plus convaincantes. Il m'avoit promis de me four-

nir toutes les choses nécessaires pour mon voyage.

J'étois bien éloigné de penser que M. Pingré se mettoit en route pour aller à la même isle. Je commençai à faire les préparatifs de mon voyage; & sans une frégate qui arriva de France le 19 février, nous nous serions rencontrés à Rodrigues, M. Pingré & moi; mais il sembloit que j'étois destiné à essuyer d'autres revers que ceux qui attendoient M. Pingré à Rodrigues. La frégate arrivée le 19 février, apportoit des nouvelles de la derniere importance pour l'Inde; elles déterminerent M. Desforges & M. de l'Eguille, chef d'escadre des armées navales & commandant de la marine que le roi entretenoit alors dans les mers de l'Inde, d'expédier promptement une frégate pour Pondichéry. Cette expédition exigeoit la plus prompte exécution; on prit en conséquence à l'isle de France toutes les mesures nécessaires pour faire parvenir dans l'Inde, en moins de tems qu'il seroit possible, les ordres arrivés d'Europe.

Séduit par les préparatifs que je vis faire, tous les marins m'ayant assuré que pour une

frégate telle que *la Sylphide*, (c'étoit le nom du bâtiment qu'on expédia) deux mois suffisoient, même dans la saison contraire où nous étions, pour se rendre de l'isle de France à la côte de Coromandel, je me déterminai à profiter de l'occasion qui se présentoit de passer à cette côte, parce que je ne comptois pas qu'on pût voir à Rodrigues l'entrée de Vénus sur le soleil; sachant d'ailleurs que les observations proche de l'horizon, ne peuvent jamais être d'un grand secours pour l'astronomie. M. Desforges & M. de l'Eguille consentirent à mon embarquement. M. de l'Eguille me donna une lettre de recommandation pour le P. Lavaur. J'eus cependant lieu dans la suite de me repentir d'avoir embrassé ce parti, lorsque je me trouvai engagé dans une route incertaine, & qui m'ôtoit toute espérance d'arriver à tems à la côte de Coromandel. Je partis donc de l'isle de France le 11 mars, & de l'isle de Bourbon le 23 du même mois. Tant que nous fûmes dans la lisiere des vents de sud-est, qui sont les vents généraux & alisés de ces mers, nos journées ne furent pas mauvaises; nous faisions encore trente

à quarante-cinq lieues par jour ; mais lorsque nous eûmes quitté cette lisiere pour entrer dans celle des moussons, par 7 degrés de latitude méridionale, le vent alisé nous abandonna, & nous livra aux calmes & aux folles ventes de la mousson du nord-est, qui, toute expirante qu'elle étoit, dominoit encore, & étoit tout-à-fait opposée à la route qu'il nous falloit tenir.

De cette façon, nous errâmes pendant cinq semaines environ dans les mers d'Afrique, le long de la côte d'Ajan, dans les mers d'Arabie. Nous traversâmes l'archipel de Socotora, à l'entrée du golfe Arabique. Nous parûmes devant Mahé, côte de Malabar, le 24 mai ; nous apprîmes par des bateaux du pays, que cette place étoit au pouvoir des Anglois, & que Pondichéry n'existoit plus pour nous. Sans nous arrêter davantage, nous forçâmes de voile. Il n'y avoit encore rien de désespéré pour moi, si nous eussions suivi notre premier objet d'aller à la côte de Coromandel ; mais on prit, à mon grand regret, la résolution de s'en retourner à l'isle de France. Cependant nous nous arrêtâmes environ vingt-quatre

heures à la pointe de Gales, isle de Ceylan: les Hollandois nous confirmerent les nouvelles que nous avions apprises à Mahé.

L'hiver étoit à Gales dans toute sa force; nous y essuyâmes un très-gros tems. Nous quittâmes cette côte le 30 mai; le grand frais dont nous fûmes accompagnés, nous rendit à l'isle de France le 23 juin.

Je n'entrerai point ici dans une plus grande discussion au sujet de cette expédition, de la route que j'avois pensé que nous aurions suivie, & de celle que nous avons tenue. On en verra le détail dans la suite de cette relation; je l'ai tiré d'un mémoire fort détaillé que j'envoyai dans le tems, cacheté, à M. de Fouchy, secretaire perpétuel de l'académie. Ce mémoire, qui n'est qu'un extrait de mon journal que je tenois fort réguliérement jour par jour, fait voir que je me suis occupé comme je le devois, de mon observation; que mon but a toujours été de me rendre à la côte de Coromandel, & qu'on ne doit pas m'inculper si je n'y ai pas paru: c'est une justice que je prie les astronomes de me rendre, & que j'ai lieu d'attendre de leur part, lorsqu'ils

auront vu & lu le détail de mon mémoire. Le 6 juin, j'étois à 5 deg. 45 min. de latitude méridionale, & à peu près à 87 deg. 15 min. de longitude à l'est de Paris. J'observai, le moins mal qu'il me fut possible, le passage de Vénus, entrée & sortie. Cette observation que je n'ai ni publiée ni calculée, est restée telle qu'elle a été faite, avec des remarques, dans le mémoire cacheté, dont j'ai parlé plus haut; on la trouvera en son lieu dans la suite de ce journal. C'est à l'occasion de cette observation que j'ai imaginé d'avoir l'heure sur mer, à l'instant d'un phénomene quelconque, avec la plus grande précision, & de vérifier avec la même précision la demi-minute de sable dont on se sert pour estimer le chemin du vaisseau. Ce moyen est de la plus grande utilité dans le cas où l'on n'auroit point de montre à secondes; voici le précis de cette méthode pour les horloges de sable.

Je prenois une hauteur du soleil, & à l'instant précis de cette hauteur, je faisois tourner l'horloge par quelqu'un d'intelligent; & quand il l'avoit tournée un certain nombre de fois, j'observois une seconde

hauteur du ſoleil. Je calculois après cela, les deux hauteurs obſervées; je ſavois par-là combien il s'étoit écoulé de minutes & de ſecondes de tems pendant que l'horloge avoit été virée, par exemple, quinze fois. Ce fut par ce moyen que je m'aſſurai, comme on le verra dans la ſuite, que notre horloge que l'on ſuppoſoit employer 30 ſecondes à s'écouler, ni plus ni moins, en employoit au contraire 34 & 15 tierces. Je fus convaincu depuis, étant à terre, que cette méthode eſt très-exacte, ayant vérifié à ma pendule à ſecondes cette même horloge de ſable, & l'ayant trouvée de 34 ſec. 30 t. Cela poſé, à l'inſtant précis d'un phénomene que j'obſerve, par exemple, à l'inſtant du commencement d'une éclipſe de ſoleil ou de ſa fin, j'ai quelqu'un au fait, qui vire la demi-minute; lorſqu'elle eſt écoulée, il continue de la virer, & il répete l'opération autant de fois qu'il eſt néceſſaire pour me donner le tems de prendre une hauteur du ſoleil: je fais enſorte de la ſaiſir à l'inſtant que finit la demi-minute; ce qui eſt très-facile lorſqu'on eſt un peu exercé ſur mer à prendre hauteur. L'heure calculée, en y ajoutant le

nombre des demi-minutes écoulées, est l'heure vraie du phénomene; & l'on peut, si l'on veut, prendre de cette façon trois à quatre hauteurs.

Si le voyage que je venois de faire n'avoit pas répondu à mes espérances, il m'avoit au moins donné des connoissances que je n'avois pas auparavant sur les moussons; je fis avec cela un grand nombre d'observations sur les longitudes par le moyen de la lune.

Les essais que j'en avois faits en venant de France, m'avoient appris jusqu'à quel point d'exactitude on pouvoit espérer de fixer de dessus un vaisseau la position d'une côte ou d'un lieu quelconque: j'observai donc à la côte d'Ajan, à l'isle de Socotora & à l'isle Rodrigues, des angles horaires de la lune. Je vis aussi à peu de distance de la côte de Malabar, une éclipse totale de lune, le 18 de mai: cette éclipse nous fit voir que nous étions encore à soixante-six lieues de la côte de Malabar, pendant que nous estimions n'en être qu'à cinq à six lieues. Ces observations m'ont servi à vérifier la position de la côte de Malabar, de la côte d'Ajan en Afrique, du cap de Gardafuy, & sur-tout

de l'isle de Socotora, qui est un point essentiel pour l'entrée de la mer Rouge. Socotora sert à assurer le point des vaisseaux qui vont de l'Inde à Mocka, à Gedda, &c. dans la mer Rouge : on y relâche même assez souvent.

On sait que la géographie doit sa perfection actuelle aux progrès que l'astronomie a faits depuis environ cinquante ans, & que par cette raison les astronomes doivent être regardés comme les vrais géographes.

Je ne sache pas qu'on eût encore fait d'observations astronomiques dans ces parages pour en déterminer la position : celles que les circonstances m'ont mis à portée d'y faire, m'apprirent que la baie des Negres, située à la côte d'Ajan par 7 d. 30 m. de latitude boréale, est de 3 deg. environ plus occidentale que selon les cartes de M. Daprès.

Cette différence doit être à très-peu près la même depuis la baie des Negres jusqu'au cap de Gardafuy, c'est-à-dire, sur une étendue en latitude de 4 d. 30 m. ou quatre-vingt-dix lieues. Cette erreur influe encore de la même quantité sur l'isle de Socotora, qui n'est qu'à quarante lieues un peu plus ou un

peu moins du cap de Gardafuy: aussi mes observations faites fort près de cette isle, me donnent à très-peu près la même différence que m'avoient donnée pour la baie des Negres celles faites à la vue de cette baie; mais quoique j'aie trouvé ici les cartes de M. Daprès défectueuses, je ne prétends pas par-là faire une critique de l'ouvrage inestimable de cet habile marin; j'aurai lieu plus d'une fois dans le cours de mes voyages, de lui rendre la justice qui lui est due, & je saisis avec grand plaisir la premiere occasion qui se présente. Mon observation de l'éclipse totale de lune du 18 mai, comparée à celle que fit M. Maraldi à l'observatoire royal, m'a donné la longitude de Montdely & de Montformose sur la côte de Malabar: sa différence avec celle de Pondichéry est de 5 d. 2 m. & c'est la largeur de la presqu'isle, prise à 12 deg. de latitude; car Pondichéry & Montdely sont, à peu de chose près, sous le même parallele. La carte à grands points de M. Daprès donne pour la largeur de cette presqu'isle par la même latitude 5 deg. juste: ce qui fait une exactitude on ne peut pas plus grande, & qu'on

ne trouve point dans les autres cartes.

Avant que de repasser en Europe, j'aurois bien voulu aller visiter l'archipel qui est au nord de l'isle de France, & en déterminer la position; je voulois faire la même chose le long de la côte de l'est de Madagascar, isle que nous fréquentons beaucoup & que nous connoissons très-peu. Cet ouvrage, qui demandoit plusieurs années de séjour dans ces mers, me dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit attendre le passage (en 1769) de Vénus sur le soleil, le seul & dernier passage que la génération présente pût espérer de voir. Je résolus dès lors de ne point sortir des mers de l'Inde qu'à cette époque, de faire toutes les observations qui se présenteroient sur la géographie, l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la navigation, les vents & les marées. Je ne pus point aller visiter l'archipel au nord de l'isle de France; mais je fis plusieurs voyages à Madagascar. Je commençai par le fort Dauphin, où nous avons eu, du tems de M. de Flacourt, un établissement dont je vis encore des restes en 1761. Je fus singuliérement frappé, pour le dire ici en passant, de

la beauté de cette isle, & de la fertilité dont elle me paroissoit être en comparaison de l'isle de France.

Je déterminai la longitude du fort Dauphin par le moyen de la lune ; je levai géométriquement le plan de la baie & des environs : je fis différentes recherches sur la nature & sur la composition du terrein, sur les différentes especes de coquillages, tant de mer que de terre, que l'on trouve au fort Dauphin, & généralement sur tout ce qui pouvoit intéresser l'histoire naturelle de cette partie de Madagascar.

Je n'eus garde de négliger les marées, dont la connoissance, dans la zone torride, tient au systême physique de la théorie de la terre ; mais quoique je puisse assurer que la mer dans les grandes marées ne monte pas plus de trois pieds au fort Dauphin, j'ai trouvé tant d'inégalités & de bizarrerie dans l'heure de la pleine & de la basse mer, que je serois téméraire de vouloir fixer quelque chose à cet égard.

Le fort Dauphin est vraisemblablement trop voisin du canal de Mozambique ; & la position du Cap, par rapport à ce canal, fait sans

ſans doute ſortir la mer des regles auxquelles elle ſemble aſſujettie entre les tropiques. C'eſt ſans doute auſſi par la même raiſon, à laquelle ſe joint celle qu'on peut tirer de la hauteur & de la diſpoſition des montagnes de la partie du ſud de Madagaſcar, que l'on ſent au fort Dauphin, pendant toute l'année, un vent preſque toujours forcé ou très-violent du nord-eſt, & que la mer n'y monte qu'une fois en vingt-quatre heures lorſqu'on peut remarquer quelque marche réglée dans ſes eaux.

Les vivres ſont excellens au fort Dauphin: le poiſſon y eſt très-abondant & très-bon, la volaille de même; le bœuf ne peche que parce qu'il eſt trop nourriſſant; il occaſionne à beaucoup de perſonnes une maladie fort dangereuſe, dont parle M. de Flacourt dans ſon hiſtoire de Madagaſcar: il enſeigne en même tems les moyens de s'en préſerver. Ce fut de cette maladie que je fus attaqué trois à quatre jours après mon retour à l'isle de France, pour n'avoir pas uſé des moyens enſeignés par M. de Flacourt. Cette maladie fut une eſpece de coup de ſang violent, dont pluſieurs ſaignées très-copieuſes, faites ſur-

le-champ au bras & au pied, & l'émétique adminiſtré douze heures après, me débarraſſerent aſſez vîte. Mais il me reſta pendant ſept à huit jours dans le nerf optique une impreſſion ſinguliere de cette maladie ; ce fut de voir deux objets, au lieu d'un ſeul, à côté l'un de l'autre ; cette illuſion diſparut peu à peu, à meſure que je repris des forces.

Je continuai les années ſuivantes mes obſervations le long de la même côte de Madagaſcar en remontant au nord. Je viſitai Foulpointe, Sainte-Marie & la baie d'Antongil. La poſition géographique de cette côte n'avoit encore été fixée, que je ſache, par aucune obſervation aſtronomique ; or la plupart de nos marins qui fréquentoient alors Madagaſcar, deſiroient qu'on pût y faire une obſervation déciſive, parce qu'ils croyoient s'être aperçus que cette côte étoit réellement plus à l'oueſt qu'elle n'eſt marquée ſur les cartes de M. Daprès. Quelques-uns attribuoient aux courans la différence qu'ils trouvoient en atterrant à Madagaſcar. Indépendamment d'un grand nombre d'obſervations d'angles horaires de la lune, j'eus le bonheur d'obſerver à Foulpointe une im-

mersion & émersion d'*antarès* par la lune. Cette observation est aussi exacte qu'elle puisse l'être. M. du Séjour s'est donné la peine de la calculer, en se servant de ses savantes méthodes analytiques ; il a trouvé pour la longitude de Foulpointe 3 h. 10 min. 12 sec. ou bien 47 deg. 33 min.

Je levai, comme je l'avois fait au fort Dauphin, un plan de la côte de Foulpointe, de son *baraсhoua* (espece de petit port), & je répétai toutes les observations que j'avois faites au fort Dauphin. Quant aux marées, Foulpointe est le seul endroit de la zone torride que j'aie visité, où j'ai vu la mer assujettie à des loix fixes ; j'ai trouvé que l'heure de la plus haute mer arrive à Foulpointe un jour & demi ou deux jours après la nouvelle lune, & 1 heure 20 min. après le passage de la lune par le méridien ; j'ai aussi observé la quantité dont la mer y monte, à peu près la même dans toutes les nouvelles lunes, c'est-à-dire, depuis 35 pouces & demi jusqu'à 38 pouces : les marées des pleines lunes me parurent plus petites que celles des nouvelles lunes, je les trouvai seulement de 24 à 30 pouces ; mais je ferai

obſerver que la lune dans le premier cas étoit périgée, ou peu éloignée de l'être.

De Foulpointe, en allant à la baie d'Antongil par l'isle de Sainte-Marie & le canal de même nom, j'ai relevé toute la côte. Enfin je ne répéterai point que j'ai fait à la baie d'Antongil le même genre d'obſervations que j'avois faites à Foulpointe & au fort Dauphin. Il réſulte de mes obſervations, que M. du Séjour s'eſt encore donné la peine de calculer, ſelon ſes formules, que la longitude du fond de la baie d'Antongil, au village appellé *Antſirac*, à une bonne lieue marine de l'isle Marotte, & au nord de cette isle, eſt de 3 heures 12 min. 13 ſec. ou bien 48 deg. 3 min. 15 ſec. enſorte que la différence entre le fond de cette baie & de Foulpointe eſt de 2 min. 1 ſec. de tems, ou 30 min. 15 ſec. de degré, dont le village d'Antſirac ſeroit plus à l'eſt que le village de Maronaumbé à Foulpointe. Ces deux déterminations aſſurent la diſtance de Madagaſcar à l'isle de France, que les obſervations de feu M. l'abbé de la Caille mettent 3 h. 40 m. 32 ſec. à l'eſt de Paris; ce qui ne fait que 7 deg. 35 min. de différence entre

le méridien de l'isle de France & de Foul-pointe.

Les différens voyages que je venois de faire à Madagascar, m'avoient fourni des matériaux pour dresser une carte de la côte de l'est de cette isle, beaucoup plus sûre pour la navigation que tout ce qu'on avoit eu jusqu'à ce moment. Tout ce que j'avois pu recueillir des plus habiles marins qui fréquentoient cette côte, & ma propre expérience, m'avoient aussi mis en état de composer un discours sur les différentes routes que l'on doit suivre dans les voyages de l'isle de France à Madagascar & à l'isle de Bourbon, pour l'aller & pour le retour; ces mers étant sujettes à une espece de vents périodiques ou de mousson qui soufflent pendant six mois du sud-est, & le plus souvent du nord-est pendant les autres six mois de l'année: de façon que les variétés qu'on y remarque, viennent plutôt du nord-est au sud-ouest en passant par le nord, que du nord-est au sud-est par l'est. Ce même discours traite des mœurs, usages & coutumes des différens peuples de Madagascar qui habitent une partie de la côte de l'est de cette isle; car

je ne prétends pas donner la description des mœurs de toutes les différentes nations qui peuplent cette grande isle. En général, les peuples des bords des mers ne donnent qu'une idée imparfaite de ceux qui habitent le centre du pays; ces habitans du bord de la mer à Madagascar, d'après ce que j'ai entendu dire à des gens qui avoient pénétré cinquante lieues & plus avant encore dans les terres, sont, comme en Europe, des especes de colonies très-différentes, dans leurs usages, des autres peuples de la même isle. Les peuples de la côte de l'ouest de Madagascar, selon les relations que j'en ai eues, sont encore très-différens de ceux de la côte de l'est; mais nous fréquentons très-peu celle-là, & notre commere à Madagascar se borne presqu'entiérement à la côte de l'est.

Malgré la briéveté que je dois m'imposer dans cet extrait, je ne peux me dispenser de dire un mot au sujet des attentions & des égards que les différens chefs de traite pour la compagnie des Indes à Madagascar ont eus pour moi dans toutes les circonstances, & principalement M. de Laval, capitaine de vaisseaux de côtes, & pre-

mier fupercargue à Madagafcar, avec lequel j'ai fait les voyages à Foulpointe & à la baie d'Antongil. Je me rappellerai toujours avec grand plaifir cesvoyages que j'ai faits avec tout l'agrément dont puiffe jouir un voyageur.

L'isle de France étoit mon féjour ordinaire. J'y ai obfervé fur-tout les réfractions aftronomiques, depuis l'horizon jufqu'à 10 degrés de hauteur au-deffus.

M. le Juge, premier confeiller, dont j'aurai plus d'une fois occafion de parler dans la fuite, m'avoit prêté un logement d'où je voyois la partie de l'horizon de la mer, où fe couchoit le foleil pendant l'hiver. Ce fut de la maifon de ce galant homme, que je fis pour la premiere fois une remarque finguliere au fujet du coucher du foleil; remarque que j'ai confirmée depuis à Pondichéry, & qui forme en partie la matiere d'un mémoire que l'on trouvera dans la feconde partie de cet ouvrage, fur les réfractions horizontales : j'ai fait auffi mon étude de l'hiftoire naturelle de l'isle de France, dont j'ai compofé une defcription hiftorique. J'ai tâché de détruire un préjugé que je trouvai univerfellement ré-

pandu dans cette isle, & dans lequel je fus moi-même, dans les commencemens de mon séjour dans cette colonie. On croyoit qu'elle avoit été culbutée de fond en comble; que les pierres dont la surface est semée n'étoient que des pierres lancées; enfin, que l'isle n'avoit été, pour ainsi dire, qu'un volcan. Je crois prouver qu'il n'y a point eu de volcan dans cette isle; qu'elle n'a point été culbutée; qu'il n'y a de traces ni de l'un ni de l'autre effet; qu'au contraire, on y retrouve par-tout, souvent à peu de pieds de profondeur au-dessous du sol, les bancs de pierre, soit horizontaux, soit inclinés, selon que le terrein est en pente ou horizontal, & que les pierres de la surface ne sont qu'une espece de quartz qui se forme dans la terre.

Je ne m'étendrai point ici sur l'isle de Bourbon, où j'ai fait plusieurs voyages & différentes observations. M. de Lozier Bouvet étoit alors gouverneur de cette isle: il me reçut parfaitement bien, & je ne peux assez publier les bontés qu'il a eues pour moi. J'ai vu très-fréquemment à l'isle de Bourbon M. de la Nux, correspondant de l'aca-

démie royale des ſciences, chez lequel j'ai logé pendant quelque tems. Il voulut bien partager avec moi la peine de mes différentes obſervations : j'eus avec lui bien des entretiens ſur tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'hiſtoire naturelle des deux isles, à celle des vents, des mouſſons, &c. Il me communiqua un mémoire fort intéreſſant ſur les trombes, dont je parlerai dans le cours de ce voyage. Ces différentes occupations m'avoient conduit juſqu'à l'année 1765. Il étoit tems de penſer au ſecond paſſage de Vénus.

Après avoir calculé ce paſſage pour l'Inde, pour Manille, les isles Mariannes, le Mexique, l'Europe enfin, je vis évidemment que les isles Mariannes & Manille étoient les ſeuls endroits à l'orient de Paris, le plus avantageuſement placés ; non pas qu'on pût obſerver à Manille ni aux isles Mariannes une plus grande différence en parallaxe qu'à la côte de Coromandel, mais parce que l'élévation du ſoleil ſur l'horizon, au moment de la ſortie de Vénus, devoit être fort grande, & donnoit par ce moyen plus d'eſpérance de réuſſir qu'on ne pouvoit

espérer de faire à la côte de Coromandel, où le soleil devoit être fort bas au moment de la sortie de Vénus. Je savois que la côte de Malabar est alors plongée dans l'hiver le plus hideux ; je crus qu'il étoit, par cette raison, inutile d'y penser. Je ne balançai donc pas à prendre mon parti, & à chercher les moyens de passer à Manille. L'exécution de ce dessein n'étoit pas difficile, en prenant la route de la Chine ; car les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui passoient par l'isle de France pour aller à la Chine, m'auroient porté jusques là ; & de Canton pour Manille, on trouve tous les ans des occasions. Tout cela faisoit cependant encore un peu d'embarras, dont je fus tiré par l'événement le plus heureux ; ce fut le vaisseau de guerre *le Bon Conseil*, de Sa Majesté Catholique, de soixante-quatre canons, qui étoit sorti de Cadix pour Manille, & que différentes circonstances forcerent de venir relâcher à l'isle de France.

Je fis bientôt connoissance avec le capitaine Don Juan de Caseins, par le moyen de Don Juan de Langara, un des premiers officiers du vaisseau. J'avois vu M. de Lan-

gara à Paris. Don Juan de Caſeins m'invita pluſieurs fois d'aller manger à ſon bord. Quand il ſut mon projet, il m'offrit fort obligeamment paſſage ſur ſon vaiſſeau. Cette occaſion me parut ſi belle, que je ne balançai pas à l'accepter : cependant je me vis à la veille de ne pas partir; car après les offres les plus obligeantes de la part de M. de Caſeins & de M. de Langara, ils m'oppoſerent enſuite mille obſtacles; ils exigerent pluſieurs formalités qui me parurent inutiles, & qu'ils regarderent comme eſſentielles. M. Desforges, à qui j'en parlai, fit tout ce qui put dépendre de lui pour lever ces obſtacles, & applanir les difficultés. Il réuſſit : mais pendant plus d'un mois que nous fûmes, pour ainſi dire, à traiter avec MM. de Caſeins & de Langara, j'avois conçu le chagrin le plus dévorant. Ceux de mes lecteurs qui auront lu l'hiſtoire des pyramides du Pérou, par M. de la Condamine, ne trouveront pas étrange le détail de l'hiſtoire de mon embarquement pour Manille lorſqu'ils le liront.

Ce qui me faiſoit le plus de peine, eſt que j'avois écrit, avant qu'on m'eût fait

naître des difficultés, en France à M. le duc de Chaulnes. J'avois annoncé à ce seigneur mon nouveau voyage, en le priant de m'obtenir de la cour d'Espagne des lettres de recommandation pour le gouverneur des Philippines. J'avois écrit par la même occasion à MM. Clairaut & de la Lande.

Je partis enfin de l'isle de France le premier mai 1766, bien résolu de dire adieu pour toujours à cette isle; & en effet, j'avois conçu le projet de m'en revenir en Europe par Acapulco, & d'achever ainsi le tour du globe; mais je n'avois pas prévu tout ce qui devoit m'arriver à Manille, & qu'une derniere aventure m'étoit destinée à l'isle de France. Nous arrivâmes à Manille le 10 d'août. Notre voyage fut un peu long; il eut aussi ses peines & ses fatigues.

Sans rapporter ici tous les différens genres d'observations que je fis pendant le voyage, comme j'avois fait dans les précédens, je ne parlerai que d'un problême que l'on trouve parmi les Mémoires de l'académie, année 1735. Il consiste à trouver la latitude en mer, par le moyen de deux hauteurs du soleil, prises le matin ou le soir, à une

heure de diſtance l'une de l'autre. M. Pitot, qui propoſe & réſout ce problême, n'examine qu'un ſeul cas; celui où le vaiſſeau ſe trouveroit à 45 degrés de latitude: dans ce cas, le problême peut être de quelqu'uſage. La poſition de la ſphere, & celle du ſoleil qui ſe trouve aſſez loin du zénith, dans quelque ſaiſon que ce ſoit de l'année, donnent à la méthode une ſûreté ſuffiſante pour l'uſage de la navigation; mais lorſqu'on vient à particulariſer le problême pour un point quelconque pris dans la zone torride, cette méthode eſt inſuffiſante: elle n'eſt plus praticable ſi-tôt que le ſoleil eſt proche du zénith; & je me ſuis bien convaincu que, quoiqu'on emploie le plus grand ſoin & le plus grand ſcrupule à rechercher la latitude par cette voie, on ne peut y parvenir qu'à un tiers de degré près. Quelquefois on s'écarte davantage; l'erreur devient d'autant plus grande, qu'on eſt plus près de la ligne, & que le ſoleil eſt plus voiſin du zénith; & je n'ai pas trouvé que cette méthode, que j'ai depuis pratiquée à Manille avec une bonne pendule à ſecondes, & un excellent quart-de-cercle de trois pieds de rayon,

donnât une exactitude suffisante pour la géographie.

Don Juan de Caseins m'annonça au gouverneur de Manille dans la lettre où il lui faisoit part de notre arrivée. Le 13 d'août, quatre jours après, je descendis avec M. de Caseins, & j'allai voir le gouverneur, auquel je remis une lettre de recommandation que m'avoit donnée M. Desforges, gouverneur de l'isle de France.

Nous étions mouillés à Cavité, port de Manille, à trois lieues environ de cette ville. Nous trouvâmes dans ce port un petit vaisseau à trois mâts, prêt à mettre à la voile pour les isles Mariannes. Quoique le voyage que je venois de faire m'eût bien fatigué, & que j'eusse besoin d'un peu de repos, j'oubliai, à la vue de ce vaisseau, toutes les fatigues que je venois d'essuyer, & je n'aspirois plus qu'au moment de me voir passer à bord, afin de poursuivre ma course jusqu'aux Mariannes. J'en eus d'autant plus d'envie, que le gouverneur me dit que je ne trouverois pas si-tôt une semblable occasion; & en effet, le roi d'Espagne n'envoie que tous les trois ans un vaisseau à ces isles,

encore c'est un vaisseau à peine de cent cinquante ou cent quatre-vingt tonneaux. Il est vrai que le galion de Manille y relâche tous les ans en revenant d'Acapulco, & leur laisse quelques provisions : c'est là tout le commerce que les Mariannes ont avec les Philippines. M. de Caseins, à qui j'avois promis de déterminer, avant son départ de Manille, la longitude de cette ville, fut cause que je ne fis aucune démarche sérieuse pour m'embarquer. Il m'avoit assuré que je ne manquerois pas d'occasion pour me rendre à ces isles, en m'embarquant sur un des galions, & qu'il me recommanderoit encore pour cela au gouverneur. J'abandonnai donc pour ce moment le projet des Mariannes. Ce fut un grand bonheur pour moi; car le vaisseau, & tout ce qui étoit dedans, périt en sortant du détroit des Philippines pour entrer dans la mer du Sud. Il est vrai qu'il ne se noya que trois à quatre personnes, celles qui furent les plus empressées à se sauver : ce qui arrive presque toujours dans les naufrages. Je ne peux pas répondre que je n'eusse point augmenté le nombre des personnes empressées à se

sauver; mais j'aurois perdu tous mes journaux & mes instrumens d'astronomie, perte irréparable pour moi.

Après nous être acquittés d'un vœu que Don Juan de Caseins avoit fait aux approches des Philippines, au milieu du mauvais tems, dont nous fûmes tourmentés pendant sept jours, mon premier soin fut de fixer la longitude & la latitude de Manille. Don Manuel Galban, oidor de l'audience royale, me prêta pour cet effet un donjon fort propre pour y faire ces sortes d'observations.

Les mauvais tems ne me permirent pas d'avoir un grand nombre d'observations; & le départ de M. de Caseins, fixé au 12 février suivant, 1767, étoit trop précipité pour que je pusse avoir autant de vérifications à lui donner que je l'aurois desiré. Les quatre observations que le tems me permit de faire, s'accordoient fort heureusement entr'elles: elles furent le sujet d'un mémoire que je fis sur la longitude de Manille. Je le remis à M. de Caseins: j'établissois la longitude de Manille de 7 h. 54 min. 8 sec. 30 tierces, qui valent 118 deg. 32 min. 4 sec. 30 tierces.

J'avertis

J'avertis M. de Caseins, dans la lettre que je lui écrivis à ce sujet, que je ne regardois cette détermination que comme une espece d'approximation à un quart de degré près, parce que j'avois été obligé de m'en rapporter aux tables astronomiques; mais j'ajoutois que l'on pouvoit bien se contenter de ce résultat pour l'usage de la navigation aux Philippines, jusqu'à ce que je pusse avoir d'Europe des observations correspondantes.

J'envoyai, d'après le conseil que me donna M. de Caseins, une copie de mon mémoire au ministre & au secretaire d'état de la marine & des Indes (M. le bailli d'Arriaga); j'accompagnai ce mémoire d'une lettre dans laquelle j'informai cette excellence de la raison qui m'avoit fait entreprendre le voyage aux Philippines, & par quelle voie j'y étois venu.

J'adressai aussi à M. de la Lande une copie du même mémoire pour le lire à l'académie: ce mémoire est imprimé parmi ceux de cette compagnie pour l'année 1768. M. de la Lande, après avoir comparé les tables à des observations faites à Stockholm & à

Paris, trouva que l'erreur des tables étoit sensiblement nulle, & par conséquent qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, rien à changer à cet égard au résultat précédent; que la différence des méridiens entre Paris & Manille pouvoit être supposée de 7 h. 54 minutes 4 secondes 30 tierces: cette quantité differe peu de mon premier résultat.

J'observai, le premier février de la même année 1767, une éclipse partiale de soleil. Je ne vis pas le commencement; mais la fin fut observée avec beaucoup d'exactitude. M. du Vaucel, correspondant de l'académie royale des sciences, a depuis calculé cette éclipse sur les tables de M. Clairaut; il a aussi employé les formules analytiques de M. du Séjour. Selon ses calculs, qu'il a présentés à l'académie, la longitude de Manille est de 7 h. 54 minutes 2 secondes; résultat qui s'accorde parfaitement avec les précédens. Les tables de Mayer donnent une minute de plus.

Après le départ de M. de Caseins, je continuai mes observations sur la longitude & la latitude de Manille, tant au moyen des observations du premier satellite de Jupi-

ter, qu'au moyen des angles horaires de la lune. Je fis aussi un très-grand nombre d'expériences sur la longueur du pendule qui bat les secondes en cette ville.

Je fis connoissance de Don Estevan Roxas y Melo, & de Don Andrès Roxo. Le pere Melo étoit natif de Lima, & chanoine de l'église cathédrale de Manille: c'étoit un homme très-curieux, instruit, ayant un riche cabinet en livres & en instrumens de mathématiques. Les Péruviens ont les qualités du cœur excellentes, & sont très-bons amis. Don Estevan Melo m'a rendu les plus grands services pendant mon séjour à Manille. Don Andrès Roxo étoit Mexicain; il étoit venu à Manille avec son oncle Don Manuel Antonio Roxo, archevêque de Manille: il fut son secretaire.

Dans ce tems-là, par une ordonnance de la cour d'Espagne, le bâton de commandement tomboit entre les mains de l'archevêque, lorsque le gouverneur mouroit avant que d'être remplacé. En vertu de cette ordonnance, l'archevêque Roxo se trouva commander à Manille pendant la guerre, & pendant le siege & la capitulation de la

ville. Don Andrès Roxo étoit alors secretaire du gouvernement. Il épousa une des filles du marquis de Villa-Mediana; famille distinguée d'Espagne. On me fit dans cette maison l'accueil le plus gracieux qu'on puisse faire à un étranger : je fréquentois beaucoup cette maison; enfin je partageois mes momens entre la maison de Don Andrès Roxo & Don Estevan Roxas y Melo. Notre intimité a duré jusqu'à ce jour. J'ai reçu réguliérement tous les ans, depuis mon départ de Manille, des nouvelles de ces deux amis; les dernieres m'ont appris que la mort avoit enlevé l'un des deux, Don Estavan Roxas y Melo.

Lorsque j'arrivai à Manille, il travailloit à une carte des isles Philippines : cette carte est faite d'après tout ce qu'il put recueillir des journaux de différens pilotes qui avoient fréquenté l'archipel des Philippines. Un pilote François, qui avoit resté long-tems à Manille, & qui y étoit mort fort regretté un an avant mon arrivée en cette ville, avoit aussi fourni beaucoup de matériaux à Don Estevan Melo. Aussi sa carte m'a paru devoir être beaucoup plus exacte que celle que

nous tenons du pere Murillo, & qui a vraiſemblablement ſervi de baſe à celles qu'on a depuis publiées en France. J'aidai à Don Eſtevan Melo à terminer ſon ouvrage. Nous aſſujettîmes la longitude & la latitude de Manille aux obſervations aſtronomiques que j'y avois faites; je les réduiſis au pied du maître-autel de la cathédrale, peu éloignée de l'endroit où j'avois obſervé. J'ai apporté avec moi une copie très-bien faite de cette carte, que me donna le pere Melo.

Après cet ouvrage, je m'occupai à faire une deſcription des isles Philippines, de leurs productions, de leur état actuel, du commerce des Eſpagnols établis à Manille, & de celui qu'on y pourroit faire. Je parle auſſi des Moluques. Ce que j'ai ſur cet archipel eſt preſque tout tiré des mémoires que me donnerent Don Eſtevan Melo & Don Andrès Roxo. Don Andrès Roxo me remit auſſi différens mémoires concernant la guerre de Manille, une copie du journal du ſiege qu'eſſuya cette ville, écrit de la propre main du gouverneur ſon oncle: il me raconta en même tems, touchant cette guerre, pluſieurs faits & anecdotes très-in-

téreſſantes, & d'autant plus authentiques qu'il étoit, comme je viens de le dire, ſecretaire du gouvernement. Il avoit entre les mains les pieces juſtificatives de ce qu'il m'avoit avancé ; il me les fit toutes voir.

J'appris auſſi à Manille quelques anecdotes touchant la priſe du galion par M. Anſon en 1743. Ces anecdotes different aſſez de ce qui eſt rapporté dans le voyage de cét amiral autour du monde. Je ferai remarquer à cette occaſion, que l'auteur qui nous a donné ce voyage très-curieux d'ailleurs, me paroît avoir été très-mal informé ſur ce qu'il dit des Philippines, principalement ſur le commerce de Manille à la Nouvelle-Eſpagne. On trouve dans cet ouvrage un long chapitre qui roule entiérement ſur ce commerce : ce chapitre auroit beſoin de beaucoup de corrections.

Manille eſt, ſans contredit, un des plus beaux pays des mers d'Aſie ; le climat y eſt excellent, le ſol y eſt de la plus grande fertilité. Les Philippines ont quinze à ſeize beaux ports, & elles ſont couvertes des plus beaux bois de conſtruction. A Cavité, j'ai vu de ces bois d'une groſſeur démeſurée,

& une table dans la sacristie des Jésuites à Manille, qui avoit onze pieds de diametre, & épaisse à proportion; elle étoit d'une seule piece, tirée du tronc d'un de ces arbres. Cette table est actuellement en Espagne; M. de Caseins la porta au roi. On m'a assuré que ces arbres ont une hauteur telle que d'un seul on pourroit faire une quille d'une seule piece pour un vaisseau de soixante-quatre canons: c'étoit me dire que ces arbres avoient jusqu'à cent cinquante pieds de hauteur; car à Manille, où l'on construit très-solidement, on fait comme en Europe les quilles des vaisseaux de plusieurs pieces.

Le bois nommé *tindalo*, est une de ces belles especes de bois; il est d'un rouge foncé, serré, compacte & très-pesant; il est susceptible d'un très-beau poli qui le rend luisant comme une glace de miroir; ce bois ne se tourmente ni ne se gauffre point. Don Estevan y Melo fit faire de ce bois, exprès pour moi, une table de bord avec son pliant, dont il me fit présent quinze jours avant mon départ de Manille. Cette table de vingt-deux pouces de largeur sur vingt-huit de longueur, & faite d'une seule planche, me fit

tant de plaisir par la beauté de son bois, que je regrettois de la faire servir dans les vaisseaux. Je l'emballai le mieux qu'il me fut possible, & je l'ai apportée avec moi jusqu'à Paris, où elle est arrivée en très-bon état, & où je la conserve comme un meuble curieux, & comme un monument qui me rappelle toujours avec plaisir la mémoire d'un ami aussi vrai qu'étoit pour moi Don Estevan Roxas y Melo.

Les Espagnols n'occupent peut-être pas la vingtieme partie de ce beau pays dont je parle; encore ne tirent-ils aucun parti de cette petite portion : ces isles sont à charge au roi, malgré ce qu'il tire tous les ans de ses sujets de ces isles, & qui monte, selon un état que j'ai pour l'année 1749, à 3 millions 255 mille 122 livres, argent de France. Il est encore obligé de faire passer chaque année de Mexique à Manille 110 mille piastres (527 mille 500 livres) pour couvrir les frais que lui occasionnent ces isles. Cette dépense monte à plus de 620 mille piastres (3 millions 255 mille livres). L'état ecclésiastique, y compris l'entretien des différens ordres religieux qui desservent les cures des

Philippines, absorbe une partie de cette dépense, puisqu'il lui en revient plus de 525 mille livres. Mais le pape, par une de ses bulles, a donné, m'ont dit les Espagnols à Manille, la concession des Philippines & de Manille au roi d'Espagne, à condition qu'il entretiendroit à ses frais la religion chrétienne dans ces isles.

Le 10 juillet 1767, je reçus réponse aux lettres que j'avois écrites en France l'année précédente 1766 avant mon départ de l'isle de France; ces nouvelles vinrent par le Mexique & Acapulco, dans le galion *le Saint-Charles.* On m'annonçoit des lettres de recommandation de la cour d'Espagne. M. le duc de Chaulnes fit, du consentement de M. le duc de la Vrilliere, toutes les démarches nécessaires pour que la chose ne languît pas. Ma lettre trouva l'illustre M. Clairaut mort; M. de la Lande ne négligea pas de s'intéresser à cette nouvelle entreprise. Il n'étoit pas possible d'exiger plus de célérité par mer; il n'y avoit pas eu un seul moment de perdu: aussi le gouverneur de Manille, à qui je les fis voir, homme inquiet, mal intentionné pour les François en général, &

qui ne me voyoit à Manille qu'avec un œil jaloux, peu accoutumé d'ailleurs à voir aller les nouvelles si vîte par mer, rassembla les époques de toutes mes lettres & de mon départ de l'isle de France, celles du départ de M. de Caseins de Manille. Il fit une combinaison de toutes ces époques, & il en conclut que je ne pouvois pas avoir encore reçu de réponse à mes lettres, & que celles que je lui avois fait voir étoient nécessairement des lettres supposées, parce qu'il étoit impossible, selon lui, que je pusse parler de M. de Caseins.

Je demeurois chez un négociant François fort riche, dont la fille avoit épousé le secretaire du gouvernement. Don Joseph Raon avoit fait part de son soupçon à son secretaire : celui-ci en informa sur-le-champ son beau-pere, qui me rendit la chose mot pour mot. Je m'en plaignis amérement au secretaire, qui tâcha d'excuser son maître le plus qu'il put ; mais il gronda beaucoup son beau-pere de m'en avoir parlé.

Ce soupçon odieux & injurieux me causa beaucoup de chagrin, & me donna aussi quelqu'inquiétude pour le reste du tems que

j'avois encore à rester à Manille. Je rendrai ici justice à Don Estavan Roxas y Melo & à Don Andrès Roxo : je déposai dans leur sein les sujets de plainte que j'avois ; je trouvai dans ces amis toutes les consolations possibles.

Je ne dois pas passer sous silence Don Feliciano Marquès, ingénieur en chef de Manille, qui m'a donné dans tous le tems des marques d'une amitié constante, & qui m'a souvent aidé de ses conseils.

M. de la Lande me fit observer à la fin de sa lettre, qu'il avoit été lu à l'académie par M. Pingré un mémoire, dans lequel il se plaignoit que j'allois trop loin : il auroit voulu que je fusse revenu à Pondichéry ; au reste il étoit assez égal, selon M. de la Lande même, que je restasse à Manille, ou que je revinsse à Pondichéry, & il me dit que c'étoit à mon goût à me décider.

J'avois beaucoup de tems devant moi pour prendre un dernier parti, & pour me rendre à la côte de Coromandel.

Lorsque j'eus bien réfléchi sur cet objet, calculé les inconvéniens des deux côtés, je me décidai à partir pour Pondichéry. Le cli-

mat de Manille fut la seule cause qui balança un peu mes raisons. Sur plus de quatre-vingt-dix journées que j'avois vu s'écouler depuis l'entrée d'avril jusqu'au 10 du mois de juillet, j'en comptois à peine trois de tems absolument couvert pendant la matinée, au lieu que je ne connoissois point le climat de Pondichéry : ma propre expérience ne m'en avoit rien appris ; mais quoique les saisons reviennent assez exactement les mêmes chaque année dans la zone torride, cependant il pouvoit absolument arriver que le ciel fût couvert à Manille le jour de l'observation de Vénus, & qu'il fît beau à Pondichéry. A ces raisons il s'en joignit d'autres, peut-être d'une plus grande importance. Je considérai, dis-je, que je courrois de très-grands risques en restant à Manille ; que je ne m'exposois pas seulement aux risques de voir le tems couvert le jour de mon observation, mais encore au caprice de celui qui gouvernoit. Je voyois que le gouverneur agissoit despotiquement & tyranniquement en tout ; je voyois que dans ce pays éloigné, on ne manquoit point de raisons pour arrêter un homme dans le cours des affaires

les plus férieuses & les plus importanres: j'en avois des exemples très-frappans sous les yeux, qu'il feroit trop long de rapporter ici. J'avois aussi cherché à passer à Acapulco sur le galion *la Sainte-Rose*; & dans une lettre que j'avois écrite à ce sujet au gouverneur, j'avois cru pouvoir m'appuyer du pacte de famille fait entre les cours de Versailles & de Madrid, & que la renommée avoit publié jusqu'aux extrêmités de l'Asie. Le gouverneur me répondit par une lettre que je conserve, *qu'on ignoroit à Manille son extension.*

Je n'avois pas non plus oublié le soupçon mal fondé de cet homme inquiet. Je conclus de tout cela, que si quelqu'événement imprévu faisoit que je ne reçusse pas à tems les lettres de recommandation qu'on m'avoit fait espérer d'Europe, événement qui étoit dans l'ordre des choses possibles; cet homme, mal intentionné d'ailleurs, ne manqueroit pas de raisons pour me susciter des tracasseries, & pour m'empêcher de faire une observation importante qui me rendoit errant depuis plus de sept ans. Je relus donc avec une nouvelle attention la note de la

lettre de M. de la Lande, & je pris le parti d'aller chercher un pays libre, puisqu'il étoit à mon choix de le faire. Les voyages par mer ne me coûtoient plus rien, tant j'étois devenu familier avec cet élément. J'écrivis à M. le duc de Chaulnes & à M. de la Lande, que je serois à Pondichéry à tems pour le passage de Vénus sur le soleil; que puisqu'on desiroit que je me rapprochasse, j'allois le faire; que ma démarche, en allant aux Philippines, n'avoit eu d'autres vues que de me rendre utile. Je déduisis ensuite fort en détail à M. de la Lande les raisons qui m'avoient fait préférer Manille ou les isles Mariannes à la côte de Coromandel; mais que, malgré toutes ces raisons qui me paroissoient bonnes, j'allois cependant faire mes préparatifs pour partir.

Ce ne fut qu'avec la plus grande répugnance, que Don Estevan Melo consentit à mon départ. Son amitié pour moi lui fit faire l'impossible pour m'empêcher de partir & pour me retenir à Manille; elle alla jusqu'à m'offrir un logement chez lui, sa table & sa bourse; il m'assura que je ne manquerois de rien.

Don Feliciano Marquès vint aussi m'offrir sa bourse, en me témoignant son regret de me voir partir sans faire mon observation. Le pere Don Estevan Melo avoit chez lui un pere Théatin, Italien, bon mathématicien & missionnaire. Il parloit françois; je leur laissai à l'un & à l'autre une petite instruction pour observer la sortie de Vénus de dessus le soleil, & pour bien régler leur pendule; je rétablis la méridienne qui étoit dans la maison: elle étoit sur un plan de cuivre, j'y substituai un plan de marbre. Don Estevan Melo avoit encore deux télescopes de deux pieds de longueur, dont un surtout étoit très-bon.

Ces préparatifs finis, je saisis l'occasion d'un vaisseau Portugais de Macao: ce vaisseau étoit venu de Madras, & il y retournoit. Nous mîmes à la voile le 2 de février 1768 à six heures du soir, par un petit frais du sud-est; mais notre vaisseau mal chargé ne put faire deux lieues sans plier; il se coucha même assez considérablement, n'ayant cependant que ses quatre basses voiles; & quoique le vent fût fort égal, nous fûmes obligés de virer de bord, & de revenir mouiller à la barre de Manille.

Le lendemain, de grand matin, je reçus une lettre de Don Estevan Melo, qui m'exhortoit très-fort de descendre à terre, & de rester à Manille; il me disoit que ce que je venois d'éprouver étoit bien suffisant pour me décider à rester, que j'en avois assez fait pour prouver mon zele, que Dieu me défendoit de m'exposer à un danger aussi évident que paroissoit l'être celui que je courrois, si je m'obstinois à m'en aller sur le vaisseau Portugais. La lettre de mon ami fut bientôt suivie du pere Théatin; il vint au nom de cet ami, dans l'intention de m'amener avec tous mes effets. Je fis réponse à Don Estevan Melo, que j'allois rester à bord pour assister au déchargement du vaisseau, & au changement qu'on se proposoit de faire à son arrimage, que je verrois le tout avec mes propres yeux, qu'ensuite je lui en marquerois mon avis; que si je remarquois quelque défaut dans le nouveau chargement, je le lui manderois, en le priant en même tems de m'envoyer une pangue (sorte de bateau du pays) pour débarquer avec mes effets.

Le 5 de février, nous fûmes en état de

mettre

mettre à la voile. J'écrivis à Don Eſtevan Melo, que je pourſuivrois mon voyage, que le vaiſſeau me paroiſſoit en état de nous mener au moins juſqu'à Malacca ; d'autant plus que de Manille juſqu'au détroit, on a dans cette ſaiſon vent arriere, que dans le détroit les mers ſont très-belles, qu'en outre il ſavoit comme moi, que je trouverois à Malacca un brigantin de Tranguebar ou de Pondichéry, prêt à retourner à la côte de l'Inde.

Nous arrivâmes à Malacca le 18 février : je continuai mon voyage ſur le même vaiſſeau, & le 27 mars j'arrivai à Pondichéry, quatorze mois avant l'obſervation. Mon voyage ne fut que de trente-deux jours : belle traverſé, peu ordinaire.

Avant que de pourſuivre, je dois apprendre en deux mots à mes lecteurs, quelle a été la fin du gouverneur de Manille. Il fut arrêté environ deux ans après mon départ, par ordre du roi ; il fut mis en priſon, lui, ſon fils & ſon ſecretaire. J'appris cette nouvelle à l'isle de France, en m'en revenant en Europe. Depuis, on m'a mandé de Manille qu'il y étoit mort en priſon, accablé de chagrins, & ſans doute rongé

de remords. Je reviens à ma narration.

Le détroit de Malacca eſt celui des trois détroits que nous pratiquons le moins, parce que nos vaiſſeaux qui vont à la Chine, paſſent preſque tous par les détroits de la Sonde & de Banca : auſſi le détroit de Malacca nous eſt moins connu que les deux autres. J'ai eu l'avantage de les voir tous les trois ; & c'eſt ce qui m'a fourni l'occaſion de faire ſur celui de Malacca pluſieurs remarques intéreſſantes, qui pourront contribuer à la ſûreté & à la promptitude de la navigation dans ce détroit. Les pilotes de Macao ont une ſi grande pratique du détroit de Malacca, qu'ils y navigent la nuit comme le jour ; lorſqu'ils mouillent, c'eſt que le vent leur manque. Ils m'ont fourni pluſieurs remarques curieuſes & intéreſſantes ſur cette navigation ; on les trouvera à la fin de cet ouvrage, dans la lettre que j'écrivis de Pondichéry à Don Eſtevan Roxas y Melo à Manille.

A Pondichéry, je trouvai M. Law, gouverneur général pour le roi de tous les établiſſement françois dans l'Inde ; il me reçut parfaitement bien, & il ſe prêta avec le

plus grand zele à faire réussir ma mission.

En moins de deux mois, il me fit bâtir un observatoire sur les ruines de l'ancien fort, & sur une très-bonne voûte. Cet observatoire étoit grand & fort commode pour y faire toute espece d'observations astronomiques. J'y allai loger, pour être plus à portée de mon travail.

Je ne dois pas oublier de faire ici mention du conseil supérieur de Pondichéry, & en particulier de M. de la Grenée, premier conseiller, commandant en second; de M. Monneron; de M. le Fevre, procureur général du roi; & de M. de Tremolliere, secretaire du conseil, dont je reçus beaucoup de marques de bienveillance.

Je commençai par vérifier la longitude & la latitude de Pondichéry; j'observai les réfractions à l'horizon, à 10, à 14 & à 45 deg. de hauteur.

Le 23 décembre 1768, j'observai avec M. Law, une éclipse totale de lune. Je ne négligeai pas les hauteurs solsticiales, pour déterminer l'obliquité de l'écliptique. J'observai aussi l'étoile polaire, tant dans la partie supérieure que dans la partie inférieure

du méridien, différentes autres étoiles, & enfin les satellites de Jupiter.

Les nuits à Pondichéry sont de la plus grande beauté en janvier, & en février : on ne peut avoir d'idée du beau ciel que ces nuits offrent, que lorsqu'on les a vues. Je n'avois nulle part si bien vu Jupiter avec ma lunette de quinze pieds, que je le vis alors; les étoiles n'avoient aucune scintillation : j'ai très-souvent laissé ma lunette exposée à l'air de la nuit pendant plusieurs heures, dans une position verticale, sans que l'objective ait recueilli la plus légere humidité. Le mois de mars n'est plus si beau, en avril le tems commence à se ternir; mai, juin, juillet, août & septembre sont peu propres aux observations astronomiques; dans ces mois, on n'a guere que les matinées de belles. En octobre, novembre & décembre, est la saison pluvieuse & l'hiver.

J'étois préparé pour le passage de Vénus du 3 juin 1769. Les Anglois à Madras m'avoient envoyé un excellent télescope achromatique de trois pieds de longueur, & j'attendois le moment de l'observation avec la plus grande impatience.

Pendant tout le mois de mai jusqu'au 3 juin, les matinées furent très-belles ; le tems fut encore de la même beauté la veille. A neuf heures du ſoir, j'obſervai avec M. Law, qui ſe ſervoit de la lunette achromatique, une émerſion du premier ſatellite de Jupiter, que nous avons très-bien vûe. On s'empreſſoit déjà à me faire des complimens, lorſque le lendemain, de très-grand matin, il s'éleva une eſpece de coup de vent, qui ne dura préciſément que le tems qu'auroit duré l'obſervation ; car Vénus devoit ſortir de deſſus le ſoleil à ſept heures du matin.

Or le ſoleil commença à percer le nuage à 7 h. 30 min. Le reſte du jour & les ſuivans furent très-beaux ; de ſorte que ce tourbillon ſembloit avoir été fait exprès. Ce fut la même choſe à Madras, où M. Call, ingénieur en chef de cette place, avoit été chargé par M. Maskeline de faire l'obſervation. Ce tourbillon s'étoit fait ſentir le long de toute la côte de Coromandel, à plus de trente lieues en avançant dans les terres de la preſqu'isle.

C'eſt là le ſort qui attend ſouvent les aſtronomes. J'avois fait près de dix mille

lieues; il ſembloit que je n'avois parcouru un ſi grand eſpace de mers en m'exilant de ma patrie, que pour être ſpectateur d'un nuage fatal, qui vint ſe préſenter devant le ſoleil au moment précis de mon obſervation, pour m'enlever le fruit de mes peines & de mes fatigues.

Pendant que le ciel me traitoit ainſi à Pondichéry, il offroit l'aſpect le plus ſerein à Manille, comme je l'ai appris depuis par les lettres que j'ai reçues, & par Don Eſtevan Melo lui-même, qui m'a envoyé l'obſervation qu'il avoit faite de concert avec le pere Théatin. M. Dagelet s'eſt donné la peine de la calculer; on verra qu'elle eſt fort exacte, & qu'elle mériteroit peut-être autant que beaucoup d'autres, d'être employée pour la parallaxe du ſoleil. En juillet, qui eſt un des mois les plus chauds de l'été, je répétai mes obſervations ſur les réfractions aſtronomiques, afin de les comparer à celles que j'avois faites pendant l'hiver.

Nous avons déjà une table des réfractions aſtronomiques pour la zone torride, par M. Bouguer; mais la température par laquelle il a obſervé, eſt bien différente de

celle de la côte de Coromandel. A Pondichéry, qui n'eſt pas l'endroit le plus chaud de cette côte; du moins ſur les rapports qu'on m'en a faits, le thermometre de M. de Réaumur, expoſé en plein air, à l'ombre, à trente pieds environ au-deſſus du ſol, monte tous les jours à 36, & quelquefois à 37 deg. pendant une grande partie des mois de mai, juin, juillet & août. Cette chaleur eſt le plus ſouvent accompagnée d'un vent d'oueſt, violent & enflammé, qui éleve des nuages & des tourbillons d'un ſable brûlant, pour le porter à la mer.

Les différentes obſervations que je fis ſur les réfractions, me confirmerent dans la remarque que j'avois déjà faite à l'isle de France; c'eſt-à-dire, que pendant la ſaiſon qu'on nomme *hiver* dans ces climats, mais où l'on ne ſe chauffe jamais, le ſoleil ne ſe leve & ne ſe couche point à l'horizon de la mer: eſpece de paradoxe que je prouve dans mon mémoire ſur les réfractions horizontales.

Cette remarque contredit, ſelon moi, l'obſervation que les Hollandois firent en 1597, dans la Nouvelle-Zemble, ſur le bord de la mer; auſſi je ſuis très-perſuadé qu'ils

ſe ſont trompés, quoique Képler & Caſſini aient expliqué comment le phénomene qu'ils diſent avoir vu, a pu avoir lieu.

Les nuits ſont fraîches & tempérées à Pondichéry; je parle en comparaiſon du jour, car cette température eſt encore de 22 à 23 degrés.

Dans les appartemens bien clos, le thermometre ne monte qu'à 26 deg. dans la grande chaleur; & c'eſt à ce point, à quelque petite choſe près, qu'il ſe ſoutint dans mon obſervatoire, pendant les expériences très-ſouvent répétées que je fis dans le mois de juillet, ſur la longueur du pendule qui bat les ſecondes à Pondichéry.

Dans le courant du mois d'août, il parut une comete que j'obſervai autant que purent me le permettre le tems & la fievre dont je fus attaqué pour la premiere fois dans le mois de ſeptembre; on revit cette comete trois à quatre fois ſeulement après ſa conjonction avec le ſoleil à la fin d'octobre. C'étoit alors le tems des pluies; ce qui fut cauſe que je ne pus ſuivre cette comete: je n'en eus même qu'une ſeule obſervation, ce fut le 2 de novembre: la co-

mete étoit alors fort diminuée ; & sa queue, qui avant sa conjonction s'étendoit à plus de 40 degrés, en occupoit alors à peine 5.

Je ne parlerai ici qu'en passant, de la carte des environs de Pondichéry, dont j'ai déterminé les points principaux dans mes momens perdus. Je savois que la carte qu'on a, ne pouvoit manquer d'être très-défectueuse, parce qu'on n'y avoit employé ni les instrumens convenables, ni les soins nécessaires.

Un autre genre de travail me parut fort intéressant : je l'avois commencé à l'isle de France, je l'achevai à Pondichéry en 1768 ; c'est une histoire des moussons, & un examen des différentes routes que l'on doit suivre pour aller de l'isle de France dans l'Inde.

Les marins distinguent ces routes, en grande & petite route : on est forcé de prendre la grande route depuis le commencement de septembre jusqu'à la mi-mai. On emploie dans cette saison deux mois & demi, & même trois mois, à se rendre de l'isle de France à Pondichéry. La petite peut se tenter depuis le premier mai jusqu'à la fin d'août. On met dans cette saison environ trente-cinq

jours pour aller à Pondichéry ; les mouſſons reglent ces variétés : on va par la grande route pendant la mouſſon du nord-eſt, & par la petite route pendant la mouſſon du ſud-oueſt. Mais cette mouſſon ne permet la petite route que pendant environ cinq mois : cela vient de ce que les mouſſons au nord de la ligne ne ſoufflent réellement pas ſix mois du ſud, comme on l'a cru juſqu'ici. J'ai des raiſons pour avancer que la mouſſon du ſud-oueſt eſt plus courte d'environ vingt-trois jours que celle du nord-eſt.

Pluſieurs habiles navigateurs, rebutés de la longueur & des fatigues inſéparables de la grande route, ont cherché, dans ces derniers tems, les moyens de l'abréger. De ce nombre ſont MM. Daprès de Mannevillette & M. de Joannis ; mais ces deux grands marins ne s'accordent nullement entr'eux ſur la route qu'il faut prendre de préférence à la grande. On a pareillement eſſayé d'abréger la petite route, en allant par l'archipel qui eſt au nord de l'isle de France, au lieu d'aller prendre connoiſſance, comme l'on fait, du cap d'Ambre au nord de l'isle de Madagaſcar.

Plusieurs pilotes Portugais de Macao, m'ont assuré que cette route avoit été pratiquée anciennement par les vaisseaux de leur nation ; qu'elle avoit été abandonnée, sans avoir pu m'en donner de raison. Peut-être la trouvoient-ils trop pleine d'isles ; mais quoiqu'elle paroisse en effet fort embarrassée sur les cartes, cette route n'effraya pas l'amiral Boscawen, quand il fut en 1748, de l'isle de France à Pondichéry. Cependant cet amiral conduisoit une escadre de douze ou quinze vaisseaux.

En 1754, M. Daprès alla de l'isle de France à Pondichéry, par la route de l'amiral Boscawen (c'est ainsi qu'on la nomme dans l'Inde). M. de la Carriere, capitaine de vaisseaux de l'Inde, qui mérite d'être connu à beaucoup d'égards, vint à Pondichéry par la même route ; en 1768 lorsque j'étois en cette ville. D'après ces deux tentatives, les seules que je connoisse & dont j'aie les journaux, il m'a paru fort difficile de décider laquelle est la meilleure, & sur-tout la plus courte, ou de cette nouvelle route, ou de l'ancienne. M. de la Carriere, en me donnant une copie de son journal, m'assura

en même tems que cette nouvelle route doit avoir la préférence ſur l'ancienne ; que pour lui, il n'en ſuivroit jamais d'autre ; & qu'il y avoit environ un cinquieme de tems à gagner, ou ſept jours ſur trente-cinq.

M. Daprès a trouvé par cette même route beaucoup de calme, des vents contraires, & des différences conſidérables occaſionnées par les courans ; & cela pendant qu'au nord de la ligne, la mouſſon de l'oueſt étoit dans ſa force. L'officier, de qui je tiens le journal de ce voyage, m'aſſura que M. Godeheu, qui étoit ſorti de l'isle de France huit à dix jours après M. Daprès, & qui avoit ſuivi la route ordinaire, rencontra M. Daprès ſous l'isle de Ceylan, moins avancé qu'il n'eût été s'il avoit ſuivi l'ancienne route.

Je m'amuſai auſſi, pendant mon ſéjour à Pondichéry, à prendre quelque connoiſſance de l'aſtronomie, de la religion, des mœurs, & des coutumes des Indiens Tamoults, que fort improprement nous appellons *Malabars*.

Ce que j'avois entendu dire de leur aſtronomie avoit piqué ma curioſité ; mais ce

qui acheva de l'aiguillonner, fut la facilité avec laquelle je vis calculer devant moi, à un de ces Indiens, une éclipse de lune que je lui proposai, la premiere qui me vint en idée. Cette éclipse, avec tous les élémens préliminaires, ne lui coûta pas trois quarts d'heure de travail. Je lui proposai de me mettre en état d'en faire autant, & de me donner tous les jours une heure de son tems. Il y consentit; & lui ayant demandé en combien de tems je pouvois espérer d'être au fait de calculer une éclipse de lune selon sa méthode, il me répondit, avec un air qui respiroit un peu l'amour-propre, qu'avec de la disposition, j'en pourrois faire autant que lui au bout de six semaines.

Cette réponse ne me rebuta pas, elle ne fit que me rendre plus curieux encore. Je m'assujettis à prendre tous les jours, pendant une heure environ, ma leçon d'astronomie Indienne. Soit qu'il y eût de la faute de mon maître, ou que ce fût la mienne, soit que ce fût celle des interpretes (j'en changeai jusqu'à trois fois), j'eus besoin de plus d'un mois de travail, à une heure par jour, pour être en état de calculer une éclipse de lune,

quoique la méthode m'ait paru depuis très-simple & très-facile. Les éclipses de soleil me donnerent bien plus de peines, parce que le calcul est beaucoup plus compliqué.

Quant à l'exactitude de cette méthode, l'accord avec l'observation m'a paru assez singulier dans les éclipses de lune ; l'erreur, dans plusieurs que j'ai calculées, ne monte pas à plus de vingt-cinq minutes d'heure. Pour les éclipses de soleil, le calcul s'écarte davantage : ce qui ne provient pas tant de l'heure de la conjonction vraie, que de la méthode de calculer la conjonction apparente, & les autres phases de l'éclipse.

Ils ont des tables astronomiques du mouvement vrai & journalier de la lune, qui m'ont paru faites avec beaucoup d'art : c'est un résultat, ou une combinaison du mouvement vrai de l'apogée, & de son mouvement propre.

On croit assez généralement que les Brames, Bramins ou Bramines, descendent des Bracmanes, anciens philosophes de l'Asie. Si ce fait étoit bien constaté, & si les connoissances que possedent les Brames de nos jours étoient des restes de celles des Brac-

manes, ces restes seroient très-précieux pour l'histoire de l'astronomie ; il n'y auroit aucun lieu de douter que les Bracmanes ne fussent très-versés dans cette science, & qu'ils n'y eussent fait des découvertes très-intéressantes. Nous ne voyons rien dans l'antiquité, qui nous prouve que les Egyptiens aient jamais connu la précession des équinoxes ; mais on la trouve connue chez les Brames. Ils supposent que les étoiles avancent annuellement de 54 secondes d'occident en orient ; c'est là, non-seulement la base ou le fondement de leurs calculs astronomiques, mais encore de leur croyance sur l'époque de la création. Au moyen de ce mouvement de 54 secondes, ils ont formé des périodes de plusieurs millions d'années ; ils les ont introduites dans leur religion, comme indiquant l'âge du monde, ce qu'il doit durer encore ; & les Brames ont grand soin d'enseigner ces rêveries aux enfans dans les écoles.

Il ne me paroît pas facile de savoir d'où les Brames ont tiré cette précession des équinoxes de 54 secondes par an, d'autant mieux qu'ils ne connoissent pas l'astronomi-prati-

que. S'ils obſervent les éclipſes du ſoleil & de lune, c'eſt uniquement par un motif de religion; mais ſi l'on ſuppoſe que cette préceſſion des équinoxes de 54 ſecondes leur vienne des Bracmanes, & que ceux-ci aient reconnu ce mouvement par une longue ſuite d'obſervations, le mouvement annuel des étoiles ſeroit plus lent aujourd'hui qu'il n'auroit été alors, puiſqu'on ne le trouve actuellement que de 50 ſecondes; mais on ne peut rien haſarder ſur un ſujet auſſi obſcur que me paroît l'être celui-là. Voici cependant quelques réflexions qui me ſont venues depuis que j'ai écrit ceci, & que je ſoumets au jugement de mes lecteurs.

Les principales périodes dont uſent les Brames, & dont leurs autres périodes m'ont paru dériver, ſont de ſoixante ans, & de trois mille ſix cents ans; mais je trouve dans Béroſe, auteur Chaldéen, deux périodes ſemblables, le néros de ſoixante ans, & le ſaros de trois mille ſix cents. Or les deux périodes des Brames de ſoixante & de trois mille ſix cents ans, ſont exactement renfermées dans celle de vingt-quatre mille ans, provenant du mouvement annuel des étoiles

de

de 54 secondes. Ne me feroit-il pas permis de conjecturer que le néros & le faros de Bérofe ont le même mouvement pour principe, & que les anciens Chaldéens ont connu la précefſion des équinoxes? Je détaillerai cette idée dans mon aſtronomie des Brames.

Avec ces connoiſſances dignes de notre attention, & reſpectables par leur ancienneté, les Brames ne ſavent rien touchant les cometes: les Indiens croient que ce ſont des eſpeces de ſignes de la colere du ciel. Ils furent tout étonnés de me voir paſſer une partie des nuits à obſerver la comete qui parut en 1769; ils me firent beaucoup de queſtions ſur la cauſe de ce phénomene. Ce qui acheva de les ſuprendre, fut de revoir cette comete le ſoir, à la fin du mois d'octobre, & dans les premiers jours de novembre, conformément à ce que je leur avois prédit, ainſi qu'à tout Pondichéry.

Quoique les Brames n'obſervent point, ils ſavent tracer la ligne méridienne par le moyen du gnomon; ils s'en ſervent toutes les fois qu'ils font bâtir une pagode, parce que leur religion enſeigne que les temples ſoient orientés ſelon les quatre points car-

dinaux ; enſorte que les quatre faces des pyramides qui ſervent d'entrée & de portail à leurs pagodes, ſont exactement nord & ſud, eſt & oueſt.

Les Egyptiens ne ſont donc pas les ſeuls qu'on doive admirer pour avoir orienté leurs pyramides ſelon les quatre points cardinaux ; peut-être même ne ſont-ils pas les premiers qui aient pratiqué cette méthode.

Les Brames calculent d'une maniere fort ingénieuſe (en ſuppoſant connue la longueur de l'ombre du gnomon le jour de l'équinoxe) l'heure du lever & du coucher du ſoleil pour un jour donné. Ce calcul, qui leur eſt indiſpenſable pour celui des éclipſes du ſoleil & de la lune, ſuppoſe l'obliquité de l'écliptique de plus de 24 degrés.

L'uſage du gnomon chez eux remonte à une grande antiquité, s'ils s'en ſont toujours ſervis, comme il y a lieu de le préſumer, pour orienter leurs pagodes.

Le peu de connoiſſances que j'ai pu tirer de la religion des Indiens Talmouts, me fit lire à Pondichéry le ſixieme volume des Cérémonies religieuſes des différens peuples de la terre, par MM. l'abbé Banier &

le Mafcrier. Je parcourus ce volume la plume à la main, & je fis quelques remarques que l'on verra répandues dans la premiere partie de cet ouvrage. A mon retour à Paris, M. Pingré me prêta, de la bibliotheque Sainte-Genevieve, une édition de Hollande de ce même livre que j'ai encore entre les mains. Cette édition, outre la beauté dont elle eft, fur-tout par rapport à fes gravures, m'a paru avoir fur celle de Paris l'avantage d'être plus conforme à la vérité, du moins dans beaucoup de chofes que j'ai été à portée de vérifier.

Les Brames font les dépofitaires de l'aftronomie des Indiens & de leur religion: c'eft une efpece de fecret réfervé à cette cafte feule. Mon interprete m'amena un jour un Brame qui demeuroit à Karical, ville à trente lieues dans le fud de Pondichéry. Il me dit que ce Brame étoit venu exprès pour me voir; peut-être fe figura-t-il que j'étois quelque Brame François. Il me fit très-peu de queftions, & me parut peu curieux; la feule chofe pour laquelle il montra de l'admiration, fut de voir au travers de la lunette de mon quart-de-cercle, les

vaiſſeaux de la rade dans une poſition renverſée.

Les Indiens ont peu d'arts, encore ils ne cherchent point à les perfectionner ; auſſi ont-ils peu d'outils. C'eſt avec le ſecours ſeul d'un petit ciſeau & d'un petit marteau, qu'ils ſont venus à bout de tailler dans les carrieres même, des blocs immenſes du plus beau & du plus dur granit, pour en bâtir leurs pagodes & les pyramydes, & pour former ces belles colonnes qui ſervent à ſoutenir l'enceinte. J'ai vu de ces colonnes de plus de trente pieds de hauteur, d'une ſeule piece ; j'en ai meſuré pluſieurs qui avoient cette hauteur, y compris le piedeſtal qui avoit le cinquieme de la hauteur, ou ſix pieds juſte, fait en quarré ſur trois à quatre pieds de baſe, avec des figures ſculptées ſur les faces, qui tiennent au même bloc & en font partie. Quel travail & quelle peine tout cela n'a-t-il pas coûté, dans des endroits où il faut aller chercher la pierre fort loin ! Mais les Indiens ſont des miracles de patience en tout ; c'eſt avec la patience qu'ils ſont venus à bout de faire les groſſes chaînes de pierre, dont on ad-

mire les reſtes dans une de leurs principales pagodes de la côte de Coromandel ; ces chaînes paroiſſent en effet n'avoir fait, avec les groſſes pierres où elles ſont attachées, qu'un même bloc dans la carriere.

Le conſeil ſupérieur de Pondichéry m'ayant fait l'honneur de me nommer, avec le chirugien-major de l'hôpital, pour faire l'épreuve des eaux que le gouverneur vouloit faire venir dans la ville, où il n'y a que de très-mauvais puits ; je fis l'examen de toutes les eaux de Pondichéry & des environs, de la même maniere que je l'avois fait de celles de l'isle de France, en me ſervant des moyens que M. Hellot m'avoit indiqués avant mon départ. Je ſoumis au même examen les eaux de Madras, dont un de mes amis m'envoya pluſieurs bouteilles cachetées. Les réſultats de mes expériences furent les mêmes pour les eaux de Pondichéry, & pour celles de Madras.

Je vis par ces expériences, que l'on pourroit exécuter à Pondichéry, en toiles peintes, tout ce que l'on fait à Madras : il ne s'agit que d'avoir de bons tiſſerands, & ſurtout de bons peintres, & de faire enſorte

que leurs ouvrages acquierent de la célébrité, comme ceux que l'on fait à Madras en ont acquis, non par la qualité des eaux qui font les mêmes qu'à Pondichéry, mais par l'adreffe & par la fupériorité des peintres de Madras fur ceux de Pondichéry.

M. Law, gouverneur de Pondichéry, & M. de Larche, ancien confeiller, qui avoit été quelque tems à Madras, étoient fi perfuadés que l'on pouvoit à Pondichéry, finon furpaffer, au moins égaler. la main-d'œuvre de Madras, qu'ils avoient formé de mon tems deux aldées de tifferands qu'ils y avoient attirés. Il commençoit à y avoir de bons peintres, & j'y fis exécuter devant moi en 1769, d'après des deffins de France, des mouchoirs qui font très-bien peints.

Voici encore un fait qui prouve, en faveur de mon opinion, que la fupériorité que les Anglois ont à Madras fur les François à Pondichéry dans leurs manufactures de toiles peintes, ne vient point des eaux; les mouchoirs de Mafulipatan ont toujours paffé pour les plus beaux de l'Inde; il eft cependant certain que ces mouchoirs avoient beaucoup perdu de leur valeur & de leur prix en

1768, & qu'il s'étoit formé à Tranquebar chez les Danois, à trente lieues au ſud de Pondichéry, une manufacture où l'on faiſoit des mouchoirs d'un bien beau *chaille*, & bien plus eſtimés que ne l'étoient alors ceux de Maſulipatan: c'eſt qu'on s'eſt ſans doute relâché à Maſulipatan, & qu'on a compris à Tranquebar qu'on y pouvoit imiter & même ſurpaſſer ce qu'on faiſoit à Maſulipatan. Nos mouchoirs de Maſulipatan ne ſe ſoutenoient de mon tems dans l'Inde, que par la qualité de leurs toiles, qui ſont, pour la durée, bien ſupérieures à celles de Tranquebar. Les toiles du nord de la preſqu'isle de l'Inde ſont meilleures que celles du ſud, & dans l'Inde on donne toujours la préférence à celles-là.

Dans le mois de mai 1769, je reçus de la cour d'Eſpagne la lettre de recommandation qu'on m'avoit annoncée en 1767, pour le gouverneur de Manille. Cette lettre avoit fait le tour du monde à 5 h. près, ou 75 deg. Elle étoit en effet partie de Cadix, étoit allée à Mexico, de Mexico à Acapulco, d'Acapulco à Manille par le galion, de Manille à Canton, de Canton à Pondichéry. Ce

fut Don Estevan Melo qui m'adressa cette lettre. Je reçus par la même occasion une cassette que m'envoyoit M. de la Lande : elle renfermoit des éphémérides, une connoissance des tems, des thermometres, & une lettre du ministre de la marine d'Espagne; c'étoit une réponse très-obligeante au sujet des observations astronomiques que je lui avois envoyées de Manille. J'ai cru que la traduction de ces deux lettres pouvoit trouver ici leur place, & qu'on ne seroit pas fâché de les lire : on verra qu'à Madrid on pensoit bien différemment de ce qu'on pensoit à Manille.

Voici la lettre adressée au gouverneur.

" De par le roi. Au gouverneur & capitaine général des isles Philippines, & président de l'audience royale de la ville de Manille. Le roi se trouve informé que sur le vaisseau de guerre *le Bon Conseil*, qui est sorti de Cadix en droiture pour ces isles (Philippines) en mars de l'année passée, s'est embarqué M. Gentil, membre de l'académie royale des sciences de Paris, à l'effet d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, phénomene

„ très-rare & qui importe beaucoup à la perfection de l'astronomie, & qu'il desire rester dans ce continent jusqu'en juin 1769, que doit se répéter le même passage de Vénus. Sa Majesté veut que ce particulier soit traité par V. S. & tous les autres officiers de ces isles, avec la distinction qu'il mérite, *& qui convient à l'harmonie qui regne entre les deux couronnes*, & que pour les observations qu'il voudra faire, on lui facilite tous les secours nécéssaires pendant le tems qu'il restera dans ces isles. A cette fin, V. S. fera tout ce qui sera convenable; & de son côté, elle aura grande attention que la volonté de S. M. s'accomplisse.

„ Que Dieu garde V. S. beaucoup d'années! A Saint-Ildephonse, le 2 août 1766. *Signé*, DON JULIEN DE ARRIAGA. „

Voici la lettre à mon adresse.

" De par le roi. A Don Guillaume Gentil, membre de l'académie royale des sciences de Paris. Mon cher monsieur, j'ai mis aux mains du roi les observations astronomiques faites à Manille, lesquelles Votre

„ Seigneurie accompagne d'une lettre du
„ 4 février de cette année, & la relation
„ exacte qu'elles renferment, pour régler
„ le véritable point de longitude de ce con-
„ tinent. Sa majesté a vu avec beaucoup de
„ satisfaction l'application de V. S. Elle a
„ aussi beaucoup prisé l'exactitude de l'ou-
„ vrage, digne de ses talens & de sa capa-
„ cité, & Sa Majesté m'ordonne de le mar-
„ quer en ces termes à V. S. C'est un mo-
„ tif pour lui offrir l'assurance de mon af-
„ fection, desirant la mettre à exécution
„ en tout ce qui peut être de son service.
„ Notre Seigneur garde V. S. beaucoup
„ d'années, comme je le desire! A Saint-
„ Ildephonse, le 14 septembre 1767.
„ Je baise les mains de V. S. Son plus
„ grand serviteur, D. JULIEN DE ARRIAGA.
„ A Manille. „

On voit, par la premiere de ces lettres, que le pacte de famille, fait entre les deux couronnes d'Espagne & de France, a été un des motifs dont la cour d'Espagne s'est servie pour régler le traitement qu'elle entendoit qu'on me fît à Manille; & que lorf-

que j'avois fait valoir au gouverneur de cette ville, dans la lettre que je lui écrivis, ce même pacte de famille, j'avois agi conformément à la façon de penser de la cour d'Espagne, & que ce fut une suite de la mauvaise humeur de ce gouverneur, s'il me fit sur cet article la réponse qu'on a vue; mais j'ai remarqué souvent qu'une trop grande distance entre les colonies & la métropole rend les loix sans force & sans vertu.

Pendant le mois de septembre, en observant la comete, je fus attaqué d'une fievre quotidienne, que je ménageai assez peu dans les commencemens, & qui me força enfin de garder la chambre pendant quelques jours.

Mon dessein avoit été de repasser en France sur le vaisseau le *Villevault* : il devoit partir dans le mois d'octobre, & passer par l'isle de France. J'y avois plusieurs caisses d'histoire naturelle à prendre; ainsi cet arrangement me convenoit fort. Des raisons qui regardoient l'état actuel de la colonie à Pondichéry, ayant décidé le conseil supérieur & le gouverneur à faire partir promptement ce vaisseau sans lui permettre la relâche de

l'isle de France, je résolus de retarder mon voyage de deux à trois mois: mais quand je n'aurois pas pris d'abord ce parti, ma maladie m'y auroit forcé par la suite; car j'étois au lit dans le tems que le vaisseau partoit. Mon rétablissement ne fut qu'apparent; vers la fin de décembre, je tombai sérieusement malade de la même fievre; elle fut accompagnée d'un flux dysentérique & de douleurs très-aiguës dans l'estomac. Cette fois-ci je ne m'en tirai qu'avec beaucoup de peines, & je me vis au moment d'être forcé de rester encore à Pondichéry; mais j'avois un si grand desir de repasser en Europe, que je m'embarquai le premier mars 1770, à peine convalescent, sur le vaisseau le *Dauphin.* Ce vaisseau devoit passer par l'isle de France, y rester quelques jours, & suivre sa route pour France; nous mouillâmes à l'isle de France le 16 avril au soir.

L'état dans lequel étoit ma santé ne me permettoit pas de suivre le vaisseau & de doubler le cap de Bonne-Espérance dans la mauvaise saison. M. Law m'avoit très-fort assuré, avant que je partisse, que l'*Indien*, qui étoit allé à la côte de Malabar, passeroit par l'isle

de France dans le mois de mai, ou dans le mois de juin. Je pris donc le parti de m'arrêter à cette isle, & de m'y rétablir entiérement, en attendant le vaisseau l'*Indien*. Je trouvai à cette isle de France mes connoissances & mes amis, chez lesquels je me remis des fatigues du voyage, & je rétablis ma santé.

Je trouvai tout changé à l'isle de France: M. Desforges, ci-devant gouverneur, dont j'avois eu tant à me louer, étoit retiré à l'isle de Bourbon. L'isle de France étoit commandée par un gouverneur pour le roi, & un commissaire ordonnateur qui faisoit les fonctions d'intendant. M. Estenaur, brigadier des armées du roi, y commandoit en second. Je fus, on ne peut pas mieux, accueilli de lui; & pendant mon séjour à l'isle de France, j'en reçus beaucoup de marques d'amitié.

J'avois vu dans l'Inde M. Veron, qui venoit de faire le voyage de la mer du Sud avec M. de Bougainville. Cet astronome étoit alors sur le *Vigilant*, vaisseau de roi, & il alloit aux Moluques: ce fut au mois de juin 1769, que je le vis dans sa relâche à Pon-

dichéry. Je lui donnai une lettre de recommandation pour Don Estevan Roxas y Melo à Manille, par où il devoit passer, & où il se proposoit d'observer le passage de Mercure sur le soleil le 9 novembre de la même année 1769. Il arriva à l'isle de France étant à l'extrémité, d'une fievre qu'il avoit gagnée par son grand zele à observer pendant la nuit à terre lorsqu'il étoit aux Moluques ; il mourut trois à quatre jours après être descendu de bord, le premier juillet 1770.

M. Veron étoit d'un caractere fort doux, infatigable dans le travail, bon observateur ; on pouvoit compter sur lui lorsqu'on le chargeoit de quelque opération relative à l'astronomie : aussi fut-il beaucoup regretté du commissaire ordonnateur. Il m'en parla dans des termes à me le faire entendre ; je crus même entrevoir qu'il l'avoit destiné pour retourner à l'isle Otaïti, parce qu'on parloit beaucoup d'y renvoyer Poutaveri. Il eût seulement été à desirer que M. Veron eût eu de meilleurs instrumens que ceux que je lui vis à Pondichéry.

Je demandai à M. le commissaire ordonnateur les papiers, cartes & journaux de cet

astronome : ils me furent remis, cotés & paraphés, sous récépissé ; j'en tirai une copie que j'emportai avec moi. L'original est resté à l'isle de France, & l'on me rendit mon récépissé.

Vers la fin de la même année 1770, nous apperçûmes à l'isle de France une comete qui devint en peu de jours fort sensible ; elle disparut le premier juillet, à notre grand étonnement ; un mouvement fort rapide de 40 deg. au moins en 24 heures, l'avoit transportée vers le pole boréal, perpétuellement caché sous l'horizon pour l'isle de France.

Vers ce tems-là, M. le commissaire ordonnateur me proposa par deux fois, sous l'appât de faire des découvertes, d'entreprendre le voyage de l'isle Otaïti avec Poutaveri qu'il vouloit y renvoyer. Le motif de découvertes étoit un motif bien puissant pour me décider à faire ce voyage ; mais des raisons plus puissantes encore m'obligerent à le refuser. Je sentois que j'avois assez séjourné dans les mers de l'Inde ; le dégoût des voyages commençoit à me prendre, & j'avois alors la plus grande impatience de revoir ma patrie.

L'*Indien* étoit arrivé le 26 juillet ; ce vaiſſeau étoit encore à la compagnie des Indes ; je demandai donc mon paſſage aux adminiſtrateurs de cette compagnie ; ils me procurerent toutes les facilités dont j'avois beſoin. J'embarquai avec moi toutes mescaiſ-ſes d'hiſtoire naturelle, au nombre de huit, que j'avois laiſſées à mon départ pour Manille entre les mains d'une perſonne très-ſûre. Nous devions relâcher à l'isle de Bourbon, au cap de Bonne-Eſpérance, & à l'isle de l'Aſcenſion.

J'étois impatient de partir. Nous approchions de la ſaiſon des ouragans, fléaux qui affligent ſi ſouvent les isles de France & de Bourbon, & je ſavois que les vaiſſeaux qui rencontrent de ces ouragans s'en trouvoient aſſez mal. Nous ſortîmes du port de l'isle de France le 19 novembre 1770 : nous aurions pu ſortir huit jours plus tôt. Le 20 après-midi, nous mouillâmes à l'isle de Bourbon, dans la rade de Saint-Denys. Le trop long & inutile ſéjour que nous y fîmes nous fut fatal, & me cauſa tous les contre-tems & les retards qui me reſtent à décrire. Le 3 décembre nous fûmes aſſaillis par un

ouragan,

ouragan, qui nous força d'appareiller sur une embossure & de gagner le large; il étoit pour lors midi. Vers le soir, on mit à la cape sous la misaine. Pendant la nuit, la violence du vent & de la mer fut à un point que la barre du gouvernail cassa dans sa mortaise; les charpentiers étant occupés à mettre la barre de rechange, le mât de beaupré cassa au raz de liures : cette chûte entraîna le grand mât de misaine, le grand mât de hune & celui de perroquet de fougue, qui vinrent tous à bas d'un seule coup : notre grande vergue fut très-endommagée, & je regarde comme une espece de miracle que notre grand mât ne soit pas tombé; car nos grands haubans avoient alors plus de six pouces de mou, & l'on croyoit à chaque roulis, que le grand mât alloit tomber; avec cela, nous faisions eau de toutes parts. Nous employâmes six à sept jours à nous mettre en état de regagner l'isle de France; nous y arrivâmes le premier janvier 1771, au grand étonnement de toute la colonie, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à nous revoir.

Ce fâcheux contre-tems me fit perdre

toutes mes espérances, fit évanouir tous mes projets. Quelque desir que j'eusse d'être en France, je m'en voyois séparé par une barriere immense, & vraisemblablement pour long-tems encore. Ce retard me causa les plus grandes inquiétudes, parce que je sentois qu'il pouvoit me faire le plus grand tort. J'avois reçu à Pondichéry des lettres de mon procureur en basse-Normandie, qui m'avoient appris que mes héritiers avoient répandu le bruit de ma mort; qu'ils ne parloient de rien moins que de lui faire rendre compte, & de s'emparer de mon bien. Il leur manquoit un certificat; & c'étoit la seule difficulté qui les avoit retenus jusqu'alors : en ce pays-là on est toujours habile à succéder. J'avois projeté de me rembarquer sur un des vaisseaux revenant de la Chine, qui passent à leur retour par l'isle de France, y arrivent dans les premiers jours de mars, & repartent le même mois. Je m'assurois sur la parole du commissaire ordonnateur, qui m'avoit promis de me placer sur un de ces vaisseaux, & qui m'avoit plus d'une fois réitéré la même promesse. Mais lorsque j'en vins au fait, je ne pus trouver de place sur

ces vaiſſeaux, ſous le prétexte qu'ils étoient frétés par des particuliers, & qu'ils n'appartenoient plus à la compagnie des Indes. Enfin j'éprouvai ici, de la part du gouvernement de l'isle de France, exactement les mêmes difficultés qu'on m'avoit faites à Manille lorſque je voulus paſſer à Acapulco en 1767. Il ſembloit que le même eſprit animât en ce moment les Philippines & l'isle de France. Il avoit été un tems, lorſque M. Desforges commandoit à cette isle, que toutes les voies poſſibles m'euſſent été ouvertes. Il y avoit, fort heureuſement pour moi, à l'isle de France, l'*Aſtrée*, frégate de guerre de Sa Majeſté Catholique. Cette frégate revenoit de Manille, & étoit commandée par Don Joſeph de Cordoua, capitaine de frégate; je l'avois connu dans mon voyage ſur le *Bon Conſeil*.

L'*Aſtrée* étoit arrivée le 7 mars. Je ſoupirois ſi fort après ma patrie, que ne voyant point paroître les deux vaiſſeaux de la Chine, craignant qu'ils ne fuſſent paſſés tout droit pour épargner aux armateurs la relâche de l'isle de France, je crus que je ne pouvois mieux faire que de chercher à profiter d'une

occasion aussi favorable que celle que paroissoit m'offrir l'*Astrée*. Je m'en ouvris à M. le commissaire ordonnateur, alors malade à sa maison de campagne. Ma proposition parut lui faire peine ; car il me répondit avec un ton à me faire croire qu'il prenoit de l'humeur, que rien ne pouvoit m'empêcher de faire cette démarche ; que je visse à m'arranger avec M. de Cordoua, mais qu'il ne pouvoit pas s'en mêler : il ajouta qu'il tâcheroit de me mettre sur les vaisseaux de la Chine ; qu'il falloit de toute nécessité que ces vaisseaux passassent par l'isle de France : il me répéta la même promesse en le quittant.

Malgré cette assurance, une voix secrete me disoit de suivre ma premiere idée. J'avois connu particuliérement Don Joseph de Cordoua ; je me persuadai donc facilement que je réussirois à en obtenir passage sur sa frégate : cependant, pour plus de certitude encore dans la réussite, je crus que je ne ferois pas mal d'employer quelqu'un auprès de lui. J'écrivis en conséquence à M. de Modave, chevalier de S. Louis, & mestre-de-camp, mon ami ; il étoit encore plus lié

que moi avec M. de Cordoua. Dans ma lettre, je lui fis part de mon projet, & le priai d'en faire la premiere ouverture à Don Joseph de Cordoua.

M. de Modave, lorsque je lui écrivis, étoit à sa maison de campagne, à quatre à cinq lieues du port. Ma lettre erra sept à huit jours avec la personne à qui je l'avois confiée; pendant cet intervalle, Don Joseph de Cordoua avoit eu le tems d'aller au Réduit, maison de campagne du gouverneur, & de revenir au port. M. de Modave, qui étoit aussi allé au Réduit pour voir Don Joseph de Cordoua, étoit retourné à sa campagne; ce ne fut que plusieurs jours après, qu'il reçut ma lettre, & j'ignorois ce qu'elle étoit devenue. J'allai voir, à son retour du Réduit, Don Joseph de Cordoua à bord de sa frégate; il me reçut parfaitement bien, & me retint à dîner avec lui: cependant je ne lui parlai de rien, parce que j'attendois toujours des nouvelles de M. de Modave. Je résolus ainsi de patienter encore quelques jours, afin de voir si les vaisseaux de la Chine passeroient par l'isle de France; car, si d'un côté j'eusse été

charmé d'être assuré de passer sur l'*Astrée*, je craignois de l'autre les reproches qu'on auroit été en droit de me faire en France, d'avoir pris une voie étrangere, & d'avoir augmenté la dépense; pendant que j'aurois eu à ma disposition deux vaisseaux de ma nation qui auroient pu me ramener. Enfin, le 17 mars dans l'après-midi, les deux vaisseaux de la Chine arriverent & mouillerent en rade. Je savois qu'il ne manqueroit pas de se présenter une foule de passagers : je ne m'endormis donc point; je fis sur-le-champ les démarches nécessaires pour m'embarquer sur un de ces vaisseaux. Mais j'essuyai à ce sujet les tracasseries les plus singulieres, & qui me chagrinerent d'autant plus que je ne les croyois point faites pour moi, pensant être dans un cas privilégié; cependant le gouverneur me cita plusieurs sujets qu'il étoit bien juste, selon lui, de me préférer. L'histoire de cette aventure seroit trop longue à tracer ici; il suffira de dire que je passai cinq jours dans la plus grande perplexité; j'avois eu plusieurs entrevues, toutes infructueuses, avec le gouverneur; j'avois écrit plusieurs lettres à M. le commissaire ordonnateur, avec aussi peu

d'effet, puisqu'il me renvoyoit au gouverneur. Je fus invité le 19 à souper chez M. de Boulac, chevalier de Saint-Louis. Le gouverneur s'y trouva; nous étions plus de trente personnes assemblées. J'eus, avant le souper, encore un entretien avec lui, toujours sur le même sujet, & toujours aussi infructueux. Ne pouvant rien gagner, je lui dis que je lui écrirois pour avoir son refus par écrit, parce que je serois obligé de me disculper vis-à-vis du ministre & de mon académie : il me dit qu'il ne me répondroit point, & que je pouvois me plaindre si je le voulois. Notre conversation, qui fut assez vive, fut entendue de tout le monde, & fut le lendemain l'entretien de toute la ville.

Enfin, las & rebuté de toutes les démarches que j'avois faites depuis deux jours, & qui n'aboutissoient à rien; voyant évidemment par cette derniere réponse du gouverneur, que plus je ferois de nouvelles tentatives, plus je perdrois de tems, & un tems d'autant plus précieux que la saison favorable de doubler le cap de Bonne-Espérance tiroit à sa fin, & que je m'exposois aux risques d'être encore absent de France pour

long-tems, je revins à ma premiere idée de demander à Don Joſeph de Cordoua, paſſage ſur ſa frégate. Je rentrai chez moi à onze heures & demie du ſoir, bien décidé de faire à cet égard tout ce qui ſeroit en mon pouvoir. Cette aventure m'avoit fait tant d'impreſſion, que je paſſai la nuit ſans fermer l'œil, toujours l'imagination remplie de cette déſagréable hiſtoire.

J'étois en même tems fort inquiet ſur le ſort de la lettre que j'avois adreſſée à M. de Modave.

Le lendemain 20, de grand mátin, il me fit dire par ſon domeſtique, qu'il étoit arrivé de ſa campagne; qu'il n'avoit reçu ma lettre que la veille, au moment où il ſe diſpoſoit à ſe mettre en route; qu'il viendroit me voir dans la journée. Je lui fis réponſe que je me rendrois chez lui vers les deux heures après midi.

M. Eſtenaur, commandant en ſecond, dont j'ai déjà parlé, me fit l'honneur de me venir voir dans la matinée, & de m'inviter à dîner. Je lui racontai mes aventures: cet homme reſpectable y parut prendre beaucoup de part. Je me rendis vers le midi chez

lui, & je m'y trouvai, sans le savoir, avec le gouverneur. Je ne lui parlai d'aucune chose : nous fûmes pendant près de deux heures à table vis-à-vis l'un de l'autre, avec plus d'indifférence que n'en auroient pu faire voir des personnes qui ne se sont jamais vues ; car nous ne nous dîmes pas le moindre mot.

Au sortir du dîner, j'allai voir M. de Modave ; je lui peignis ma situation & mon embarras, & le priai de faire à Don Joseph de Cordoua la premiere ouverture du dessein où j'étois de lui demander passage sur sa frégate. Il me promit de faire à cet égard tout ce que je voudrois. Don Joseph de Cordoua étoit allé à la campagne : il en revint le 22 : ce fut ce jour-là que mes inquiétudes cesserent, & que j'espérai enfin de revoir l'Europe dans peu.

Que ne m'est-il possible de trouver des termes pour peindre l'air obligeant avec lequel Don Joseph de Cordoua reçut la proposition de M. de Modave, & le plaisir qu'elle parut lui faire ! Les termes les plus honnêtes accompagnerent sa réponse ; il ne se plaignit que d'une chose : *Le navire*, dit-

il, *est étroit; mais*, ajouta-t-il en même tems, *la volonté ne peut être plus ample.* Ce furent ses propres termes, infiniment plus expressifs dans la langue espagnole que dans la nôtre; comme si Don Joseph de Cordoua eût desiré de commander un grand vaisseau, par le seul desir de m'y voir plus à mon aise.

Le lendemain 23, nous fûmes, M. de Modave & moi, dîner à bord de l'*Astrée*. Don Joseph de Cordoua me répéta une partie des choses obligeantes qu'il avoit dites la veille à M. de Modave; il me fit même des reproches d'amitié de ce que je ne lui avois pas moi-même fait voir l'envie que j'avois de passer à Cadix avec lui.

Depuis deux ou trois jours, le gouverneur s'étoit retiré à sa maison de campagne: je lui écrivis la lettre suivante.

“ Monsieur, la mission dont j'avois eu „ l'honneur d'être chargé par le ministre „ étant terminée, & n'ayant rien tant à cœur „ que de repasser en Europe pour y rendre „ compte de mes différentes opérations aca- „ démiques, je profite de la bonne volonté

„ de Don Joseph de Cordoua qui veut bien
„ me passer à Cadix. Ainsi, monsieur, j'ai
„ l'honneur de vous prévenir que je m'em-
„ barque sur la frégate de S. M. C. l'*Astrée*.
„ J'ai l'honneur d'être, &c. „

J'écrivis la même lettre à M. le commissaire ordonnateur. Il me répondit sur-le-champ, en termes les plus honnêtes, qu'il étoit enchanté de cet arrangement, &c. qu'il partageoit bien sincérement le plaisir que ces nouvelles dispositions devoient me faire, &c. Il me souhaitoit un heureux voyage, *& me renouvelloit avec grand plaisir les assurances du sincere & inviolable attachement avec lequel il avoit l'honneur d'être, &c.*

Le gouverneur ne me fit aucune réponse. Je n'en fus point surpris ; je m'y attendois : mais comme je me regardois le sujet du roi le plus libre & le plus indépendant qui fût à l'isle de France, eu égard à l'honneur que j'avois de voyager par ordre & aux frais de Sa Majesté ; qu'en écrivant au gouverneur comme j'avois fait, & le prévenant sur mon départ, j'avois satisfait à

la politesse requise en pareil cas, la seule chose qu'il fût en droit d'exiger de moi : je ne crus pas que son silence à ma lettre dût me retarder un instant. En conséquence, Don Joseph de Cordoua, avec lequel je dînai le 26 chez M. Estenaur, m'ayant assuré qu'il partoit sous deux à trois jours, je fis embarquer la plus grande partie de mes effets le 27.

Le 29 au matin, j'allai trouver M. Estenaur qui commandoit en l'absence du gouverneur. Je lui dis que le gouverneur ne m'avoit point répondu ; il me donna une permission générale de m'embarquer sur tel vaisseau que je jugerois à propos de choisir.

Il n'y eut pas, jusqu'au bureau des classes, où les commissaires voulurent aussi me susciter de petites tracasseries. J'avois été obligé de m'y présenter, quand je m'embarquai sur l'*Indien* ; j'y retournai pour prévenir le commissaire que je débarquois de l'*Indien*, & que j'allois partir sur l'*Astrée*. Le commissaire voulut me faire quelques difficultés; il prétendoit que j'avois besoin de l'agrément du gouverneur pour prendre une route étrangere : il est cependant vrai que l'agrément de celui

qui commande en second a toujours suffi en l'absence du gouverneur. Il y avoit une autre raison à joindre à celle-ci : on verra par le passeport que je rapporte à la fin de cet extrait, que j'étois absolument indépendant du gouverneur sur ce point, & que j'étois pleinement le maître de choisir un vaisseau étranger, sans que ni lui, ni les commissaires pussent s'y opposer. Je m'étois en quelque sorte mis sous la protection du pavillon Espagnol, & j'étois par cette raison sujet à la police de ce pavillon : je n'étois donc pas obligé de retourner au bureau des classes de l'isle de France, & je voulus par-là faire voir aux commissaires que je n'étois plus sujet à leurs formalités. Aussi je ne leur fis pas voir la permission que j'avois de M. le commandant du port en l'absence du gouverneur. Je la lui avois demandée pour ma propre satisfaction, & je la mis dans mon porte-feuille.

Le 29, après midi, je portai à bord le reste de mes effets, jusqu'à mon lit. Je revins cependant à terre pour y passer la soirée avec plusieurs de mes amis, & je couchai chez l'un d'eux. Je me reposai sur la

parole que me donna Don Joseph de Cordoua, qu'en cas qu'il partît le lendemain, il m'en avertiroit par un coup de canon.

En effet, le lendemain matin 30, à dix heures, un fort coup de canon que j'entendis me fit voler à bord. C'est ainsi que je quittai l'isle de France ; & je dois ajouter ici que c'est le seul désagrément que j'aie essuyé dans nos colonies que j'ai visitées pendant mes voyages.

M. le comte d'Aché, chef-d'escadre, qui me faisoit toujours le plus grand accueil, m'offrit plusieurs fois, lorsqu'il repassa en France, de m'amener avec lui : également M. de l'Eguille, chef-d'escadre, qui ramena les vaisseaux du roi en 1761, me fit très-souvent de pareilles offres de service ; les étrangers même s'empressoient de me favoriser. M. Haw, capitaine de vaisseau, frere de l'amiral de ce nom, retournant de Bengale à Londres en 1764, relâcha dans le mois de juin à l'isle de France ; j'eus avec lui, chez M. le gouverneur, un très-long entretien sur l'astronomie qu'il me parut aimer singuliérement, & principalement sur l'objet de mon

voyage ; il m'offrit fort obligeamment de me prendre à son bord & de me passer en Europe avec lui. Enfin, M. Richard Soon, qui n'étoit que capitaine marchand au service de la compagnie des Indes d'Angleterre, retournant à Londres en 1764, sur le *Pigot* qu'il commandoit, ayant relâché à l'isle de France dans le même tems que M. Haw, me fit les mêmes offres avec encore plus d'instances, si je puis le dire, que M. Haw ; mais l'un & l'autre, M. Haw & M. Richard Soon, m'assurerent qu'ils ne négligeroient rien pour me procurer à bord tous les agrémens possibles.

La reconnoissance & l'amour de la vérité, m'ont engagé à ne pas passer sous silence ces offres généreuses.

Nous mîmes à la voile le 30 mars 1771, & je partis de l'isle de France trois mois après mon retour sur l'*Indien* : tems où j'aurois dû, sans l'aventure de la tempête du 30 décembre 1770, être en France, ou au moins près de ses côtes.

Nous nous trouvâmes vers la fin d'avril sous le cap de Bonne-Espérance, où de nouvelles peines m'attendoient ; car nous res-

tâmes près de quinze jours à batailler avant que de pouvoir doubler ce cap. Nous essuyâmes pendant tout ce tems tempêtes sur tempêtes, dont quelques-unes ne le cédoient guere à celle que j'avois vue sur l'*Indien*. Ma seule inquiétude au milieu de ces tempêtes, étoit la crainte d'être forcé d'arriver, & de revoir encore une fois l'isle de France, cette isle que j'avois cependant beaucoup aimée; mais la vue m'en étoit devenue insupportable depuis les désagrémens qu'on m'y avoit fait essuyer en dernier lieu. Je témoignai mes inquiétudes à Don Joseph de Cordoua, sur le mauvais tems que nous avions; il m'assura qu'il n'arriveroit qu'à la derniere extrêmité. C'étoit un excellent officier, très-intelligent & très-actif. Il avoit l'œil à tout: il avoit beaucoup de confiance en sa frégate, qui étoit en effet un excellent bâtiment. J'appris, dans ce dur passage, ce que peut en mer un bon vaisseau bien commandé. Notre frégate portoit vingt-six canons de 12, armés, les sabords ouverts, & n'ayant que nos seuls mantelets. C'est ainsi que nous doublâmes le Cap au milieu du plus mauvais tems; la mer étoit horrible

&

& comme je ne l'avois pas vue encore ; j'admirois comme ce petit bâtiment se balançoit au milieu de cette mer épouvantable ; nous ne reçûmes qu'un seul coup de mer, qui encore ne nous fit pas le moindre mal. On manœuvroit continuellement ; je crois que l'on fit à bord de l'*Astrée* plus de manœuvres pendant quinze jours, dans les mers du cap de Bonne-Espérance, que je n'en avois vu faire pendant dix ans de voyage.

Le 29 avril au matin, j'observai une éclipse de lune. Il faisoit fort beau tems : nous venions d'essuyer une très-rude tempête, & la mer qui s'en ressentoit encore, étoit très-mâle. Les tempêtes nous permettoient de respirer pendant deux à trois jours, après lesquels leur fureur recommençoit : ce fut dans l'intervalle d'une de ces tempêtes, que j'observai l'éclipse de lune.

Nous étions sur le banc des Eguilles ; la sonde de ce banc est un point dont ne manquent jamais de s'assurer les vaisseaux qui reviennent en Europe, sur-tout quand ils ne touchent pas au cap de Bon-Espérance. Mais quoique la longitude de ce cap soit fixée par les observations de M. l'abbé de la Caille,

il n'en eſt pas de même du banc des Eguilles, dont nos meilleures cartes repréſentent différemment la figure & l'étendue. J'engageai Don Joſeph de Cordoua à faire ſonder pendant que j'obſervois l'éclipſe de lune : on trouva depuis cent quinze juſqu'à cent vingt braſſes. Ayant depuis comparé mon obſervation à celle qui fut faite en même tems à Rouen par M. Dulague, j'ai trouvé que par le parallele de 36 d. 10 m. la ſonde du banc des Eguilles s'étend juſqu'à 21 deg. de longitude à l'eſt de Paris, c'eſt-à-dire, cent lieues environ à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance.

Le ciel, avant les tempêtes dont je viens de parler, étoit de la plus grande netteté, & j'ai été témoin d'un phénomene qu'on n'a jamais remarqué en France, du moins que je ſache, même dans les tems les plus beaux & les plus ſereins. Le 10 avril, étant à 30 deg. 45 min. de latitude, & environ 16 deg. à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance, un quart d'heure avant le coucher du ſoleil, j'apperçus une étoile qui friſoit la vergue du grand perroquet : je reconnus que c'étoit *Canopus* ; alors je cherchai *Sirius*, que je vis beau-

coup plus diſtinctement que *Canopus. Sirius* l'emporte en effet par ſon éclat ſur cette derniere, & il y a bien apparence que j'aurois vu ces étoiles plus tôt encore, ſi je les avois cherchées; mais j'ignorois qu'on pût en voir, le ſoleil étant ſur l'horizon. J'avertis M. de Cordoua & ſon état-major; ils virent tous, comme moi, *Canopus* & *Sirius* avant le coucher du ſoleil. La nuit qui ſurvint reſſembloit à ces belles nuits de l'Inde, dont j'ai parlé, & les étoiles n'avoient aucune ſcintillation.

Le 18 avril, avant le lever du ſoleil par 35 deg. de latitude, & douze deg. environ à l'eſt du Cap, il y avoit au levant un nuage très-épais, en forme de barre, dont le pied étoit ſous l'horizon; & la partie ſupérieure étoit élevée de plus de 10 degrés au-deſſus. Lorſque le ſoleil parut au-deſſus de ce nuage, il étoit encore élevé de 7 à 8 degrés: le reſte du ciel étoit d'une ſi grande pureté, que je vis Jupiter, le ſoleil étant levé; car je ne perdis cette planete de vue qu'une minute avant que le ſoleil ſortît du gros nuage; encore y avoit-il une eſpece de nuage tranſparent, qui paſſoit alors ſur Jupiter.

Cette remarque confirme ce que M. l'abbé de la Caille dit de la beauté du ciel au cap de Bonne-eſpérance. Ce célebre aſtronome avoit demandé qu'on lui envoyât des verres objectifs d'un long foyer. Il eût été à deſirer qu'on l'eût fait ; car il n'y a pas de doute qu'il ne nous eût rapporté des découvertes très-intéreſſantes, principalement ſur les révolutions des planetes autour de leurs axes.

Nous doublâmes enfin ce cap fort heureuſement le 11 de mai : j'appelle fort heureuſement, d'en être venus à bout ſans la moindre avarie, que la perte d'une grande voile d'étai qui fut emportée, contre notre attente ; car il étoit tout neuf, & Don Joſeph de Cordoua l'avoit fait faire exprès, avant que d'arriver au Cap, pour nous ſoutenir à la cape.

Lorſque nous fûmes parvenus à 11 degrés de latitude boréale, & par le trente ſixieme méridien à l'oueſt de Paris, nous rencontrâmes les vaiſſeaux François de la Chine, ſur leſquels je n'avois pu m'embarquer à l'isle de France : ils en étoient ſortis dix jours environ après nous.

Nous avions tous quitté cette isle avec

des nouvelles de préparatifs de guerre entre l'Espagne, l'Angleterre & la France: en conséquence les vaisseaux de la Chine, qui étoient riches de quatre à cinq millions, demanderent à M. de Cordoua de les escorter jusqu'aux environs du tropique, parce qu'ils espéroient y trouver des vaisseaux qui nous donneroient des nouvelles d'Europe, les vaisseaux d'Angleterre qui vont en Amérique, s'élevant ordinairement jusqu'au tropique du cancer. M. de Cordoua répondit fort obligeamment au capitaine du *Duras*, commandant la petite division, " qu'il ne demandoit pas mieux que de „ l'escorter; mais qu'il craignoit de lui faire „ perdre du tems, parce que sa frégate „ n'alloit pas aussi bien que les deux vaisseaux françois; qu'il feroit cependant le „ plus de voiles qu'il lui seroit possible. „ M. Dordelin, commandant le *Duras*, étant convenu qu'il proportionneroit sa marche sur celle de l'*Astrée*, nous allâmes de conserve depuis le 11 juin jusqu'au 24 du même mois. Ce jour-là, qui étoit le deuxieme depuis que nous avions dépassé le tropique, nous rencontrâmes un vaisseau Anglois à

trois mâts. Nous l'arrêtâmes : on mit le canot à la mer, & l'on envoya chercher le capitaine & le fupercargue, avec ordre d'apporter la facture du bâtiment. Le capitaine Anglois ne favoit pas trop ce qu'on vouloit lui dire : il ne s'imaginoit pas que nous vinffions de fi loin, & que nous fuffions auffi peu au fait des affaires d'Europe que nous l'étions. Lorfqu'il fut arrivé à bord de l'*Aftrée*, Don Jofeph de Cordoua, pour mieux tirer les éclairciffemens que nous défirions, lui déclara qu'il étoit fon prifonnier, « parce qu'il avoit, lui dit-il, rencontré, il „ n'y avoit que deux jours, un *avifo* d'Efpa„ gne, qui portoit en Amérique la nouvelle „ de la déclaration de guerre entre l'Efpa„ gne & l'Angleterre. „ Le capitaine Anglois parut fort furpris du compliment : il répondit « qu'il ne concevoit rien à ces nouvel„ les ; qu'il étoit bien vrai qu'il y avoit eu „ beaucoup de préparatifs en Angleterre ; „ qu'on avoit armé ; mais qu'à fon départ, „ on étoit occupé à défarmer, parce que „ les différends qui s'étoient élevés entre les „ trois puiffances, l'Angleterre, la France „ & l'Efpagne, étoient arrangés. „ On lui

demanda s'il pouvoit nous donner quelques preuves de ce qu'il avançoit. Il offrit de nous faire voir la gazette de Londres, qu'il envoya chercher à ſon bord, & dans laquelle nous vîmes la vérité de ce qu'il nous avoit avancé. Don Joſeph de Cordoua fit apporter des vins d'Eſpagne de pluſieurs eſpeces, des biſcuits, macarons, &c. & nous bûmes à ſon bon voyage. Les pommes de terre étoient, ſans doute, en vogue en Angleterre, comme je les trouvai en France en arrivant; car lorſque le capitaine Anglois eut rejoint ſon bord, il nous en envoya un grand ſac, & du beurre à proportion. En mer on trouve tout bon: cette eſpece de rafraîchiſſement nous fit grand plaiſir.

Les vaiſſeaux de la Chine, meilleurs voiliers que l'*Aſtrée*, remercierent Don Joſeph de Cordoua, & nous quitterent.

Le capitaine d'un de ces vaiſſeaux m'écrivit pour m'engager de paſſer à ſon bord. Il étoit trop tard pour profiter de ſon offre, il m'avoit refuſé à l'isle de France; Don Joſeph de Cordoua m'avoit au contraire reçu avec beaucoup de bienveillance; j'en avois reçu juſqu'à ce moment toutes ſortes de bons

traitemens : m'étoit-il possible de méconnoître un si grand service, en abandonnant mon bienfaicteur au moment où nous touchions Cadix ?

Je vais rapporter la lettre de ce capitaine & la réponse que je lui fis ; mais il faut auparavant retourner pour un moment à l'isle de France, afin d'y reprendre le fil de mon aventure : c'est ce que je vais faire en moins de mots qu'il me sera possible.

Les vaisseaux François qui étoient allés à la Chine, & qui en revenoient cette année 1771, appartenoient à des particuliers qui les avoient armés & chargés pour leur compte. Ils revenoient encombrés, & offroient très-peu de place pour des passagers. Les armateurs avoient écrit, disoit-on, à l'isle de France au gouverneur & au commissaire ordonnateur, pour les prier de ne point mettre de passagers sur leurs vaisseaux. Je n'assurerai pas le fait pour le gouverneur ; mais étant un jour allé voir le commissaire ordonnateur avec M. le comte de Rostaing, avant l'arrivée des vaisseaux de la Chine, il nous dit que les intéressés lui écrivoient & le prioient de ne point mettre de passagers

ſur leurs vaiſſeaux. M. le comte de Roſtaing dit : *vraiment, on leur demandera leur avis !* Mais M. le commiſſaire ordonnateur ne répondit rien. Il me parut évident par le détail de toute cette aventure que j'ai rapportée fort au long dans mon journal (car je n'écris point ici de mémoire), il me parut, dis-je, que M. le gouverneur & M. le commiſſaire ordonnateur laiſſerent les capitaines de ces deux vaiſſeaux abſolument libres ſur l'article & le choix des paſſagers, & qu'ils ſe retrancherent ſeulement à s'intéreſſer pour les perſonnes qu'ils affectionnoient particuliérement. C'eſt ce qui fit que le capitaine du *Duras*, auquel je m'adreſſai chez M. de Boulac, le ſoir que je m'y trouvai à ſouper avec le gouverneur, & après la ſcene que j'eus avec lui, me refuſa formellement, en m'alléguant mille & mille raiſons ſpecieuſes, que je ſupprime ici pour abréger, ainſi que tout le détail de la converſation.

Revenons au 24 juin. Lorſque Don Joſeph de Cordoua eut décidé de renvoyer les Anglois, ils ſe rembarquerent dans notre canot. Le même officier qui les avoit accompagnés en venant de leur bord, les accompagna à

leur retour jusqu'à leur bord. Pendant toute la cérémonie dont je viens de parler, j'écrivis à bord du *Duras* à M. de Montigny, supercargue de la compagnie des Indes. Nous avions été liés d'amitié dans l'Inde; je le priois en conséquence de se charger de mes expéditions pour France. Je les avois faites pendant le voyage, & je comptois les mettre à la poste à mon arrivée à Cadix. Je chargeai de mon paquet l'officier Espagnol qui reconduisit les Anglois à leur bord: cet officier avoit ordre d'aller ensuite à bord du *Duras*, pour les informer de ce qui venoit de se passer, & des nouvelles que nous avions apprises par la voix de l'Anglois.

Dans ces entrefaites, le vaisseau le *Duras* s'approcha de nous à la portée du porte-voix. On fit faire silence, & on entendit une voix qui dit que, si je voulois passer à bord du vaisseau, on me recevroit avec grand plaisir. M. de Cordoua répondit sur-le-champ qu'il savoit très-bien que je serois beaucoup mieux à bord du *Duras* que je n'étois à bord de l'*Astrée*, mais qu'il étoit charmé d'avoir ma compagnie, & qu'il ne consentiroit à se défaire de moi, qu'en cas que je jugeasse que

je ferois mieux avec M. Dordelin. J'arrivai dans ce moment; & ayant su ce dont il étoit question, je priai la personne qui tenoit le porte-voix à notre bord, de répondre à ces messieurs de ma part, que j'étois très-sensible à leur politesse, & en même tems très-obligé; que je me trouvois très-bien à bord de l'*Astrée*, & que j'étois trop reconnoissant de la faveur de M. de Cordoua, pour le quitter à la porte de l'Europe. La chose en resta là. M. de Cordoua me dit que je ne pouvois pas lui faire plus grand plaisir que de rester avec lui; que c'étoit à moi à voir si je trouvois plus d'aisance, de commodité & d'agrément à bord du *Duras*, qu'en restant à côté de lui. Il assaisonna ce discours d'un air de franchise, de bonté & de vérité, qui me fit le plus grand plaisir.

Notre canot arriva à bord du *Duras* après cette conversation; il étoit 11 h. 15 min. M. Dordelin chargea l'officier d'une lettre, pour me remettre, en lui disant que je faisois mal de ne pas passer à son bord. Le même officier me remit aussi une lettre de M. de Montigny, dans laquelle il me disoit qu'il étoit fâché de mon refus; qu'il desiroit, ainsi

que tous ces messieurs du vaisseau, que la réflexion m'amenât à son bord; que j'avois un moyen honnête de revenir contre ce qu'on avoit interprété à bord du *Duras* comme un refus, en disant que je ne pouvois accepter précipitamment & sans l'agrément de M. le commandant Espagnol. M. de Montigny eut l'honnêteté d'ajouter qu'il savoit bien que M. Dordelin n'avoit qu'un hamac à m'offrir, mais que cela ne devoit pas m'inquiéter; que sa chambre étoit assez grande pour m'y arranger, & que ce seroit certainement de tout son coeur qu'il la partageroit avec moi; que les soutes du vaisseau vuides & plusieurs autres endroits débarrassés, me donneroient la facilité d'embarquer mes effets. Pour achever de me persuader, M. de Montigny ajouta que le désagrément de la route d'Espagne en France devoit me déterminer à mettre, dans cette circonstance, à l'écart bien des considérations. Il finissoit sa lettre en me priant d'être persuadé que je serois reçu avec plaisir, & qu'il y ajoutoit ses instances.

Voici la lettre de M. Dordelin.

“ Monſieur, quoique je ne puiſſe pas „ vous propoſer un logement fort honnête „ non plus qu'à l'isle de France, cependant „ comme la traverſée ne ſera pas conſidé- „ rable d'ici en France, s'il vous faiſoit plai- „ ſir de paſſer à bord du *Duras*, vous y „ ſeriez bien reçu avec vos bagages. Le „ voyage de Cadix en France eſt bien fati- „ tigant par terre; je l'ai fait avec beaucoup „ de fatigues. Voyez, monſieur, ſi cela vous „ fait plaiſir: M. de Cordoua vous prêtera .. volontiers ſon canot, qui eſt meilleur que „ le nôtre, pour tranſporter vos bagages.

„ J'ai l'honneur d'être, &c. *ſigné*, Dor- „ delin. „

J'aurois deſiré répondre à M. Dordelin: les circonſtances ne me le permirent pas; d'ailleurs on ſavoit à bord du *Duras* ma façon de penſer. Il étoit environ midi lorſque notre canot revint; nous nous ſéparâmes dans ce moment, en nous ſouhaitant réciproquement un heureux voyage.

De retour en France, après être débarraſſé de mes affaires les plus preſſées, j'écrivis à M. Dordelin la lettre ſuivante:

“ Monsieur, j'ai reçu à bord de l'*Astrée*, „ le 24 juin de la présente année 1771, „ la lettre obligeante que vous me fites „ l'honneur de m'écrire le même jour à „ bord du *Duras* que vous commandiez. „ Il ne me fut pas possible, & vous le savez „ bien, monsieur, de vous faire parvenir „ ma réponse dans le tems; ainsi je me „ flatte que, pour cette partie, ma con- „ duite vis-à-vis de vous est hors de re- „ proches. Par rapport à ce que vous eûtes „ la bonté de me proposer, de passer de „ l'*Astrée* à bord du *Duras*, j'espere que „ vous me pardonnerez le refus que j'en „ fis, si vous voulez bien peser le motif qui „ détermina ce refus.

„ Vous me faites l'honneur de me dire, „ au commencement de votre lettre, *que* „ *quoique vous ne puissiez pas me proposer* „ *un logement fort honnête, non plus qu'à* „ *l'isle de France*, &c.

„ Je vous prie, monsieur, de vouloir „ bien vous rappeller qu'à l'isle de France „ il n'a jamais été question d'aucun loge- „ ment; que lorsque je vous parlai chez „ M. de Boulac le 19 mars au soir, après

„ la converſation que j'avois eue avec M. le „ gouverneur, vous me refuſâtes nettement, en m'alléguant que vous n'aviez „ aucune place quelconque à me donner „ dans votre vaiſſeau; je ne pus rien obtenir de vous, pas même un petit réduit à „ pouvoir mettre un hamac. M. Poivre me „ marque auſſi par ſon ſecretaire, le 19 „ du même mois de mars au ſoir, *qu'il* „ *a épuiſé toute ſa rhétorique pour vous en-* „ *gager à me prendre à votre bord; qu'il* „ *n'a eu qu'un refus formel, accompagné* „ *des motifs les plus déterminans, & que* „ *vous ne receviez que ſix paſſagers.* Dans „ tout cela, monſieur, il n'eſt pas queſtion „ de logement: il eſt bien évident que vous „ ne vouliez pas de moi.

„ Rebuté du gouverneur, refuſé par vous, „ monſieur, j'ai recours à un vaiſſeau étran- „ ger: ce vaiſſeau me reçoit & m'accueille; „ on ne peut pas mieux être traité que je „ le ſuis à bord de ce vaiſſeau. Nous arri- „ vons aux portes de l'Europe; je n'ai, pour „ ainſi dire, qu'un pas à faire pour y met- „ tre le pied; vous me propoſez de paſſer „ à votre bord, c'eſt-à-dire, de laiſſer là

„ d'une maniere assez brusque, mon bienfaicteur, M. de Cordoua. C'eût été blesser l'asyle où je m'étois, pour ainsi dire, sauvé du naufrage qu'il sembloit qu'on voulût me faire essuyer à l'isle de France; c'eût été me rendre coupable d'ingratitude, défaut du coeur que je déteste, & que je ne crains pas qu'on me reproche. Au reste, monsieur, rien n'est capable d'altérer en moi les sentimens d'estime que j'ai conçus pour les talens que je vous connois pour la navigation. J'aurai toute ma vie les regrets les plus sinceres de n'avoir pu, pendant le cours de ma mission, faire un voyage avec vous pour profiter de vos lumieres, & me perfectionner dans la connoissance d'un art que j'aime d'inclination, & que je regarde comme le chef-d'œuvre de l'invention de l'homme. L'amitié dont vous m'aviez comblé depuis 1760 que j'ai l'honneur de vous connoître, l'offre obligeante que vous me fites à l'isle de France, en 1765, à votre retour de la Chine, m'avoient paru des titres qui devoient parler pour moi auprès de vous: devois-je m'attendre après cela, que vous

refuseriez

„ refuſeriez de me paſſer ſur votre vaiſſeau „ pour regagner ma patrie, & que je ſerois „ forcé d'implorer le ſecours d'un vaiſſeau „ étranger? J'ai l'honneur d'être, &c. „

Nous fûmes encore une fois contrariés par les vents pendant huit à dix jours; ce fut après avoir paſſé les Açores. Enfin j'arrivai à Cadix le premier août, quatre mois deux jours après être parti de l'isle de France.

J'ai obſervé avec le plus grand ſoin, pluſieurs fois par jour, tant ſur mer que ſur terre, depuis mon départ de l'Orient juſqu'à mon retour à Cadix, le thermometre placé dans la meilleure expoſition poſſible.

Il y a des phyſiciens qui croient que l'hémiſphere auſtral eſt plus froid que le boréal; j'ignore ſi le fait eſt vrai. Il m'a paru que, depuis la ligne juſqu'à 37 & même 40 degrés de latitude, la température eſt à peu près la même dans les deux hémiſpheres; je ne peux pas répondre des latitudes plus méridionales. Il ſe peut que des cauſes locales, dans quelques parages au-delà des 40 & 50 degrés, du côté du pole méridional, aient fait éprouver un plus grand froid que

par une ſemblable latitude du côté du boréal; mais alors ce feroit l'effet de quelques circonſtances particulieres.

A Madagaſcar, dans le fond de la baie d'Antongil, bordée de hautes montagnes, environnée de bois, de marais, de lacs & de rivieres, je n'ai pas trouvé le degré de chaleur moindre qu'à Pondichéry, terrein de plaines & de ſables: or le fond de la baie d'Angontil & de Pondichéry ſont, à peu de choſe près, ſous le même parallele, l'un boréal, l'autre auſtral, puiſque Pondichéry eſt à 12 degrés, & la baie d'Antongil à 14. Une cauſe cependant pourroit rendre en général l'hémiſphere auſtral un peu plus froid que le boréal; c'eſt la force du vent que je crois plus violent dans cette partie du globe que dans notre hémiſphere. Or j'ai remarqué que le degré du thermometre varioit ſelon la force du vent; que plus le vent forçoit ou fraîchiſſoit (en termes de marine), plus la liqueur du thermometre baiſſoit.

Mes obſervations du thermometre m'ont auſſi appris que l'inſtant de la plus grande chaleur, qui arrive à Paris à trois heures après

midi, toutes choses d'ailleurs égales; que cet instant, dis-je, arrive dans la zone torride à une heure après midi, ou fort près de ce moment.

J'ai aussi observé dans toutes les mers de l'Inde, dans les détroits & dans notre Océan, l'inclinaison de l'aimant avec la même boussole dont s'est servi feu M. l'abbé de la Caille dans ses voyages; j'ai trouvé à peu de chose près, comme lui, après un intervalle de dix-huit à vingt ans, l'inclinaison de l'aiguille nulle vers le dixieme degré de latitude astrale dans notre Océan. C'est tout le contraire dans l'Océan Indien; car l'aiguille n'est devenue horizontale que vers le huitieme ou le neuvieme degré de latitude boréale.

A Cadix je fus parfaitement bien reçu de M. de Puy-Abry, consul de France, & des notables de la nation Françoise établie en cette ville. Je fis connoissance avec Don Vincente Tofinno, directeur des gardes marines; nous observâmes ensemble à l'observatoire de Cadix, des hauteurs correspondantes du soleil, & deux émersions du premier satellite de Jupiter. La premiere fut

le 17 août; elle ne nous réussit qu'imparparfaitement. Un nuage, chose assez rare à Cadix, en fut la cause. La seconde arriva le 27 du même mois d'août: nous l'observâmes fort exactement.

Je place ici un fait que les naturalistes & les physiciens seront sans doute charmés d'apprendre. Je le tiens d'une personne digne de foi, de Don Antonio de Ulloa, correspondant de l'académie. J'allai le voir à l'isle de Léon dans son département. Entr'autres morceaux d'histoire naturelle qu'il me montra, il me fit voir des coquilles pétrifiées qu'il avoit trouvées, en 1761, au haut de la Cordeliere des Andes, dans la province de Wanca-Velica, dont il étoit alors gouverneur, par 13 à 14 degrés de latitude méridionale. A l'endroit d'où ces coquilles ont été tirées, le mercure se soutient à 17 pouces 1 ligne $\frac{1}{4}$; ce qui répond à 2200 toises au-dessus du niveau de la mer. Au plus haut de la montagne, qui n'est pas à beaucoup près la plus élevée de ce canton, le mercure se soutient à 16 pouces 6 lignes, qui répondent à 2337 toises. A la ville de Wanca-Velica, le mercure se sou-

tient à 18 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, qui répondent à 1949 toiſes : ces coquilles ſont de la claſſe des peignes ou grandes pélerines. Don Antonio de Ulloa me dit qu'il les avoit détachées d'un banc fort épais, dont il ignoroit l'étendue ; il me donna deux de ces coquilles que je remis de ſa part à l'académie.

Je reſtai près d'un mois à Cadix pour me repoſer & pour laiſſer paſſer les grandes chaleurs, avant de me mettre en route pour Paris, car je ne voulois plus me rembarquer ; j'avois d'ailleurs reçu trop de faveurs de M. de Arriaga, miniſtre de la marine d'Eſpagne, pour ne pas ſaiſir l'occaſion de lui faire mes remerciemens. Je devois même faire le voyage à Madrid avec M. de Cordoua : quelques circonſtances ne lui ayant pas permis de s'abſenter encore de ſon département, je me préparai à partir.

On a vu que mon embarquement à l'isle de France avoit été on ne peut pas plus précipité. Cet embarquement ſi précipité, les embarras qu'il me donna & le chagrin qu'il me cauſa furent cauſe que je négligeai le reſte ; le peu d'argent que j'avois étoit en papier ; je ne me donnai aucun mouvement pour me pro-

curer des piastres : elles étoient d'ailleurs fort cheres. J'arrivai donc en Espagne sans argent. Don Joseph de Cordoua poussa la générosité jusqu'à m'offrir sa bourse ; il me pria d'en user comme de la mienne, & de prendre tout l'argent dont j'aurois besoin, tant pour le séjour que je me proposois de faire à Cadix, que pour me rendre à Paris. J'aurois profité de sa bonne volonté, si M. de Puy-Abry, consul de France, ne m'eût donné tout l'argent dont je lui dis que j'avois besoin pour me rendre à Paris.

A mon retour, M. le duc de la Vrilliere m'obtint du roi le remboursement de tous les frais que m'avoit occasionnés mon passage forcé par l'Espagne.

Je fis embarquer sur un navire qui alloit au Havre-de-Grace, mes caisses d'instrumens d'astronomie & mes livres, à l'adresse de M. le duc de la Vrilliere. Pour moi, je pris la route de terre avec tous mes papiers, cartes & journaux : mes caisses d'histoire naturelle étoient restées à l'isle de France.

Je quittai Cadix le 31 août; je fis la route avec M. Busson, pilote des vaisseaux de

la compagnie des Indes. Il avoit conduit à Manille la frégate l'*Astrée;* & l'ayant ramenée à Cadix, il repassoit en France.

Nous arrivâmes à Madrid le 13 septembre. La cour étoit à l'Escurial; nous y allâmes, & nous fûmes voir M. le marquis d'Ossun, ambassadeur de France. Son Excellence me présenta à M. le bailli d'Arriaga, qui me reçut parfaitement bien. M. l'ambassadeur se donna de plus la peine d'aller chez le ministre des finances, pour obtenir une permission que je demandois, d'emporter avec moi, franches de droits, 200 piastres (1050 livres) pour les frais de mon voyage jusqu'à Paris. Nous restâmes deux jours à l'Escurial, & n'eûmes d'autre table, pendant ce tems, que celle de M. l'ambassadeur, qui nous invita, dès en arrivant, d'en user comme de la nôtre. Nous revînmes le troisieme jour à Madrid, & nous en partîmes le 25 septembre. Nous arrivâmes à Pampelune le 2 octobre; nous y séjournâmes jusqu'au 6 que nous nous remîmes en route. Le 8, au lever du soleil, nous passâmes la crête de Pyrénées, & je mis enfin les pieds en France à neuf heures du matin, après onze

ans six mois & treize jours environs d'absence.

Depuis Cadix jusqu'à Bayonne, j'ai continué mon journal avec la même assiduité que je l'avois fait pendant mes autres voyages. Quoique l'Espagne soit à notre porte & nous soit très-connue, j'ai encore trouvé beaucoup de choses à remarquer dans le cours de mon voyage.

L'aventure qui nous arriva dans les Pyrénées avec les commis de la douane de Pampelune, où nous fûmes soupçonnés d'emporter un grand sac de piastres pour le passer en fraude, n'est point du ressort de cet extrait.

On sera peut-être curieux de savoir quel a été le sort de mes caisses d'histoire naturelle.

Ces caisses, au nombre de huit, étoient le fruit de cinq années de recherches, tant à Madagascar qu'à l'isle de France, qui étoit alors très-riche en coquilles rares & curieuses; j'y en avois ajouté quantité d'autres qu'on m'avoit données, venant de Mozambique, des détroits & des Moluques. J'avois eu dessein, au retour du Fort-Dau-

phin, en 1761, de faire, avec le secours de Rhomphius, un catalogue dans lequel je m'étois proposé de placer toutes les différentes especes de coquilles que j'avois trouvées, & que je pourrois me procurer par la suite. J'avois commencé par le Fort-Dauphin, dont le catalogue se trouve heureusement fait; mais le peu de tems que me laissoient les différens genres de travail auquel je m'étois livré, n'étant pas d'ailleurs logé assez commodément pour faire ce catalogue avec un certain ordre, je me déterminai à emballer à mesure que je faisois de nouvelles acquisitions; les coraux, je les mis à part dans des caisses séparées. J'avois donc formé deux grandes caisses qui renfermoient toutes les petites, dans lesquelles étoient bien exactement emballées les especes de coquilles les plus fragiles & les plus rares. Outre ces deux grandes caisses, j'en avois encore formé six moyennes: à mon départ de l'isle de France pour Manille, j'avois laissé toutes ces caisses en dépôt chez Mad. le Juge, qui avoit bien voulu s'en charger; je les retrouvai à mon retour aussi intactes que je les avois laissées. Pour épargner à cette dame respectable les

les peines que lui auroit données le soin de se charger de faire embarquer toutes ces caisses, j'en chargeai une autre main. Ces caisses étant d'ailleurs à l'adresse de M. le duc de la Vrilliere, je croyois qu'elles parviendroient exactement à leur destination; mais je n'en ai depuis entendu parler que pour apprendre que je n'avois rien à espérer de ce côté.

J'écrivis plusieurs fois à l'Orient au garde-magasin, qui ne me donna aucune raison satisfaisante. Je m'adressai à M. le duc de la Vrilliere. Ce ministre se donna la peine de faire faire des recherches, & d'écrire à ce sujet à M. de Boynes, ministre de la marine. Voici la réponse que je reçus :

" J'avois écrit, monsieur, en 1772 à
" M. de Boynes, pour le prier de faire
" faire la recherche des caisses que vous
" m'aviez adressées de l'Inde : il vient de
" me faire part de la réponse qui lui a été
" faite à ce sujet par M. Maillard, inten-
" dant de l'isle de France, en date du 30
" septembre 1772, par laquelle cet admi-
" nistrateur lui marque que tout ce qu'il

„ lui a été possible de découvrir sur cette
„ affaire, est que ces caisses ont été par
„ vous embarquées sur le vaisseau l'*Indien*,
„ sur lequel vous deviez, de l'isle de Fran-
„ ce, repasser en Europe; que ce vaisseau
„ ayant été obligé de retourner au port
„ d'où il étoit parti, ces caisses en ont été
„ débarquées & portées chez M. Poivre,
„ & qu'il ignore absolument ce qu'elles
„ sont devenues depuis. Si ces caisses ne
„ vous étoient point encore parvenues,
„ vous pourriez voir M. Poivre qui est à
„ Paris, & qui pourroit vous en donner
„ des nouvelles. Je vous suis, monsieur,
„ plus parfaitement dévoué que personne
„ du monde.

„ *Signé*, Le duc DE LA VRILLIERE.

„ A Versailles, le 11 février 1774. „

Si ces caisses ont été véritablement portées chez M. Poivre, ce n'a pu être qu'après mon départ de l'isle de France, par la personne qui s'étoit chargée de les faire embarquer, car elles ne pouvoient guere l'être que par l'ordre du commissaire ordonnateur. Mais j'ai laissé tout là ; je veux bien croire

que les perſonnes qui ont diſpoſé de mes coquilles, n'ont pas cru me faire un vol réel, parce que ce n'étoient que des coquilles: c'eſt une juſtice que je veux bien leur rendre. En arrivant à Paris, j'appris que j'avois été fait vétéran à l'académie royale des ſciences, ſous prétexte de ma trop longue abſence. On m'avoit cependant conſervé toutes les prérogatives attachées à la place d'aſſocié, & mon droit à la penſion; mais en pareil cas, ces droits, lorſque l'occaſion ſe préſente de les faire valoir, n'ont pas toujours la force qu'on a eu d'abord intention de leur attribuer. Auſſi ce fut une des aventures à laquelle je fus le plus ſenſible, ayant été abſent uniquement pour le ſervice des ſciences, & n'ayant rien négligé pour revenir le plus tôt qu'il m'avoit été poſſible: mais j'eus tout lieu d'être ſatisfait par la ſuite, ayant repris ma place en vertu de la lettre de M. le duc de la Vrilliere, que ce miniſtre m'écrivit de Verſailles, le 28 février 1772, quatre mois après mon retour de l'Inde.

“ Je viens, monſieur, d'écrire à l'aca-

„ démie, que Sa Majeſté deſire que vous
„ y repreniez votre place d'aſſocié aſtro-
„ nome, & je vous en donne avis avec
„ plaiſir.

„ On ne peut vous être, monſieur, plus
„ parfaitement dévoué que je le ſuis.

„ *Signé*, Le duc DE LA VRILLIERE. „

Il paroîtra d'abord, à ceux qui me feront l'honneur de me lire, que mon journal devoit finir à mon arrivée en France, parce que l'arrivée d'un voyageur en ſa patrie eſt ordinairement la fin de ſes aventures, & le terme où commence ſon repos; mais le mien n'ayant commencé qu'à l'époque de l'alliance que je contractai, à mon retour, avec Mlle. Potier, d'une des plus nobles & des plus anciennes familles du Cotentin, amie depuis très-long-tems de la mienne, je me ſuis cru errant juſqu'à ce moment heureux, où ſa ſociété m'a fait tout oublier. Je regarde donc comme une ſuite de mes aventures, les attaques de mes héritiers, que mon procureur eut à ſoutenir pendant mon abſence, pour les empêcher de s'em-

parer de mon bien, & sur-tout le procès que j'ai perdu contre ce même procureur, qui eut l'imprudence de laisser voler son argent & celui qu'il avoit reçu pour moi.

Avant mon départ pour l'Inde, j'avois cru devoir assurer mes revenus, afin de pouvoir les toucher à mon retour : il ne s'agissoit que de trouver une personne obligeante, qui voulût bien se charger de recevoir à chaque terme le montant des fermiers & des rentiers. Mes biens sont en Normandie, aux environs de Coutances, où il est rare de trouver quelqu'un qui rende service par pure honnêteté. Je m'adressai à un procureur de profession, qui consentit de se charger de la recette d'une modique somme, d'une maniere qui me paroissoit devoir être gratuite ; ce procureur devenu procureur de confiance, & par-là responsable de mes deniers, fit la gestion convenue.

Pendant mon voyage de l'isle de France à Manille, j'eus le malheur de perdre ma mere ; ce triste & fâcheux événement pour moi, fut cause que mes héritiers oserent, quelque tems après, convoiter ma succes-

ſion. Sous l'ombre du bruit de ma mort, qu'ils répandirent eux-mêmes, ils eſſayerent les moyens de s'emparer de mon revenu. La gazette de France, pendant mes voyages, ne parla de moi en aucune façon; mais elle n'oublia pas de faire très-ſouvent mention des autres voyageurs, mes contemporains, qui étoient allés dans d'autres climats pour le même objet que moi: mes héritiers conclurent très-judicieuſement, ſur le ſilence de la gazette de France à mon égard, que j'étois mort; ils en vinrent au point de vouloir faire rendre compte à mon procureur.

J'avois tellement pris mes meſures, & j'avois ſi bien établi mes correſpondances par tous les pays & ports par où j'avois paſſé, quoique je reſtaſſe ſouvent peu de tems dans le même lieu, que je recevois aſſez fréquemment des nouvelles de mon procureur, & qu'il en recevoit également des miennes tous les ſix, ſept à huit mois au plus. Le refus qu'il fit de faire part de ces lettres à mes héritiers, en leur aſſurant cependant que je vivois, & qu'on me reverroit, fut ce qui les irrita; ils prétendoient

que ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit ainsi substitué de faux personnages à des personnes vraiment mortes.

Revenu de Manille à Pondichéry, peu de tems avant mon départ de cette ville pour repasser en France, je reçus une lettre de mon procureur, qui m'apprit que la nouvelle de ma mort s'étoit répandue dans tout le pays, &c. Mais, sans m'en alarmer, je continuai mes observations astronomiques; & lorsque je les eus terminées, je me mis en route pour rejoindre ma patrie, avec la célérité que les circonstances & les événemens pouvoient me permettre. A chaque relâche je mandois à mon procureur les progrès de ma marche; & enfin je me trouvai en France, même au centre de Paris, sans que mes héritiers le soupçonnassent.

Bientôt un bruit sourd se répandit dans le pays, que j'étois de retour; mais on n'y ajouta pas foi dans les commencemens, surtout lorsque l'on vit que, bien loin d'aller démentir le faux bruit de ma mort, je restois à Paris. On ignoroit que des raisons essentielles me forçoient à cette résidence.

Je payai bientôt la longueur de mon absence

absence par une fievre maligne qui m'attaqua à l'entrée du printems. Au sortir de cette cruelle maladie, dont j'échappai avec les secours & les soins de feu M. Bourdelin, médecin, & membre de l'académie royale des sciences, je profitai des vacances pour aller faire un voyage dans ma patrie. Je fus très-bien accueilli de tout le monde; on se mettoit aux portes & aux fenêtres lorsque je passois dans les rues, & j'eus plusieurs fois la satisfaction d'entendre le monde me reconnoître & attester tout haut que j'étois pleinement en vie. Nous comptâmes environ dans le même tems, mon procureur & moi, c'est-à-dire, après douze ans d'absence; je passai sur différens articles, & le compte fut arrêté. C'est alors que je reconnus combien cet homme étoit intéressé. Je pensois en être quitte pour un présent que la reconnnoissance m'auroit déterminé à lui offrir, lorsqu'il exigea, pour prix de sa gestion, deux sols pour livre. Quelque mal-honnête que fût cette proposition, je consentis à cette exaction, pour n'avoir rien à démêler avec un procureur: néanmoins je continuai de me servir de lui au même prix, attendu que

mes occupations à Paris me mettroient dans l'impossibilité de recevoir par moi-même le revenu de mon bien. Ma trop grande confiance me devint funeste : en effet, ce procureur à gage, instruit que son voisin avoit été volé, ne prit aucune précaution pour éviter un pareil événement ; se contentant de désapprouver la conduite de ce voisin malheureux, il crut sans doute que la sienne étoit sans conséquence ; s'étant absenté durant quelques jours, il prétendit à son retour qu'il avoit été volé, & que je devois supporter la perte qu'il avoit faite ; il dressa ou fit dresser, quelques jours après, un procès-verbal, où il fit insérer que dans la somme défaillante étoit comprise celle de neufs cents & quelques livres, qu'il avoit touchées de mes revenus. Convaincu que cette déclaration de sa part étoit insuffisante pour m'ôter toute action contre lui, vu qu'il recevoit le salaire de ses services, il garda le silence sur cet événement pendant plus d'un mois ; je n'en fus averti que lorsqu'il me rendit compte de sa gestion. L'ayant fait actionner par-devant le sénéchal de Coutances, on trouva le secret de porter cette affaire

au préſidial, afin de m'ôter la voie de l'appel : là, je fis à ce procureur l'argument ſuivant :

Ou vous avez fait gratuitement la recette de mon bien, & dès lors je dois perdre mes 905 livres, au cas que votre déclaration ſoit vraie ; ou vous l'avez faite moyennant un ſalaire, & dès lors vous devez me répondre du montant dont vous êtes conſtitué débiteur par le compte rendu : mais ſi vous prétendez n'être point reſponſable de mes deniers, il faut que vous me remettiez les deux ſols pour livre que vous avez touchés juſqu'à préſent de moi.

Ce procureur ſe récria vivement contre la ſolidité de cet argument ; & malgré que tout le barreau s'expliquât nettement ſur la juſtice de ma répétition, il eut le talent de toucher de commiſération les juges qui l'avoient toujours ſous les yeux ; enſorte que le préſidial ayant oublié que les loix romaines & la juriſprudence françoiſe veulent qu'un procureur à gage ſoit reſponſable des deniers qu'il reçoit, & qu'il auroit au moins fallu qu'il eût prouvé qu'il n'y avoit aucune négligence de ſa part, me condamna

una voce, par jugement présidial en dernier ressort, à supporter la perte des 905 livres ; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un de mes parens, qui étoit du nombre, oublia de se récuser. Ainsi je perdis mon argent, & fus condamné aux dépens.





PREMIERE PARTIE.

Notes ou remarques sur l'Inde.

Le séjour de vingt-trois mois, que j'ai fait à Pondichéry, m'a fourni l'occasion de prendre sur l'Inde plusieurs connoissances que j'ai cru pouvoir piquer la curiosité des Européens; mais si ce que j'ai recueilli se réduit à peu de chose, je crois que je puis au moins certifier la vérité des faits que je rapporte. Il est fort difficile à un voyageur de se procurer, dans l'Indostan, les éclaircissemens qu'il desire. Les Brames, auxquels, comme mieux instruits que le reste des Indiens, il est obligé d'avoir recours, ne se prêtent aux questions qu'on leur fait, que de la plus mauvaise grace accompagnée souvent de l'air du plus grand mépris: ce qui vient autant de leur ignorance de l'état des sciences en Europe, que de l'opinion qu'ils ont de l'antiquité de leurs connoissances & de leurs préjugés de religion. Il n'est pas, jusqu'aux gens dont vous vous servez dans vos affaires, vos propres domestiques gentils, qui n'aient

pour vous, en vous tendant la main pour recevoir leur salaire, le plus souverain mépris.

Les Brames ont beaucoup de ressemblance avec ces prêtres Egyptiens, dont Strabon nous a laissé le portrait. " Un certain Chœ-
„ remon, dit-il, qui cultivoit l'astromie,
„ ayant accompagné le commandant Ælius-
„ Gallus dans son voyage en Egypte, les
„ prêtres se moquerent presque de lui,
„ tant ils étoient pêtris d'ignorance & de
„ présomption.

„ On voyoit encore, continue Stra-
„ bon, les maisons où Eudoxe & Platon
„ avoient tenu leur domicile. En effet, ces
„ deux philosophes firent un voyage en
„ Egypte, & furent en commerce de so-
„ ciété pendant treize ans avec les prêtres
„ Egyptiens. Ceux-ci possédoient la science
„ des astres; mais ils s'en réservoient le se-
„ crets & ne vouloient en aucune façon com-
„ muniquer leur savoir: cependant, à force
„ de patience, de prieres & de complaisan-
„ ces, nos philosophes apprirent d'eux quel-
„ ques préceptes; mais ces barbares en ca-
„ cherent bien davantage. „

Les Brames ne ſont guere plus communicatifs aux étrangers que ne l'étoient les prêtres Egyptiens : ils ont la même répugnance à faire des éleves ; un Indien ou gentil peut quitter ſon culte ; il lui eſt libre, par exemple, de ſe faire chrétien ou mahométan : on ſe contente, pour toute punition, de l'exclure de ſa caſte ou tribu ; mais un mahométan ou quelqu'autre habitant que ce ſoit, quelque religion qu'il profeſſe, ne peut embraſſer celle des Brames ou des Indiens ; elle eſt excluſivement attachée à la naiſſance, c'eſt une eſpece d'héritage ; de ſorte que, pour être gentil de religion, il faut être né gentil. On ne doit donc pas s'étonner ſi des gens nés, nourris & élevés dans ces principes, ne cherchent point à ſatisfaire ceux que la curioſité porte à s'adreſſer à eux pour s'inſtruire de leurs mœurs, coutumes, cérémonies & religion.

Cette difficulté que j'entrevis dès le commencement de mon arrivée à Pondichéry, & que je trouvai en effet par la ſuite, fait que je regarde encore l'Indoſtan comme un pays bien neuf pour nous, & fort difficile à connoître ; il faudroit, pour en avoir une

connoiſſance telle que celle que le chevalier Chardin nous a laiſſée de la Perſe, y paſſer un grand nombre d'années & y dépenſer des ſommes immenſes; car les Brames aiment beaucoup l'argent. Un ſeul homme même ne ſeroit pas ſuffiſant & ne pourroit embraſſer tout le pays; il faudroit que de ſavans voyageurs ſe diſperſaſſent dans différentes provinces, qu'ils agiſſent de concert, qu'ils fuſſent en correſpondance; ſur-tout, il ſeroit néceſſaire qu'ils poſſédaſſent à fond la langue ſavante, pour lire les livres indiens: autrement on ne recueillera jamais que très-peu de faits, encore reſtera-t-il bien de l'incertitude. Ces conſidérations ſont cauſe que j'ai mieux aimé ne mettre dans mes journaux que quelques faits ſuffiſamment avérés.

On ſait que la preſqu'isle en-deçà du Gange, qui ſe termine au ſud par le cap Comorin, a la côte de Coromandel, où eſt ſitué Pondichéry, à l'orient, & la côte de Malabar à l'occident. Les Indiens de ces deux côtes ſont diſtingués, comme tous les autres peuples de l'Inſtoſtan, en différentes caſtes ou tribus.

La côte de Coromandel eſt habitée par

les Tamoults, ou Tamulaires en francifant le mot, quoique nous le confondions fouvent fous le nom de *Malabar*, avec les habitans de l'autre côte. Ils fe difent tous originaires du Tanjaour & du Maduré; leur langue eft la même; & la langue des Malabars, qui font de l'autre côté de la prefqu'isle à l'oueft, eft tout-à-fait différente. Ils fe font répandus le long de la côte du Carnate, & dans l'intérieur des terres; ils fe font même rendus les maîtres du pays, & en ont en quelque forte affujetti les peuples, en les engageant, par la force de la perfuafion, à quitter les bois où ils vivoient, difent les Tamoults, à la maniere des brutes. De cette façon, les Tamoults font venus à bout de les tirer de leurs forêts, & de les civilifer un peu; mais ils font malgré cela reftés dans un état de mépris fi grand aux yeux de leurs bienfaicteurs, qu'ils s'eftimeroient peut-être plus heureux au fond de leurs forêts. Ces gens font aujourd'hui partie de la nation, & compofent la plus baffe & la plus vile cafte, connue fous le nom de *Parias*, que l'on n'emploie que dans les plus vils travaux. Elle ne peut fe flatter de fortir

jamais de son état d'avilissement ; les castes sont immiscibles.

Les Tamoults se disent très anciens à la côte du Carnate ; ils adoroient anciennement un dieu qu'ils nommoient *Baouth*, & ils m'ont assuré qu'il y a quelques Indiens qui, en se cachant, reconnoissent cette divinité, & qui lui rendent leurs hommages. Ce dieu Baouth a une si grande ressemblance avec le dieu *Sommonacodom* des Siamois, & le dieu *Foé* des Chinois, qu'on ne peut guere douter que ce ne soit la même divinité ; c'est ce que nous aurons occasion de vérifier dans la suite, comme aussi d'examiner si les Indiens ont porté leur culte à la Chine, ou si ce ne seroient point plutôt les Chinois qui, étant venus commercer anciennement à la côte de Coromandel, en auroient emmené avec eux à la Chine le dieu Baouth, comme l'assurent les Tamoults. Ils prétendent aussi qu'ils tiennent des Brames l'astronomie & leur religion actuelle, & que les Brames sont venus de la partie du nord dans le Tanjaour & le Maduré ; mais ils ne peuvent dire, ni dans quel tems, ni de quelle partie précisément du nord ils sont venus : ils ajoutent

que c'eſt par leur éloquence & par leur auſtérité que les Brames ſont venus à bout de renverſer le culte qu'on rendoit au dieu Baouth, & de chaſſer ſes miniſtres. Ces différens objets font le ſujet des trois chapitres qui diviſent cette premiere partie.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques coutumes & uſages des Indiens de la côte de Coromandel. On y parle auſſi de leurs mœurs, le tout relativement au climat : on y a joint quelques remarques ſur la guerre & le commerce de cette partie de l'Inde.

On ſait que les Portugais ont réuſſi les premiers à doubler le cap de Bonne-Eſpérance, que les premiers ils nous ont fait connoître la côte de Malabar, & les habitans de cette contrée qui, comme tous les autres habitans de la preſqu'isle de l'Inde en-deçà du Gange, ſont diſtingués par différentes caſtes ou tribus. C'eſt de ces premiers navigateurs dans l'Inde que nous eſt venue en Europe la fauſſe ſignification du mot *Ma-*

labar. Nous donnons, d'après les Portugais, presqu'indistinctement le nom de *Malabar* à toute la côte occidentale de la presqu'isle, pendant qu'elle n'en fait que la plus petite portion, c'est-à-dire, la partie la plus méridionale, & finit un peu au nord de Mahé. Les Portugais étant passés de la côte de Malabar à la côte de Coromandel, par le cap de Comorin & par Ceylan; comme le trajet est fort court, ils donnerent le nom de *Malabars* aux gens qu'ils trouverent, parce qu'ils venoient de quitter des Malabars il n'y avoit que peu de tems; la côte où ils aborderent se nomme *Coromandel*; depuis ce moment le nom de *Coromandel* est resté à toute la côte, jusqu'à celle du royaume de Golconde, pendant que le Coromandel est la partie la plus méridionale de la côte orientale de la presqu'isle. Coromandel comprend les côtes des royaumes de Maduré & du Tanjaour, & finit au *Porto-nove*, onze lieues & un quart au sud de Pondichéry. Cette ville n'est donc point, rigoureusement parlant, de la côte de Coromandel. A *Porto-nove* la côte prend le nom de *Carnate*, & finit au royaume de Golconde.

Nous tombons encore, à mon avis, dans une faute grossiere, en parlant des Mogols: ces peuples sont les maîtres de presque toute la presqu'isle en-deçà du Gange, & sont mahométans. Les Portugais les ont appellés *Maures* à cause de leur religion, & le nom leur en est si bien resté, que dans l'Inde nous appellons *Maures* tous les habitans qui ne sont pas gentils. Cette faute grossiere se trouve répandue dans quantité de livres, même dans des relations modernes & dans des livres de géographie. Ces Mogols sont mahométans, mais ils ne sont point Maures: ils sont Tartares, & *mogol* veut dire *blanc*.

Les Arabes venoient anciennement faire le commerce à la côte de Coromandel: ils se sont alliés avec des femmes du pays, & ont fait une caste séparée. Ils sont tous tailleurs & mahométans: ceux-ci peuvent avec plus de raison s'appeller Maures. On les confond encore improprement avec les Mogols; cependant ils ne communiquent point avec ceux-ci, ils n'ont rien de commun avec eux, si ce n'est la religion; leurs usages & coutumes sont différens pour le reste. Cela est si vrai, que lorsqu'il arrive quelque démêlé

entre les castes de la côte de Coromandel pour quelques privileges, & que les parties en viennent aux mains, comme je l'ai vu arriver en 1758 à Pondichéry, dans une fête de mariage dont je parlerai ci-après, ces Arabes ou Maures se mettent du côté des Tamoults, pendant que les Mogols restent tranquilles spectateurs des débats: le gouvernement même les laisse faire; ce qui prouve bien que les Arabes sont une caste à part, qui se regarde comme véritablement du même sang que les anciens habitans de la presqu'isle.

Le mot *Coromandel* passe, chez les Tamoults, pour un mot corrompu; ils m'ont dit que leur tradition portoit qu'il y avoit anciennement un roi au Maduré, qui se nommoit *Soja*, un au Tanjaour qui se nommoit *Sera*, & un autre dans la contrée où est Pondichéry, celui-ci se nommoit *Pundi*; leurs royaumes avoient le nom de *mandalam*, qui, dans la langue du pays, signifie cercle; ainsi l'on disoit *Soja mandalam*, *Sera mandalam* & *Pundi mandalam*, comme qui diroit cercle de *Soja*, cercle de *Sera*, cercle de *Pundi*. Les Tamoults écrivent *Soja*,

& prononcent comme s'il y avoit *Choja*. Les Portugais ne prononcent point *Choja*, mais *Koba*; c'eſt-à-dire, que chez eux & chez les Eſpagnols, *Cho* ſe prononce comme s'il y avoit *Ko*, & ils aſpirent l'*j* comme ſi c'étoit un *b*, en ſe ſervant un peu du goſier. L'on voit donc que de *Koba* on aura fait par corruption *Kora* ou *Coro*, & de *mandalam* le paſſage à *Mandel* n'eſt pas bien difficile à ſe faire.

Les habitans de la côte de Coromandel, ainſi que tous ceux des autres parties de l'Inde, ſont habillés les uns comme les autres, avec très-peu de différence; & il eſt bon d'obſerver que cet habillement n'a pas varié depuis plus de deux mille ans qu'il eſt connu; car on le trouve dans les anciens auteurs décrit tel qu'on le voit aujourd'hui. Celui des femmes eſt diſtingué, ſelon le rang de la caſte. Par exemple, les femmes des Tamoults n'ont pas le droit de porter le *corſet*; cette prérogative appartient aux femmes des Talenga, qui eſt une haute caſte que l'on trouve à Maſulipatam : j'en ai vu pluſieurs à Pondichéry. Les femmes publiques ſont exceptées, elles ont la liberté de s'habiller à leur fantaiſie, perſonne ne réclame contre. Nous

parlerons de leur habillement quand nous en ferons fur l'article des danfeufes.

Les Indiens en général font beaux & bien faits, l'œil noir, vif & fpirituel; leur couleur eft connue; on y voit de très-belles femmes, bien faites, ayant des traits à l'Européenne. Ces perfonnes n'ont point fouffert la prifon du maillot, ni la torture des corps de baleine; la nature elle feule leur a fait la taille. (On peut voir le chapitre de la religion fur les Brayaderes ou danfeufes.)

La cafte des Bramines fur-tout eft une très-belle cafte, un très-beau fang; dans cette tribu on y voit les plus belles femmes, les plus jolis enfans, & tout ce monde a l'air de la plus grande propreté. Il y a dans la ville de Pondichéry une rue nommée la *rue des Brames*, qui n'eft en effet peuplée que de gens de cette tribu.

On m'objectera inutilement la couleur, je n'ai rien à répondre : c'eft un préjugé, & le préjugé ne forme point objection. L'intérieur des maifons des Indiens eft fort renfermé; elles ont un parapet élevé de deux pieds environs, qui regne fur le devant, couvert par un auvent où avant-toit, foutenu par

par des piliers : là, dans les grandes chaleurs, la nuit vous trouvez les hommes qui dorment avec la plus grande sécurité ; le morceau de toile dont ils se ceignent le corps & se cachent les épaules pendant le jour, leur sert à s'envelopper pendant la nuit ; c'est aussi sur ces parapets que les femmes passent les jours de leur incommodité natururelle, sans qu'il leur soit permis d'entrer dans l'intérieur de la maison. Comme dans cet état elles sont censées impures, elles souilleroient la maison ; elles se tiennent donc en-dehors, & on leur porte à manger. Il semble que ces femmes sentent alors l'état d'avilissement *dans lequel* elles sont regardées par leurs maris ; quand elles voient passer des Européens qui les regardent avec une espece d'affectation, elles détournent la tête du côté du mur jusqu'à ce qu'elles jugent qu'ils sont bien loin. A dire vrai, ces femmes n'aiment pas à être régardées. Cela vient, dit Grose, (*) de ce qu'elles sont singuliérement attachées à leur mari, & qu'elles

(*) *Jean-Henri Grose*, au service de la compagnie des Indes d'Angleterre, est passé dans l'Inde dix ans avant moi. Son voyage est très-curieux & très-intéressant.

évitent de parler à d'autre qu'à lui. *Lorſqu'elles ſont ſur leur porte, ſi on s'arrête*, dit cet auteur, *à les regarder, elles prennent cette action pour un affront, & en témoignent leur mécontentement par leurs geſtes & leurs poſtures.* J'en ai vu qui tournoient le dos & rentroient chez elles précipitamment.

Les femmes des Indiens paſſent auſſi dans le pays pour être de la plus grande fidélité à leurs maris. Si quelques-unes manquent à ce devoir ſacré, il faut les aller chercher dans la plus baſſe extraction; car parmi les femmes des principaux gentils, l'adultere eſt un cas des plus rares. Les femmes des mahométans n'ont pas la même réputation, il leur faut des verrouils, des jalouſies, des ſurveillans continuels. Les principaux gentils n'ont pas beſoin de tant de précautions pour garder leurs femmes; & malgré la chaleur du climat, on aſſure qu'il eſt bien rare qu'elles manquent au nœud qui les lie. D'où vient cette prodigieuſe différence des femmes des Mogols & des femmes Indiennes dans le même climat? Groſe prétend avec raiſon, qu'elle vient de l'empire que la religion exerce ſur les Indiens, de leurs ſuperſtitions & de

leurs usages, auxquels les Indiens tiennent d'une maniere singuliere, & de l'attention qu'on a de les marier de très-bonne heure, & tout enfans qu'ils peuvent être, c'est-à dire, à trois, quatre, ou cinq ans. *Ces enfans une fois liés*, dit Grose, *dès l'âge le plus tendre, on leur inspire l'affection mutuelle comme un des points les plus sacrés de leur religion.* Ils se nourrissent & se fortifient dans cette idée, de façon que, malgré la chaleur du climat, on voit très-peu de femmes manquer au lien conjugal.

Ces faits, & leur habillement qui n'a point varié depuis Alexandre, & qui étoit aussi celui qu'ils avoient bien long-tems avant son invasion dans l'Inde, prouvent l'attachement des Indiens à leurs usages & coutumes. En effet, il n'est permis à aucune caste de rien innover; si cela arrivoit à quelqu'une, toutes les autres castes se réuniroient pour l'accabler, à moins qu'elle n'abandonnât ses prétentions & laissât là ses innovations. Les Indiens sont là-dessus d'une rigidité dont on ne trouve d'exemple nulle part que chez eux: je vais en citer un dans un moment.

L'auteur des *Cérém. relig.* t. I, édit. de Paris, 1741, pour trouver en tout une conformité entre les coutumes des Indiens & celles des Juifs, prétend expliquer par une cérémonie des Indiens, & conformément à leurs maximes, la parabole de S. Matthieu, sur les cinq vierges folles. L'auteur dit en conséquence, que le jour de leurs noces, le mari & la femme, tous deux dans un même palanquin, que quatre hommes portent sur leurs épaules, sortent sur les sept à huit heures du soir; accompagnés de leurs parens & amis, &c. se promenent dans cet équipage pendant quelques heures; après quoi ils retournent chez eux, où les femmes & les domestiques les attendent, &c. Mais la chose ne se pratique pas tout-à-fait de la façon dont il est dit ici; car j'ai vu beaucoup de ces fêtes à Pondichéry, & j'ai assisté à une, ayant été invité par l'époux.

L'usage est de promener le marié & la mariée plusieurs jours de suite dans les rues, chacun dans un palanquin superbe, précédé & accompagné d'une nombreuse musique, & escorté selon les degrés ou rangs de noblesse, par de longues piques, &c.

On dresse au milieu de la rue un *pandal*; le pandal est une espece de salle de décoration, couverte d'une grande toile pour défendre de l'ardeur du soleil : ce pandal est orné selon les facultés ; j'en ai vu de magnifiques : les nouveaux mariés se reposent quelque tems sous ces dais, & s'amusent à voir les danses des Bayaderes. On rentre vers les sept à huit heures de l'après-midi, & la soirée se passe à voir danser les Bayaderes ; on répand pendant ce tems des parfums & des eaux de senteur sur les personnes qui composent l'assemblée, & l'on passe à chacune un grand collier fait de fleurs de *mougry*, dont je parlerai dans le chapitre suivant. Or, tout le monde ne peut pas se faire porter dans le palanquin, & ceux qui peuvent s'en servir n'ont pas pour cela le droit d'avoir des piques ou des pandals.

Pour venir à l'Indien dont je vais donner l'histoire, il crut que sa qualité de serviteur de la compagnie des Indes lui donnoit le droit de s'élever au-dessus de sa tribu ; & ayant obtenu du conseil supérieur de Pondichéry la permission d'user de quelques marques de distinction qui ne lui étoient

pas dues selon sa caste (je ne me rappelle pas ce que c'étoit), il se promena tête levée dans Pondichéry : mais il y eut bientôt une émeute générale dans les autres castes, on s'attroupa, on s'arma de bâtons, & la révolte suivit ; nos domestiques Indiens nous quitterent pour aller grossir le nombre des révoltés ; bientôt toute la ville blanche se trouva réduite à se servir elle-même : les processions furent troublées, le pandal fut abattu, & l'Indien forcé de se renfermer dans les cérémonies que lui prescrivoit l'usage du pays. Inutilement voulut-on le protéger, en lui donnant des gardes ; ce fut pis encore, on fut obligé de céder. La chose devenoit de la derniere conséquence pour les Européens ; déjà les nourrices parloient d'abandonner leurs nourriçons. (On se sert à Pondichéry d'Indiennes pour nourrices.)

Le sixieme volume des *Cérémonies religieuses* rend justice aux Indiens sur leur attachement à leurs anciens usages, & réfute Athénée qui, sur le rapport de Charès de Mitylene, avoit avancé que les Indiens étoient gens adonnés à la boisson. Il y est aussi parlé de Quinte-Curce, qui dit que

tous les Indiens avoient une forte inclination pour le vin, & qu'ils en buvoient beaucoup. *Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus Indis largus est usus.* Quinte-Curce, *lib. VIII.* L'auteur de la relation, cité dans ce volume des *Cérémonies religieuses*, tâche de disculper les Indiens des fausses accusations de ces deux auteurs; il cherche à concilier ces passages avec la façon dont vivent actuellement les Indiens.

Sans entrer dans un trop long détail, j'ajouterai qu'il me paroît difficile que les Indiens se soient comportés anciennement différemment de ce qu'ils le font aujourd'hui, & que d'ivrognes ils se soient métamorphosés en gens sobres; que la coutume me paroît avoir un grand empire chez eux, & qu'il est très-vraisemblable qu'ils ont été, sur l'article de la boisson, tels du tems d'Alexandre qu'ils le font aujourd'hui, puisqu'ils formoient déjà un peuple policé, tel qu'on le voit aujourd'hui. Quinte-Curce me paroît très-suspect lorsqu'il parle de l'Inde; on ne doit pas ajouter foi à ce qu'il en dit.

Les Indiens ont encore une tradition

d'Alexandre, auquel ils donnent une épithete bien différente de celle de *Grand*, dont les occidentaux & les auteurs latins l'ont honoré; j'en excepte cependant Séneque que Gui-Patin cite dans ſes Lettres, & qui appelloit Alexandre un jeune éventé & un voleur de tout le monde, *veſanus adoleſcens, infelix prædo orbis terrarum, &c.* On voit encore dans l'Indoſtan une ville bâtie par Alexandre, nommée *Scander-Abad*, de *Abad* ville, & de *Scander* Alexandre.

Les Indiens ont raiſon; car ſi ce conquérant a dû paroître mériter aux auteurs de ſon hiſtoire le nom de *Grand*, ce n'eſt certainement pas dans ſon expédition de l'Inde: cette expédition ne lui ayant été ſuggérée que par l'ambition & l'envie de faire parler de lui, n'a pu être conduite ni ſoutenue par des vues de juſtice & d'équité.

Toute l'hiſtoire de ce prince, depuis la bataille d'Arbelles (& c'eſt l'époque de la chûte de ſa véritable grandeur) juſqu'à ſa mort, ne paroît qu'un tiſſu de fables & de menſonges. M. Holwell prétend avec raiſon, que la plus grande partie de l'hiſtoire de cette invaſion eſt auſſi peu digne

de foi que celle de Séfoftris & de Bacchus. Les hiftoriens d'Alexandre auront voulu flatter fa vanité & la leur, en faifant faire à leur héros des chofes extraodinaires, en lui faifant foumettre des rois puiffans & imaginaires, auxquels ils n'ont pas même eu l'adreffe de donner des noms analogues à leur roman; car il n'y a jamais eu dans l'Inde des noms en *us*, ni par conféquent de Porus, ni de Calanus, &c. ni des noms grecs, c'eft-à-dire de Taxile, d'Axiane, & de Cléophile. De plus, pour peu qu'on connoiffe l'Inde, on eft en état d'apprécier ces belles conquêtes d'Alexandre fi vantées, & de les réduire à leur jufte valeur : on ne balancera pas de mettre celles de Gengis-kan bien au-deffus, quoiqu'elles ne foient pas écrites avec l'emphafe de Quinte-Curce.

L'illuftre auteur de l'*Efprit des loix*, parle à la vérité d'Alexandre avec éloge dans fon premier tome, mais il faut bien obferver qu'il parle alors d'Alexandre vainqueur des Grecs & des Perfes; il fe tait fur fon expédition de l'Inde, il ne paroît pas même en faire beaucoup de cas dans le cinquieme tome de fes ouvrages, ou dans fes Lettres

Perſanes, quand il dit : *Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre en comparaiſon de celles de Gengis-kan !*

En effet, à qui Alexandre eſt-il redevable de la rapidité de ſes conquêtes & de ſon brigandage dans l'Inde, comme l'appellent les Indiens ? A deux événemens tout-à-fait heureux ; à la mort de Memnon, & à la guerre que les Carthaginois avoient alors à ſoutenir en Sicile. Si Memnon ne fût pas mort ſi-tôt, la diverſion que Darius avoit projeté de faire eût donné bien de l'inquiétude à Alexandre ; & ſi les Carthaginois n'avoient pas été occupés en Sicile, ils auroient certainement envoyé du ſecours aux Tyriens. Or, maîtreſſe, comme elle étoit alors, de la mer, Carthage auroit certainement fait lever le ſiege de Tyr, puiſque ſans aucun ſecours, par ſa brave réſiſtance, cette infortunée ville réduiſit Alexandre au point de délibérer s'il n'abandonneroit point ſon entrepriſe.

Pour revenir à Quinte-Curce, je ne m'arrêterai pas à rapporter ici toutes les raiſons qui me font croire que la plus grande partie de ſon hiſtoire de l'invaſion d'Alexandre

dans l'Inde est un roman. On peut voir ce qu'en dit Guy-Patin dans ses Lettres, & Holwell dans son Histoire de la religion des gentils. Je me borne au fait suivant.

Quinte-Curce prétend que Porus avoit un grand nombre de chariots dans son armée. (*Summa virium in curribus*, &c.) C'est supposer des chariots de guerre dans un pays où il n'y en eut jamais; il suffisoit qu'on s'en servît ailleurs, pour que Quinte-Curce en supposât chez les Indiens, qui ne connoissent cependant & n'ont jamais connu que les éléphans, dont ils se servent encore aujourd'hui. Si Quint-Curce a métamorphosé les palanquins en chariots, je ne serai pas étonné qu'Alexandre en soit venu à bout; car le palanquin n'est pas une voiture propre à se battre.

Il y a beaucoup d'apparence que les historiens d'Alexandre auront grossi les objets, & qu'ils auront mis au nombre des chariots de guerre ces petites voitures ou especes de charrettes à deux roues, appellées *garis*, attelées chacune de deux boeufs, & qui portent trois à quatre personnes avec une vitesse singuliere, & telle qu'ils suivent les chevaux

au grand trot. Ces voitures, dont les Mogols sur-tout se servent, sont fort en usage dans l'Inde ; elles sont faites en forme de pavillon, où l'on est garanti de l'ardeur du soleil, mais dans lesquelles on doit être bien secoué. J'en ai vu à Pondichéry, attelées de bœufs superbes. Les Mogols font vanité sur-tout à avoir une belle paire de bœufs qui soient exactement pareils en tout ; on leur peint les cornes ; il y a de ces bœufs qui coûtent jusqu'à deux & trois mille livres la paire ; ils vont le grand trot, & suivent facilement les chevaux qui vont ce même train, ce dont j'ai été plus d'une fois témoin. Tavernier rapporte que ces bœufs sont forts, & qu'ils font des voyages de soixante journées à douze & dix-huit lieues par jour, & toujours au trot ; que sa voiture étoit attelée de deux de ces bœufs, qui lui avoient coûté près de six cents roupies (quatorze cents quarante livres de notre monnoie). Rien n'est si aisé que de les conduire : ils se laissent manier comme nos chevaux, au moyen d'une corde qu'on leur passe par le tendon du musle ou des narines ; mais j'avoue que j'ignore si les Mogols ont trouvé l'usage de

ces garis établi dans l'Inde quand ils y sont venus, ou s'ils l'y ont apporté.

On trouve, dans le sixieme volume des *Cérémonies religieuses*, la remarque suivante:

" Les chaînes des Indiens sont encore „ dans leur entier, & ce sera un bonheur „ pour eux si quelque nation civilisée peut „ jamais les rompre en les soumettant à leur „ empire. Ils penserent, du tems d'Alexan- „ dre, sortir de leur captivité; si les Grecs „ avoient fait un plus long séjour dans les „ Indes, ils leur auroient infailliblement „ communiqué leur politesse & leurs belles „ connoissances. „ L'auteur, lorsqu'il parle ainsi, ne connoît guere les Indiens & le climat qu'ils habitent. Je n'examine point si c'eût été un bonheur pour eux d'être devenus aussi polis que les Grecs, & d'avoir acquis toutes leurs belles connoissances; mais quand même les Grecs fussent restés les maîtres de l'Inde, ceux à qui le pays est bien connu diront que ces fiers conquérans ne lui auroient rien pu faire changer de ses coutumes; il y auroit eu bien plutôt tout à craindre pour les Grecs, le climat les eût vaincus & subjugués eux-mêmes. Ce que

l'auteur dit un peu plus loin, confirme cette opinion & contredit ce qu'il vient d'avancer. " Ils négligent, dit-il, les ſciences qui
„ ne ſont point néceſſaires à la vie, les re-
„ gardant comme des connoiſſances qui ren-
„ dent à la vérité les hommes plus éclairés,
„ mais ſouvent auſſi plus malheureux, &
„ preſque toujours plus vains. „

Et il ajoute ailleurs : " On a toujours
„ regardé les Aſiatiques comme des gens
„ mous & efféminés; en cela on leur a rendu
„ juſtice, car ils n'aiment guere le travail,
„ & ils ſont au contraire tout-à-fait amis du
„ repos; lors même qu'ils ſont obligés de
„ travailler, c'eſt avec une certaine indo-
„ lence qui fait voir qu'ils ſont hors de leur
„ centre. Pour moi, continue l'auteur,
„ j'attribue cette indolence à la chaleur du
„ climat; car j'y ai vu des Européens qui
„ en très-peu de tems y avoient contracté
„ le même défaut. Cette indolence & cet
„ amour du repos font qu'on ne néglige
„ rien pour ſe procurer ſes aiſes, & l'on n'y
„ réuſſit pas mal, pour peu que l'on veuille
„ en prendre la peine. „

Cette remarque eſt exacte dans toute ſa

force ; le climat de l'Inde amollit insensiblement les Européens : mais l'auteur n'a pas fait attention qu'il se contredisoit ici, & qu'il auroit dû dire plus haut, que si les Grecs fussent restés plus long-tems dans l'Inde, ils eussent été forcés de prendre les usages du pays ; bien loin d'assurer, comme il le fait, que les Indiens se fussent assujettis à prendre leurs mœurs & leurs arts. Les soldats d'Alexandre n'étoient-ils pas déjà plus qu'à moitié vaincus par la mollesse, quand ils arriverent dans l'Inde ? Où l'avoient-ils puisée ? A Babylone. Un plus long séjour dans l'Inde les auroit achevé d'énerver.

Il est très-aisé de vaincre les Indiens ; la chaleur du climat, la nourriture, la mollesse & la foiblesse qui en sont des suites, contribuent à les soumettre, & à leur faire porter le joug des conquérans. Ces deux causes énervent les soldats ; par la même raison les peuples qui les subjuguent, cessent à la fin d'être en état de conserver leurs conquêtes.

Qu'on fasse un moment réflexion sur les trois plus grands hommes qui aient paru en Asie, Gengis-kan, Tamerlan & Aureng-zeb,

Le premier, semblable à un torrent qui se déborde, inonde l'Europe & l'Asie, & trace à ses successeurs la route de l'Inde. Il ne lui fut pas difficile de se soutenir; son regne fut une suite de la vîtesse avec laquelle il avoit conquis. Mais qu'arriva-t-il à ses descendans? La mollesse asiatique s'en empara, ils s'énerverent dans leur sérail, & devinrent bientôt aussi foibles que les peuples qu'ils commandoient; à peine se soutinrent-ils deux siecles, pendant lesquels, loin de suivre la route de l'Inde que Gengis-kan leur avoit, pour ainsi dire, ouverte, ils se détruisirent mutuellement.

Tamerlan vient, & marchant sur les traces de Gengis-kan, renverse tout par où il passe; il pénetre dans l'Indostan, s'y arrête, & fonde cet empire jadis si fameux, connu sous le nom de *grand Mogol.* Ses descendans ternirent bientôt le lustre que l'empire avoit acquis sous ce grand conquérant; ils négligerent le métier de la guerre, & ne s'occuperent que du soin de leurs plaisirs: ne songeant uniquement qu'à mener une vie molle & délicieuse, ils tomberent dans le même affoiblissement que les descendans de

de Gengis-kan ; ils faciliterent par ce moyen, au bout de deux autres ſiecles, à Aureng-zeb, ſon uſurpation.

On ſait par quelle route ce prince ruſé, & qui n'avoit point pris la molleſſe indienne qui fut ſi fatale à ſes prédéceſſeurs, parvint au trône des Mogols en 1659. On ſait enfin que dans ce ſiecle-ci, la cour de Delhi, ſous Mahamet-Schaw, étoit devenue la plus voluptueuſe & la plus efféminée peut-être de toutes celles d'Aſie ; auſſi Mahamet-Schaw fut détrôné en 1738 par Schaw-Nadir, autrement Thama-kouli-kam : accoutumé à une vie dure & auſtere dans des climats plus tempérés, cette conquête ne lui coûta que la peine de faire le voyage, & de ſe préſenter aux portes de l'Indoſtan.

Depuis cette fameuſe révolution, les Mogols ne ſe ſont pas encore relevés. Bien loin de là, ils ſont plus chancelans que jamais ſur leur trône, & la moindre petite ſecouſſe ſeroit capable de faire croûler cet empire. Les Marattes & les Patanes ſont devenus ſi puiſſans qu'ils pourroient bien un jour faire cette révolution, & délivrer enfin l'Inde de l'oppreſſion des Mogols ; en ſuppoſant cepen-

dant qu'il ne vienne pas de nouveau une nuée d'autres Tartares qui, conservant toute leur force & leur vigueur, ne fasse éprouver à ce beau pays une nouvelle révolution pareille à celle qu'il a éprouvée par l'invasion de Tamerlan; car ce pays me paroît fait & placé pour les éprouver de tems en tems, & pour être toujours la proie des peuples du nord.

L'Inde, quoique très-peuplée, ne m'a pas paru l'être au point que sembleroit l'annoncer le climat. Des causes morales, sans doute, arrêtent le cours de la population; car tout inspire la reproduction dans l'Inde. La chaleur du climat allume dans le sang une ardeur douce & ravissante; l'air semble porter à la volupté; il semble qu'on la respire. S'il m'étoit permis ici de conclure par analogie, je serois très-porté à le faire, après un exemple dont j'ai été témoin, de l'amour d'un moineau; fait, dont peut-être les exemples sont rares dans ces climats septentrionaux, mais qui doit sans doute être assez commun dans l'Inde.

Les ruines de la citadelle & de l'ancien palais de M. Dupleix, qui m'ont servi d'ha-

bitation pendant mon séjour à Pondichéry, & où j'avois établi mon obſervatoire, comme on a vu, étoient au milieu d'une vaſte place & de ruines iſolées de maiſons de tous côtés. Ces débris avoient ſervi de retraites aux chauves-ſouris, aux corneilles & à quantité d'autres oiſeaux. Lorſque mon obſervatoire fut achevé, & que je me préſentai pour y aller loger avec mes inſtrumens, toute cette volatile me céda la place ſans la moindre réſiſtance; mais il me fallut diſputer le terrein contre trois à quatre moineaux. Ils furent pendant plus de quinze jours d'un acharnement ſingulier & opiniâtre contre la charpente & le toit: ſi-tôt qu'une des portes ou des fenêtres étoit ouverte, ils ne manquoient pas de fondre dans l'appartement, faiſoient un bruit & un tapage ſingulier, ſe battoient & me faiſoient continuellement tomber de petites plâtras, parce que du bec & des griffes ils cherchoient à ſe faire des trous pour nicher. Ce manege me troublant, j'eſſayai en vain à diverſes repriſes de les déloger avec de longues perches. C'étoit toujours inutilement; car ils revenoient le moment d'après, & c'étoit continuelle-

ment à recommencer. Je fus obligé, las & fatigué que j'étois de leur résistance, de prendre le parti de l'accommodement. Je plaçai donc contre le mur, proche une encoignure attenant au toit & en-dedans de mon observatoire, deux pots de terre propres à servir de demeure à ces opiniâtres oiseaux. Ils ne manquerent pas de s'en emparer aussi-tôt, y logerent, & dès ce moment ils me laisserent tranquille : je poussai même l'attention jusqu'à faire percer le haut d'une de mes portes la plus à portée des pots de terre, & j'y fis pratiquer un trou rond de quatre à cinq pouces de diametre, pour la commodité de mes nouveaux hôtes. La femelle passoit la nuit dans son nid, le mâle la laissoit & s'en alloit : de grand matin il étoit de retour, venoit chercher sa femelle, & ils sortoient ensemble.

Mes domestiques gentils, qui peut-être dans l'intérieur avoient été sensibles à la petite guerre que j'avois faite pendant quelques jours à ces moineaux, me parurent d'un contentement singulier lorsqu'ils virent que j'avois enfin donné asyle aux animaux que j'avois d'abord persécutés; ils redou-

blerent même leurs soins auprès de moi. Ces oiseaux ne tarderent donc pas à nicher, & j'eus le plaisir, pendant tout le tems de mon séjour dans ce lieu isolé & solitaire, de leur voir élever leur petite famille. Lorsqu'une couvée étoit envolée, j'avois soin, pour mon repos, d'ôter de dedans les pots les anciens nids, & au bout de peu de jours je voyois recommencer une nouvelle bâtisse. Ces animaux ne me paroissent pas prendre de repos, car je les ai vus pousser leur ponte jusqu'en décembre; j'ai eu de très-fréquentes occasions de les voir se caresser sur le haut de ma porte lorsqu'elle étoit ouverte. Ils arrivoient souvent en folâtrant, la femelle se perchoit sur le haut de la porte, & bientôt le mâle s'élançoit sur elle. La subite & fréquente répétition de leur jeu me surprit singuliérement la premiere fois que je vis ces animaux se joindre; on n'avoit point encore d'expériences décisives sur ce fait.

Orus dit que, dans une heure, ces oiseaux se joignent jusqu'à sept fois; Albert-le-Grand, jusqu'à vingt fois dans le même tems; & Ursinus, sur le rapport de quelques personnes, trois cents fois en un jour. M. de

Buffon dit, tome VI, *des oiseaux*, édition in-12, qu'il y a peu d'oiseaux si ardens, si puissans en amour; *qu'on en a vu se joindre jusqu'à vingt fois de suite*, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations & les mêmes expressions de plaisir. Mais il ne dit point en combien de tems on a vu ces oiseaux se joindre jusqu'à vingt fois de suite, & je ne sache pas qu'on ait rien de plus précis sur cet objet. Pour moi, j'ai là-dessus un fait très-certain, & que j'ai eu occasion de constater plus d'une fois; j'ai vu ces oiseaux, très-souvent se joindre neuf fois de suite en moins de trois minutes bien comptées à ma pendule à secondes, toujours comme dit M. de Buffon, avec le même empressement, les mêmes trépiditions, & les mêmes expressions de plaisir. Ce qu'il y avoit de plus singulier, & que j'admirois pendant ce jeu, c'étoit la tranquillité de la femelle, elle restoit comme immobile sans bouger de sa place, & ne regardant ni d'un côté ni d'autre; elle se secouoit seulement un peu à chaque fois, comme si elle eût voulu se rajuster; de la part du mâle il n'y avoit nuls préliminaires, nulles caresses, mais beaucoup de

pétulance, & toujours des mouvemens précipités, qui n'indiquoient, comme le dit encore M. de Buffon, que le besoin pour lui-même.

Outre la chaleur du climat, les Indiens ou gentils ont encore leur croyance, qui tient singuliérement à l'idée de la reproduction de leur espece, comme je le dirai dans l'article sur la religion des Brames.

L'éducation des Indiens se borne à fort peu de chose : les garçons apprennent à lire & à écrire, sur-tout à calculer ou compter; on voit, en se promenant dans les rues de Pondichéry, les écoles publiques sous ces avant-toits ou auvens dont j'ai parlé; les jeunes garçons sont là rangés par files, accroupis à la façon de nos tailleurs, tenant d'une main un petit livre fait de feuilles de latanier, espece de palmier séché, sans autre apprêt, & séparées par côtes, attachées ensemble par un bout; ces livres, du moins ceux que j'ai vus, ont dix pouces au plus de longueur; de l'autre main, ces enfans tiennent un petit stylet ou poinçon, dont ils se servent pour écrire. Ce poinçon forme un trait léger, mais apparent,

en déchirant la pellicule légere qui recouvre la feuille. On entend ces enfans former un petit murmure en marmotant tout haut leur leçon ; un Brame est là ; armé d'un *rotin* qui est fait pour en imposer, & même pour corriger en cas de besoin. On n'apprend aux filles que les choses qui concernent la religion : cette instruction se passe dans l'intérieur de la maison.

Les Indiens sont fort adroits, & font des miracles de patience pour le travail. Leurs pagodes en sont la preuve la plus convaincante.

La main-d'œuvre est pour rien chez eux, parce que leurs besoins se bornent à très-peu de chose ; c'est-à-dire, à une poignée de riz, & à un morceau de toile. Ces choses y sont aujourd'hui à très-bas prix, anciennement les Indiens les avoient pour rien ; l'ambition des conquérans du nord a perdu le pays. l'on peut juger de ce qu'a pu être ce pays, par ce qu'il est de nos jours.

Aujourd'hui un ouvrier à la journée, un porteur, &c. gagne trois roupies par mois : or, trois roupies par mois font cinq sols par jour ; c'est aussi le salaire d'un maître maçon. Les manœuvres n'ont que quatre

fols : avec cette fomme modique un ouvrier fe nourrit, lui, fa femme & fes enfans ; ceux qui font en état de travailler, ne gagnent que deux fols & demi ou trois fols par jour. Il eft vrai que ces gens, avec fi peu de nourriture, ne font pas capables de réfifter à une longue fatigue : cependant ils fupportent l'ardeur inconcevable du foleil pendant la plus grande partie du jour ; mais ils font très-peu d'ouvrage, & les travaux n'avancent qu'à force d'ouvriers, qui, confidérablement multipliés & patiens, mettent par ce moyen fin aux travaux qu'on leur fait faire.

Pour tailler leur granit qui eft de la plus grande dureté, ils n'ont qu'un mauvais petit cifeau pointu, ou efpece de poinçon, & un petit marteau ; c'eft avec ces feuls outils qu'ils ont tiré de la carriere ces blocs immenfes de granit que l'on voit à leurs pagodes de la côte de Coromandel : mais le plus difficile, felon moi, a été de tranfporter ces blocs fur les lieux ; car il n'y a point de granit, ni aucune efpece de pierre à Pondichéry, il faut l'aller chercher à quinze lieues & plus, dans les montagnes de Gingy.

Je me fuis informé de la façon dont ils

tiroient ces blocs des carrieres; & par là defcription qui m'en a été faite, j'ai vu qu'ils fe fervent du même moyen dont M. Goguet a fuppofé qu'avoient anciennement ufé les Egyptiens pour tirer leurs obélifques des carrieres. Ils ont la patience de tailler & de former horizontalement dans la carriere la colonne avec le poinçon & le marteau, enforte qu'elle ne tienne plus qu'à un filet fur la longueur & en-deffous; après quoi ils achevent de détacher la colonne en rompant ce filet, toujours avec les mêmes outils. J'ai vu & mefuré de ces colonnes: elles avoient 24 pieds de haut, & les bafes 6 pieds.

Il y avoit de ces colonnes qui avoient fur le piedeftal des figures entieres fculptées, tenant à la colonne; à d'autres plus petites tenoient des figures d'éléphans faites du même bloc.

Ces ouvrages, quelque groffiers qu'ils foient, ne font pas indignes des regards des Européens; & lorfqu'on fait attention à la molleffe des peuples qui les ont faits, & à l'ignorance dans laquelle ils font de nos arts, on eft frappé d'une efpece d'admiration: c'eft qu'avec de la patience, je le ré-

pete, on vient à bout de tout, & les Indiens sont des exemples de patience en tout.

Entre Aureng - Abad & Eder - Abad, on trouve une grande & immense pagode taillée toute entiere dans le roc, & qui n'est par conséquent que d'une seule pierre : c'est encore la patience qui a fait cette pagode; il seroit bien curieux d'en avoir la description. J'ai parlé à plusieurs personnes qui ont vu cette pagode, & aucune n'a pu m'en faire une description satisfaisante; je juge seulement, par ce que m'en a dit un officier qui l'a vue, que la pierre de cette pagode n'est pas de granit, mais d'une espece de pierre de taille pareille à celle dont on se sert à Paris, en ce qu'elle est tendre & se coupe aisément.

D'après l'idée que je viens de donner de la patience & des travaux des Indiens, on doit penser qu'il n'est pas hors de vraisemblance que ces mêmes Indiens aient pu tailler dans un seul bloc ces fameuses chaînes de pierre dont on voit encore les restes à la pagode de Charanbrun. Ces chaînes ont paru si admirables à plusieurs voyageurs, qu'ils ont pensé que les peuples qui les ont faites avoient le secret de fondre les pierres,

c'est-à-dire de les réduire en une pâte propre à prendre la forme qu'on veut lui donner. Je ne peux pas être de leur avis. Ces chaînes ont été évidemment taillées dans la carriere, ainsi que les gros blocs de pierre dans lesquels elles passent ; tout cela n'est qu'un ouvrage de patience, animé par leur préjugé de religion, & soutenu par la ferveur. Ce fait passe pour constant parmi les Tamoults. Ces Indiens n'ont pas plus fait anciennement que ce qu'on leur voit faire aujourd'hui à Pondichéry & aux environs, quoique plus en petit. Deux Tamoults lettrés, avec lesquels je me suis souvent entretenu (*Maridas* & *Maleapa*), m'ont assuré le fait, & m'ont ajouté que c'étoit la tradition du pays. Par la constitution de l'Inde, il est difficile que les peuples qui l'habitent, aient jamais eu d'autres secrets que ceux qu'ils possedent aujourd'hui. De tems immémorial ils ont été tels qu'on les voit aujourd'hui ; la caste des orfevres a toujours suivi cette profession, celle des maçons, celle des tailleurs de pierre de même : je crois que de cette façon les secrets de l'art se perpétuent mieux, & sont moins sujets à se per-

dre; mais aussi les arts doivent faire peu de progrès. Au reste, la liberté dans les arts n'est peut-être pas faite pour un pays aussi chaud que l'Inde; & cette liberté, si elle s'y introduisoit jamais, y feroit sans doute tomber le peu d'arts qu'on y trouve. De ce que je viens de dire, je conclus que si les Indiens eussent eu ce prétendu secret qu'on leur a attribué, de rendre la pierre en pâte pour en faire des chaînes, ils auroient encore aujourd'hui ce même secret.

Cessons de tant admirer les pyramides d'Egypte, ou du moins partageons notre admiration entre les ouvrages des Indiens & ceux des Egyptiens. Les Indiens me paroissent originaux, & je pense que les Egyptiens n'ont travaillé qu'à leur imitation. Si l'on a tant parlé de leurs ouvrages en Europe, c'est que l'Egypte est à notre porte, que l'Inde est trop loin, & qu'elle a été de tout tems d'un abord très-difficile aux étrangers.

Je viens de dire que les Indiens sont fort adroits; on y voit des escamoteurs, des joueurs de gobelets & des faiseurs de tours de force, qui surpassent, dit Grose, en habileté tous ceux de l'Europe. C'est ce que je

n'oserois assurer ; il est vrai que Pondichéry étant nouvellement rétabli lorsque j'y étois, & n'ayant pas encore repris son ancienne splendeur, je n'y ai sans doute vu que ce qu'il y avoit de plus foible en fait de faiseurs de tours. Malgré cela, j'ai été très-satisfait de ceux que j'ai vus ; mais j'ai entendu dire des choses si singulieres & si merveilleuses de ces farceurs en général, que je n'en rapporterai aucune de toutes celles qu'on m'a racontées ; d'ailleurs il peut avoir échappé quelque trait, quelque circonstance à ceux de qui je les tiens, & la moindre circonstance fait tout dans ces sortes de choses : je ne parlerai donc que de ce que j'ai vu.

Ces mêmes faiseurs de tours ont, comme l'on sait, la réputation d'être familiarisés avec les couleuvres les plus venimeuses, de les apprivoiser, de les manier, & de les faire danser au son d'une espece de petite musette. Je crois encore qu'on a outré la matiere, & qu'on a débité beaucoup trop de merveilleux à ce sujet ; on trouve dans le sixieme volume des *Cérémonies religieuses*, une remarque fort judicieuse sur ces faits.

" On assure que les prêtres Indiens ont

„ le pouvoir de charmer & de conjurer les „ serpens, en sorte qu'ils leur ôtent la force „ de nuire. „

Pirard de Laval rapporte dans ses Voyages, " que dans les Indes on trouve des „ gens qui courent le pays pour mettre en „ pratique un art, lequel peut-être ne consiste qu'en une adresse de charlatan, jointe „ à la connoissance de quelques drogues „ particulieres. C'est ce que le ministre Baldæus confirme par l'exemple d'un soldat „ Allemand, qui par le moyen de quelques „ préservatifs, manioit sans cesse ces reptiles „ venimeux, & même les mettoit coucher auprès de lui dans son lit. Ce bon „ ministre Hollandois avoue que d'abord il „ soupçonna l'Allemand d'être sorcier; mais „ il ajoute ensuite que les Indiens de Coromandel & de Malabar ont l'art de charmer les serpens, & de les faire danser par „ la force de leur chant. Ne pourroit-on „ pas croire que le chant n'est qu'un accessoire trompeur dont ces Indiens se servent pour persuader qu'ils n'usent d'aucun préservatif? D'ailleurs le ministre pouvoit-il être assuré que les serpens n'étoient

„ pas apprivoisés de longue main? Rien n'est
„ plus ordinaire que de voir au Grand-Caire
„ de ces couleuvres, que ceux qui les ont
„ apprivoisées portent dans leur sein, &
„ touchent sans en recevoir aucun mal. „

J'ai vu à Pondichéry un jeun Indien qui étoit très-familier avec les couleuvres, c'étoit même avec une des especes les plus dangereuses, c'est-à-dire, la couleuvre appellée *couleuvre capele*, du portugais *cobra de capelo*; parce que ce serpent a en effet comme un chaperon qui lui pend derriere la tête. Tavernier en parle, & la figure qu'il en donne est exacte. La morsure de ce serpent est mortelle, & je suis témoin d'un exemple bien tragique arrivé dans un jardin à Pondichéry par la morsure d'un de ces serpens, en la personne d'un Indien: à peine vécut-il une heure; mais ces sortes d'exemples sont on ne peut pas plus rares.

Le jeune Indien dont je parle, portoit par les rues un petit panier rond d'une espece d'osier, & dans ce panier il y avoit deux à trois couleuvres capeles. Je l'ai plusieurs fois fait venir chez moi: j'avoue que je fus un peu intimidé la premiere fois par les écrits qu'on

qu'on m'avoit faits ; mais je m'apprivoisai peu à peu, & je parvins au point d'en toucher une, de l'agacer en lui donnant de petits coups sur le nez, & de recevoir des coups de langue sur la peau de la main.

Ces serpens ont un air majestueux avec leur chaperon ; ils ne rampent point tout-à-fait, ils se traînent sur un, deux à trois plis qui commencent à l'extrêmité de la queue ; ils gardent tout le reste du corps droit & perpendiculaire, qui en impose à ceux qui n'en ont jamais vu de cette espece. Lorsque l'Indien a joué un petit moment avec sa musette, il frappe plusieurs fois sur le couvercle du panier, comme s'il vouloit réveiller les couleuvres ; puis il continue de jouer un petit moment, après lequel il frappe encore, ce qu'il fait à plusieurs reprises ; ensuite levant le couvercle, les couleuvres se dressent & font de petits mouvemens de tête continuels comme de petites oscillations, pendant que l'Indien joue de sa musette. Pour les animer davantage, il leur donne de petits coups avec les doigts sur le bout du nez, & l'on remarque qu'à chaque coup la couleuvre s'élance sur ses mains comme pour le mordre. On entend très-bien les claquemens

répétés de ſes dents, & l'on voit qu'elle lance en même tems ſa langue comme un trait qui touche la main de l'Indien.

Pour me convaincre encore ſur le claquement des dents de ces ſerpens, le jeune Indien prit en ma préſence un mouchoir, & il tâcha par diverſes repriſes de le faire ſaiſir par l'un d'eux, en l'agaçant. Il y parvint en effet; puis l'ayant ſecoué pour le ravoir, le ſerpent ne voulant pas le lâcher, la ſecouſſe occaſionna un claquement dans les dents du ſerpent que j'entendis très-bien. Il me paroît évident que ces gens n'uſent d'aucun jus d'herbes ni de prétendus préſervatifs.

Il faut d'abord poſer pour principe que toutes les couleuvres & tous les ſerpens ſont extraordinairement timides, & ne cherchent point à attaquer les hommes. Combien de fois n'en ai-je pas rencontré ſur ma route dans la campagne aux environs de Pondichéry! Je m'arrêtois, & je voyois que ces couleuvres ne cherchoient qu'à m'éviter, à fuir, & à s'échapper du côté oppoſé à celui où j'étois. Pour m'en aſſurer davantage, j'ai été au-devant ou à la rencontre de quelques-uns de ces animaux; à meſure que je

les tournois pour les voir de plus près, ils se détournoient pour m'éviter; j'en ai pris d'autres avec ma canne par le milieu du corps, & je les lançois dans les champs de riz: cependant ils ne faisoient aucun mouvement pour me mordre, ils ne cherchoient qu'à se débarrasser; & ceux qui y parvenoient en tombant à terre, redoubloient leurs efforts pour fuir.

Il est dans la nature, que cet animal se sentant pressé & arrêté, lorsqu'on lui marche, par exemple, sur le corps & sur la queue, s'irrite, & cherche à se débarrasser; alors dans sa colere, son premier mouvement est de mordre, croyant se débarrasser. C'est de plus une chose de fait que les couleuvres sont très-aisées à apprivoiser: de plus, ces gens achevent de les domter en ne leur donnant que très-peu de nourriture.

Il est bien vrai que, si ces Indiens qui font danser les serpens, vouloient essayer de ces couleuvres des champs qui regorgent de nourriture & de force, ils ne réussiroient pas; du moins ce jeune Indien, dont je parle, me l'a assuré. Je lui fis beaucoup de questions; il m'avoua tout de bonne foi;

il me dit qu'il ne nourrissoit sa couleuvre que d'œufs, que pour trois il ne leur en donnoit qu'un par jour ; & sur ce que je lui disois que ce n'étoit pas assez, que ces pauvres animaux devoient être exténués & mourir à la longue de faim, il me répondit fort ingénument que sans cela il n'en seroit pas le maître. Un jour il m'en fit voir un qui étoit un peu plus vigoureux que les autres, & avec lequel il n'étoit pas si familier ; je lui en demandai la raison ; il me répondit qu'il étoit pris nouvellement.

Si dans les exemples rapportés ci-dessus ces couleuvres ne mordent point, c'est qu'elles sont apprivoisées, exténuées, & qu'on ne les met pas dans le cas de rappeller le peu de force qu'elles ont pour se défendre ; ce qui arriveroit infailliblement, si l'Indien lui-même s'obstinoit à vouloir leur ouvrir la bouche pour faire voir leurs dents à découvert.

Je ne dissimulerai pas la frayeur que j'eus un jour à l'occasion d'un de ces serpens ; malgré tout ce que m'avoit dit auparavant ce jeune Indien. Je fus curieux de les voir ramper ; il me donna cette satisfaction en

les prenant l'un après l'autre, & les mettant dans mon obſervatoire, qui étoit auſſi mon appartement. Ces ſerpens étoient ſi foibles qu'ils ſe traînoient avec la plus grande lenteur, & l'on voyoit qu'ils cherchoient les moyens de fuir; cependant ils ſe laiſſerent renfermer avec la plus grande docilité : après avoir renfermé les deux premiers, il prit le troiſieme & ſe l'entortilla autour du corps; alors ſemblable à un Laocoon, il vint ſe préſenter à moi, en me tendant la main pour recevoir ſon ſalaire. J'étois couché ſur un canapé; la tête de ce ſerpent, qui ſe préſentoit la premiere devant moi, me fit faire un mouvement & reculer promptement en arriere. Le jeune homme rit de ma peur; mais comme je n'avois pas un viſage fort riant dans le moment, il enferma vîte ſa couleuvre avec les autres, & reçut après ce qu'il m'avoit demandé. Ce que je trouve de plus ſingulier ici, eſt que ces ſerpens ſoient enfermés enſemble dans le même panier, & que la faim qu'ils doivent ſouffrir dans les commencemens ne les faſſe pas ſe dévorer les uns les autres.

J'ai trouvé dans Seba pluſieurs eſpeces de

ce serpent, avec une petite note relative à chaque espece, pour en faire voir la différence. Cet auteur a ressemblé dans un gros volume in-fol. tous les serpens qu'il connoissoit; mais comme les dessins de ces serpens, du moins de ceux des pays éloignés, n'ont pu être faits que sur des peaux desséchées, je n'aurois jamais reconnu celui dont je parle, si je n'étois auparavant tombé, par une espece de hasard, sur la description de ce serpent, à la tête de laquelle je vis *cobra de capelo*; car Seba n'a point marqué le chaperon qui est un caractere essentiel de ce serpent; & les lunettes qu'il marque sur le haut du cou, sont tout-à-fait défigurées.

On voit ce serpent très-bien dessiné dans Kempfer & Tavernier : ce dernier se contente de dire de ce serpent, qu'il nomme *serpent à chaperon*, que les Indiens assurent que l'on trouve dans le cou & sous le chaperon une pierre nommée *pierre du serpent à chaperon*, de la grosseur d'un œuf de poule; que cette pierre est un excellent antidote contre le venin provenant de la morsure des serpens. Cet auteur me paroît débiter à ce sujet plusieurs rêveries; quoiqu'il pense que

cette pierre soit une composition dont les Bramines ont seuls le secret, je n'en ai point entendu parler à la côte de Coromandel.

Kempfer, voyageur beaucoup plus sensé que Tavernier, entre dans un très-grand détail sur ce serpent; il rapporte fort au long l'histoire des danses du serpent capele, & il donne à cette occasion la description de cet animal; description conforme à ce que j'ai vu moi-même de ce serpent à la côte de Coromandel.

J'ai été témoin de ces danses, comme Kempfer : ce qui me procure aujourd'hui l'occasion de faire sur son texte deux ou trois remarques qui serviront encore à répandre quelques traits de lumiere sur ce que je viens de rapporter au sujet des prétendues danses des serpens dans l'Inde.

Il me paroît premiérement que Kempfer eut véritablement affaire à quelque charlatan ou baladin, comme il nomme ces gens qui vont de ville en ville & de maison en maison dans l'Inde, faire voir les danses de leurs serpens pour gagner quelqu'obole. Les préparatifs de l'Indien qui étoit muni, dit cet auteur, d'une certaine quantité d'une espece

de racine, dont il avoit grand ſoin de renfermer dans ſa main une portion quelconque, afin de tromper ſes ſpectateurs, en leur faiſant entendre qu'avec le ſecours de cette racine il pouvoit impunément livrer combat à ce dangereux reptile; tous ces apprêts, dis-je, ne ſont en effet qu'une adreſſe de charlatan pour vendre ſa racine à ceux qui auroient la fantaiſie de toucher le ſerpent; & il ne permettoit véritablement à perſonne de le toucher, s'il n'avoit auparavant de ce prétendu préſervatif.

Le jeune Indien que j'ai fait venir pluſieurs fois dans mon obſervatoire, étoit un enfant de quinze à ſeize ans au plus. Il me parut de la plus grande naïveté; il n'étoit muni d'aucun racine, d'aucune herbe, d'aucun prétendu préſervatif; il m'engagea à agacer comme lui ſon ſerpent, & à recevoir ſes aſſauts ſur le poing, ſans que je lui en euſſe témoigné la moindre curioſité : où je reconnois encore l'ingénuité de cet enfant, c'eſt dans l'aveu qu'il me fit de la nourriture avec laquelle il entretenoit la vie de ſes ſerpens pour les domter plus facilement; pendant que Kœmpfer

dit positivement que *la maniere dont les charlatans de l'Inde nourrissent leurs serpens, en ne leur laissant point paître* (pascere) *d'herbes propres à leur faire recouvrer en peu d'heures le venin qu'ils leur ont ôté*, est un secret que ces gens-là se réservent. Quelle plus grande preuve encore peut-on me demander de l'ingénuité de mon jeune Indien, que de m'avouer les précautions qu'il étoit obligé d'avoir pour son serpent nouvellement pris?

Le tour de sable, dont je vais bientôt parler, n'est-il pas encore en faveur de sa bonne foi? Il avoit fait plusieurs fois chez moi ce tour si adroitement, & ce tour m'avoit par cet raison, si fort frappé, que j'étois dans la plus grande impatience de savoir en quoi consistoit sa magie. Un de mes amis, conseiller au conseil supérieur, lui proposa de nous l'apprendre; le jour fut fixé, je me rendis chez le conseiller; mon jeune Indien s'y trouva; il fit son tour de sable à découvert, en nous l'enseignant; ensorte que je le répétai d'après lui & en sa présence.

Pour revenir au serpent capele, j'observe

en second lieu que cet animal ne rampe point à la façon des autres serpens, qui se servent de tout leur corps pour se traîner; c'est-à-dire, que le serpent capele se traîne sur deux à trois petits plis seulement, qu'il forme de la moitié de son corps & de sa queue, & c'est en cela que je crois différer beaucoup de Kempfer; car après la pompeuse description qu'il a faite de ce serpent, il me paroît donner à entendre que sa nature est de ramper : il dit en effet, que *lorsque ce serpent veut entrer en combat, il se dresse* (sur sa queue), *le corps élevé & tout droit, étend arrogamment des deux côtés de sa tête ses deux ailes, qui sont les signes de sa colere.* Or je n'ai point remarqué que ce fût dans un moment de colere que ces serpens s'élevassent ainsi sur leur queue, & fissent montre de leur chaperon (car c'est ainsi qu'on doit appeller leurs prétendues ailes): je me rappelle parfaitement bien que lorsque mon jeune homme eut mis, selon mon desir, ces serpens sur le plancher de ma salle, pour me donner le plaisir de les voir ramper, ils resterent la tête & le corps levés. Je fus dans le plus grand étonne-

ment de les voir dans cette attitude; j'avois pensé qu'ils alloient ramper comme les couleuvres ordinaires. Je crus donc dans le premier moment que je les vis, car je ne faisois attention qu'à leur tête, qu'ils ne bougeoient pas de leur place; mais je m'appperçus bientôt que chaque serpent tiroit de son côté pour fuir & pour s'échapper, en se traînant majestueusement sur deux à trois plis. Il est sans doute dans la nature de ce serpent d'être toujours sur la défensive quand il se transporte d'un lieu à un autre.

Kempfer prétend, en troisieme lieu, que ces charlatans qui font danser les couleuvres, les privent avant tout, du venin que ces reptiles ont dans les gencives, à côté de leurs dents *canines*, comme il les appelle; & la raison qu'il en donne, est qu'il arrive quelquefois à ces gens d'être mordus par ces serpens qui leur font de légeres blessures d'où sort le sang, & cela sans aucune conséquence : mais ne seroit-ce point une adresse de ces charlatans, qui se feroient adroitement de petites incisions pour mieux jouer leur rôle & vendre leurs racines? Car il faut convenir que les joueurs de gobe-

lets & les charlatans que j'ai vus dans l'Inde, sont bien adroits ; d'ailleurs cette adresse consiste peut-être à se faire mordre par les dents de devant uniquement, & en ce cas ils ne risqueroient rien ; car à la façon dont ces gens-là présentent aux serpens le dessus de la main le poing fermé, en observant de rencontrer toujours le bout du museau du serpent, il est impossible que ces animaux puissent jamais les mordre qu'avec leurs dents de devant. Ce que je sais, c'est que mon jeune homme ne cherchoit point à se faire mordre par ses serpens : au contraire, il avoit beaucoup d'attention, en les agaçant pour leur faire saisir le mouchoir, de leur en présenter un assez long bout pour ne pas s'exposer à être saisi à la place du mouchoir. Je ne pense pas encore qu'il soit possible avec un mouchoir, ou un morceau de drap très-mou, d'extraire absolument, comme le dit Kœmpfer, tout le venin de ces serpens, & d'empêcher qu'il ne revienne, quand on réitéreroit l'opération de deux en deux jours, comme il le prétend. Car, selon Kœmpfer lui-même, le venin de cette vipere n'est

autre chose qu'une humeur ou espece de salive qui découle de la tête & qui va se rendre & séjourner dans cette partie de la gencive où sont placées les dents canines. Cette salive doit donc se renouveller perpétuellement dans ces gencives. Au reste, je dois rendre justice à l'exactitude de Kempfer dans ce qu'il rapporte au sujet de cette espece de danses. Quoiqu'il pense que les Indiens enlevent tout le venin des serpens avant que de s'exposer à les faire danser, il regarde les racines dont se servent ces gens, comme un préservatif inutile contre les attaques de ces animaux. La crainte, selon lui, a beaucoup de part dans le manege qu'on fait faire à ces serpens; ensorte que cette crainte contribue à leur faire supporter l'exercice de la prétendue danse, auquel on les forme & on les accoutume peu à peu. *Cette espece de serpent, dit-il, est le plus venimeux de tous; c'est aussi le plus prudent & le plus docile.*

Si l'on s'est donné la peine de lire avec un peu d'attention ce que j'ai dit des danses de ces animaux, & des particularités dont j'ai été témoin à cette occasion, on aura vu

qu'il n'y a rien de merveilleux, que la timidité des ſerpens; la facilité avec laquelle ils ſe laiſſent apprivoiſer & le peu de nourriture qu'on leur donne, font ici toute la magie des charlatans de l'Inde.

Je finirai cet article en apprenant à mes lecteurs la mort tragique de ce jeune Indien dont je viens de parler, occaſionnée par la morſure d'un ſerpent capele qui n'étoit apparemment pas aſſez apprivoiſé, & dont ſans doute auſſi il ne ſe donna pas aſſez de garde; car des nouvelles certaines de Pondichéry m'ont appris, depuis mon retour, qu'il fut mordu au ſang en préſence de pluſieurs perſonnes, vis-à-vis deſquelles il faiſoit faire l'exercice à ſes couleuvres; il ſentit une douleur dans le bras, eut quelques convulſions, & mourut en très-peu de tems. Cet exemple fait voir, ſelon moi, que ces ſerpens ne perdent pas tout leur venin par l'extraction que les Indiens en peuvent faire avec le mouchoir ou un morceau de drap; car je ſuppoſe que ſi ces gens ſe ſervent en effet de ce moyen, mon jeune homme avoit appris d'eux le ſecret, & s'en étoit auſſi ſervi.

Puiſque je ſuis ſur les tours des Indiens, je ne veux pas paſſer ſous ſilence un tour fort adroit que me fit pluſieurs fois ce jeune Indien. C'eſt le tour du ſable : voici ce que c'eſt. Dans un grand vaſe ou chauderon, ils verſent de l'eau, puis avec de la bouze de vache ils la troublent au point qu'on ne puiſſe point voir le fond du vaſe; ils ont, dans de petits ſacs, du ſable ſec & de deux couleurs, ordinairement du rouge & du blanc : ils ôtent ce ſable de leurs ſacs, & le mettent par petits tas à côté d'eux; puis prennent une poignée de rouge, par exemple, le mettent au fond du vaſe, retirent la main après avoir ſuffiſamment remué l'eau pour chercher à faire entendre que le ſable eſt mêlé dans toute la maſſe de l'eau; ils font de même pour le ſable blanc : il faut remarquer qu'ils ont les bras découverts juſqu'au coude au moins, ſouvent juſqu'à l'épaule. Ces ſables ont l'air d'être en partie mêlés enſemble au fond du vaſe.

Après cela ils vous demandent : quel ſable voulez-vous ? Si vous demandez le rouge, comme vous paroiſſant le plus difficile à

avoir, ils ne se tromperont pas; ils le reprennent sans avoir été mêlangé, vous disent d'ouvrir la main, vous le font couler grain à grain dedans, & ce sable est aussi sec qu'il l'étoit avant que d'avoir été mis dans l'eau; ce sera la même chose pour le sable blanc.

A la lecture de ce tour, on pourroit croire qu'il consiste dans un escamotage; & ce qui favoriseroit cette croyance, est le soin que l'Indien prend de troubler son eau: mais premiérement il vous laisse le maître de verser vous-même l'eau dans le vase, & d'y mettre la bouze de vache; & si c'est lui qui l'ait fait, il vous permet de plus de sonder, & de porter la main dans tout le vase & dans l'eau, pour vérifier s'il n'y a point d'escamotage.

Secondement j'ai vu faire le tour à découvert; le jeune Indien me l'a montré, je l'ai fait moi-même, & je fus fort étonné de voir qu'il ne consistoit qu'à faire fricasser le sable dans un pot vernissé avec un peu de cire, à le remuer & le frotter contre le fond du pot, au moyen d'un petit tampon de linge; ce qui fait que chaque grain

grain de fable eft enduit de cire fans qu'il le paroiffe : cela fait, en prenant une poignée de fable, & en le ferrant dans fa main, il fe met en pelote, & refte dans cet état au fond de l'eau dans le vafe, fans que l'eau puiffe le pénétrer ni mouiller ; quand on la froiffe légérement entre les mains, la pelote redevient en grains, & ainfi on le fait filer & tomber peu à peu dans la main des fpectateurs.

On affure qu'il y a dans l'Inde des devins qui découvrent les chofes volées ; mais on ne m'a pu citer un feul exemple vraifemblable fur ce fujet. En voici un que je trouve dans le fixieme volume des *Cérémonies religieufes*, partie VI, page 320. " De tous ,, les difeurs d'oracles, en qui l'on a le plus ,, de confiance, font fans contredit certains ,, devins qui fe mêlent de découvrir les vo- ,, leurs dont les vols font fecrets. On avoit ,, fi fubtilement & fi fecrétement volé des ,, bijoux précieux au général d'armée du ,, Maduré, que celui qui en étoit coupa- ,, ble, fembloit être hors d'atteinte de tout ,, foupçon : auffi, quelques recherches que ,, l'on fît du voleur, on ne put jamais en

„ avoir la moindre connoiſſance. On con„ ſulta à Ticherapali (*Trichenapali*) un „ jeune homme qui étoit un des plus fa„ meux devins du pays ; il dépeignit ſi bien „ l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine „ à le reconnoître ; le malheureux qu'on „ avoit ſoupçonné, tant on étoit éloigné „ de jeter les yeux ſur lui, ne put tenir „ contre l'oracle : il avoua ſon crime, & „ proteſta qu'il n'y avoit rien de naturel „ dans la maniere dont ſon vol avoit été „ découvert. „ Je ne ſais comment on peut citer avec tant de ſang-froid de pareilles fables dans un livre grave, ſans au moins chercher à les réfuter.

Voici un fait dont j'ai été témoin, & qui prouve à mon avis contre ces prétendus devins. Un *Daubachy* (c'eſt une eſpece d'homme d'affaires & de confiance) avoit été accuſé d'avoir volé à Pondichéry une ſomme très-conſidérable à ſon maître ; il paroît même certain qu'il avoit effectivement fait le vol dont il étoit accuſé ; mais on ne pouvoit le convaincre, faute de preuves. Cet homme fut mis en priſon ; au bout de quelques jours il ſollicita ſon élargiſſe-

ment; & ne pouvant l'obtenir, il propoſa qu'on s'en rapportât à moi ſur ce vol, qu'il étoit très-convaincu que j'en découvrirois l'auteur. Il demanda donc d'être amené pardevant moi, diſant qu'il étoit perſuadé que je lui rendrois juſtice, qu'il ne demandoit pas mieux qu'on le condamnât, ſi je diſois que c'étoit lui qui eût fait le vol; mais auſſi il demandoit qu'on le laiſsât libre, ſi je ne le déclarois pas auteur du vol. Il y a bien de l'apparence que cet homme, quoiqu'Indien, ne croyoit point aux devins, & qu'il avoit été aſſez adroit pour faire ſon coup ſans avoir été vu par des témoins.

Je place ici l'art de *macer*, que les femmes ſavent pratiquer comme les hommes. Jean-Henri Groſe, en parlant de Surate, décrit un uſage établi dans l'Inde, ou d'une eſpece d'opération, comme il l'appelle, très en uſage chez les Orientaux, & qui eſt peu connue en Europe: j'ignore qui ſont les voyageurs qui en parlent. A la côte de Coromandel, cette opération eſt auſſi connue qu'à Surate: on la nomme *macer* ou *maſſer*, *ſe faire maſſer*.

On eſt couché ſur un canapé ou ſopha,

n'ayant ſur le corps que la chemiſe ; dans cet état, la perſonne qui maſſe vous pêtrit les membres les uns après les autres à peu près comme on feroit de la pâte ; cette même perſonne tire auſſi les extrêmités des membres aſſez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux & des doigts, ſans faire le moindre mal, car ces perſonnes ſont de la plus grande dextérité. On aſſure que cette opération eſt néceſſaire dans l'Inde, & facilite la circulation des fluides que la trop grande chaleur tend à faire croupir, & auxquels elle ôte la liberté du mouvement ; que le maſſement rend les membres plus ſouples & plus agiles.

Un voyageur exact doit tout voir par lui-même autant qu'il lui eſt poſſible. La ſeconde année de mon ſéjour à Pondichéry, la chaleur m'avoit très-fort incommodé. On ne peut preſque pas prendre, dans cette ſaiſon, l'exercice de la promenade, tant on eſt accablé. Il m'étoit venu une douleur dans les deux genoux, que je ne ſentois cependant pas lorſque j'étois en repos, aſſis ou couché ; mais ſi-tôt que je voulois me mettre en mouvement, j'y ſentois une dou-

leur inconcevable, & une eſpece de roideur dans les jambes, qui m'ôtoit la liberté de marcher. J'avois une peine ſinguliere à mettre un pied devant l'autre; pour faire les premiers pas j'étois obligé d'avoir recours au bras de mon Daubachy, pour m'aider à me ſoutenir dans les premiers momens; au bout de quelques minutes je pouvois me paſſer d'aide, les douleurs ceſſoient peu à peu, & les forces me revenoient. Mon interprete & mon Daubachy me conſeillerent de me faire maſſer; je ſuivis leur avis & je m'en trouvai très-bien. Beaucoup de femmes Européennes ſe font maſſer tous les jours par leurs *moces* ou ſervantes. A la côte de Coromandel il y a maſſeurs & maſſeuſes; c'eſt ordinairement au moment de la ſieſte, (*) que ſe pratique cette opération. Les perſonnes qui vous maſſent, vous voyant endormi, vous laiſſent & s'en vont.

Cette opération eſt peut-être une des plus voluptueuſes & des plus ſenſuelles que l'amour du plaiſir ait fait inventer; mais quelque voluptueuſe qu'elle ſoit pour les

(*) *Dormir la ſieſte* eſt la même choſe que *faire la méridienne.*

Indiens, ils n'y attachent aucune idée d'immodestie ou d'indécence, parce que cela n'est point dans leurs mœurs. Il est certain qu'elle excite les plus délicieuses sensations, & qu'on s'endort dans la plus douce ivresse. Grose prétend " qu'elle fait éprouver aux „ Indiens une tendre langueur qui va quel- „ quefois jusqu'à se pâmer & s'évanouir. „ Je ne serois point étonné que cela leur arrivât, sur-tout aux gens riches, qui réussissent mieux qu'on ne fait dans toute autre partie du monde, à se donner leurs aises, & qui en conséquence savent ajouter à cette opération un raffinement de volupté que je n'ai point éprouvé ; il consiste à avoir une demi-douzaine, & plus, de petits oreillers & coussins extraordinairement mous, faits d'une espece de coton très-fin, qui vient à de grands arbres nommés *ouettiers.*

Les personnes riches sont couchées sur plusieurs coussins de cette espece ; ils en ont sous la tête, un sous chaque coude, un sous chaque poignet, pareillement sous les genoux & sous les talons. Ces oreillers contribuent aussi à tempérer la chaleur. Les Européens, comme les Indiens, lorsqu'ils sont

riches, ne couchent jamais ſans avoir pluſieurs oreillers ſur leur lit; ils en tiennent preſque toujours un entre les bras: ils en changent à leur gré quand ils ſe réveillent; ils en mettent auſſi ſous les bras & ſous les jambes. Les Indiens trouvent tant de volupté dans l'uſage de ces couſſins ou oreillers, qu'ils repréſentent une grande partie de leurs divinités couchées ou appuyées ſur des couſſins.

Je doute qu'il y ait ſur le reſte de la terre un endroit où l'on réuſſiſſe mieux à prendre ſes aiſes que dans l'Inde, où le pays offre tant d'attraits & de charmes, & où en même tems le peuple ſoit ſi doux. Chaque climat a ſes délices, j'en conviens: ſi l'Inde a ſes frictions, comme les nomme Groſe, la Ruſſie a ſes bains, ſelon M. l'abbé Chappe; mais ces bains ont beſoin d'une cérémonie & d'un aſſaiſonnement de verges, qui ne furent pas long-tems du goût de cet académicien. Enfin, l'Inde eſt un pays rempli, pour ainſi dire, de magie & d'enchantemens; ceux qui y mettent le pied ſe trouvent en quelque ſorte métamorphoſés, ſi l'expreſſion eſt permiſe. Ce pays reſſembleroit aſſez en cela à l'isle & au palais enchanté de

Circé, d'où Ulisse ne s'arracha qu'avec peine. C'est dommage que ce pays gémisse sous l'oppression des Mogols, nation ambitieuse, féroce & barbare.

Grose croit, & avec raison, que les Romains avoient anciennement connu l'usage de se faire masser; que Martial & Séneque en parlent.

Voici le passage de Martial :

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

Séneque, en s'élevant contre le luxe des Romains, semble aussi leur reprocher, dit Grose, la friction orientale (*).

L'Inde est soumise aux Tartares connus, comme on sait, sous le nom de Mogols. Les Tamoults m'ont dit qu'ils sont plus de quarante Indiens contre un Mogol, & malgré cela ils gémissent sous la tyrannie de ces fiers conquérans. En voici la raison. Les Indiens sont plus fins, plus adroits dans les affaires, & plus politiques que les Mogols;

(*) *An potius optem ut malacissandos articulos exoletis meis porrigam, ut muliercula aut aliquis in mulierculam ex viro versus digitulos meos ducat?*

mais ceux-ci ſont plus guerriers. En outre, la religion des Brames, qui s'eſt établie dans la preſqu'ile de l'Inde, dont il eſt ici queſtion, porte avec elle la douceur, la paix, la tranquillité jusqu'à l'hoſpitalité. La religion des Mogols qui eſt venue depuis, eſt au contraire une religion deſtructive qui ne connoît que le fer; il ne faut donc pas s'étonner ſi les Indiens, malgré la ſupériorité de leur nombre, ſont abattus depuis que les Mogols les ont ſoumis. Leur induſtrie pour la culture de la terre n'eſt plus ce qu'elle étoit; pour s'en convaincre il ſuffit de comparer la partie de l'Inde ſoumiſe aux Mogols avec le Tanjaour, autre partie de l'Inde, gouvernée de tems immémorial par un prince gentil, & que les Mogols n'ont point encore ſoumiſe.

Outre la tyrannie & l'oppreſſion du gouvernement Mogol, qui accablent l'Inde, les diſſenſions continuelles qui regnent entre les princes Mogols, eſt une ſeconde cauſe de deſtruction, ſur-tout depuis que les Européens y prennent part. La paix dans ces pays n'eſt qu'apparente; il y a toujours un feu caché, qui brûle intérieurement, & qui mine inſenſiblement le plus beau pays du

monde ; tantôt ce feu s'allume dans une partie, tantôt dans une autre, & consume bientôt des provinces entieres ; car ce n'est pas là comme en Europe. Quand un Nabab, ou prince Mogol, porte la guerre quelque part, le peuple, sans aucune exception, déserte, abandonne son pays, & va se jeter dans les endroits tranquilles ; semblable à un troupeau de moutons, il a bientôt abandonné le lieu qui lui servoit à pâturer ; alors les campagnes deviennent désertes, les cultivateurs ne reviennent point tant qu'ils sont dans la crainte que la guerre ne continue.

C'est ainsi que la guerre que le Mogol Eder-Ali-kan faisoit en 1769 au Nabab Mamet-Ali-kan & aux Anglois, fit refluer une quantité incroyable de peuple dans nos possessions aux environs de Pondichéry, c'est-à-dire, dans un espace de deux à trois lieues : ce peuple vint se jeter entre nos bras ; il avoit amené avec lui des bestiaux par milliers : ce fut comme une nuée de sauterelles qui détruit tout par où elle passe, & qui périt enfin faute de nourriture dans l'endroit où elle s'arrête. Ces bestiaux moururent en effet presque tous de faim ; c'étoit, pour comble

de malheur ; une année de féchéreſſe ; le peu d'herbe qui vient dans les environs de Pondichéry étoit ſeche & brûlée ; un bœuf ſe donnoit pour une roupie (quarante-huit ſols de notre monnoie), une vache & ſon veau ne valoient pas plus ; il n'y avoit point de marchands, parce qu'il n'y avoit point de fourrages. La paix ſe fit à la vérité en 1769 ; mais tout le mal étoit fait, & le peuple n'avoit pas encore grande confiance dans cette paix, les cultivateurs ne s'empreſſoient ni de revenir, ni d'enſemencer. Comment d'ailleurs ce peuple auroit-il fait ? Il avoit perdu ſon unique reſſource, je veux dire ſes beſtiaux, & le riz étoit d'un prix exorbitant : voici ce que je trouve à ce ſujet dans mon journal des 23, 24 & 25 mars 1769.

" La plus grande partie de l'armée d'Eder-
„ Ali-kan s'eſt portée vers Madras ; pour
„ lui, il eſt allé vers Goudelour, achever
„ de brûler ce qu'il avoit laiſſé la derniere
„ fois : on prétend qu'il avoit intention de
„ prendre la ville d'aſſaut, mais je ne ſais
„ s'il auroit tenté l'aventure ; au ſurplus, en
„ ſacrifiant du monde, il n'y a pas de doute
„ qu'il ne fût venu à bout de ſon entre-
„ priſe.

„ Goudelour eſt une grande ville, mal
„ fortifiée, ayant au plus cent Européens
„ & quatre cents Cypaies pour la garder;
„ mais il eſt certain que M. Smith a mar-
„ ché hier au ſoir, il a campé à cinq à ſix
„ lieues au nord de Pondichéry, & aujour-
„ d'hui 25, il s'eſt porté du côté de Gou-
„ delour. Si l'exercice eſt néceſſaire à la
„ ſanté, M. Smith doit bien ſe porter; car
„ Eder-Ali-kan lui fait faire bien des pro-
„ menades. Ce qu'il y a de mal pour nous,
„ c'eſt qu'il ſemble que ces meſſieurs aient
„ porté exprès le théatre de la guerre aux
„ environs de Pondichéry, & agiſſent de
„ concert pour nous affamer. Nos campa-
„ gnes ſont pleines de beſtiaux qui meurent
„ de faim, & les champs ſont jonchés de
„ cadavres & de ſquélettes de ces animaux,
„ que la diſette a fait périr, & fait mourir
„ encore tous les jours. Une vache avec
„ ſon veau ſe donnent pour deux roupies
„ (quatre livres ſeize ſols de notre mon-
„ noie), & l'on ne trouve point à les ven-
„ dre, perſonne ne voulant ſe charger de
„ beſtiaux qu'il ne peut nourrir.

„ *Du 5 août* 1769. La route d'ici à Ma-

„ dras eſt un déſert, ainſi que les environs
„ de cette ville; les pauvres infortunés In-
„ diens commencent cependant à rebâtir
„ peu à peu leurs miſérables paillotes & à
„ répandre quelques grains de riz dans leurs
„ champs. Lorſque j'allai à Vilnour, à deux
„ lieues d'ici, la campagne au-delà de nos
„ poſſeſſions faiſoit compaſſion, ainſi que
„ Vilnour; les oſſemens des beſtiaux étoient
„ par gros tas, nos propres champs en
„ étoient jonchés, aujourd'hui même ils ne
„ ſont pas encore entiérement nettoyés des
„ triſtes ſquélettes de ces animaux; à peine
„ fait-on quelques pas ſans en voir des
„ reſtes.

„ Les Anglois ont retiré beaucoup d'ar-
„ gent du Bengale; mais la plus grande par-
„ tie a été engloutie pour la ſeconde fois
„ dans l'Inde, par les frais immenſes que
„ cette ſuperbe nation a été obligée de faire
„ pour ſoutenir la guerre contre Eder-Ali-
„ kan. Le Nabab leur doit beaucoup, mais
„ il ne paiera jamais. S'ils reprennent les
„ places de ce prince, qu'ils ont évacuées
„ par la paix, & qu'ils les gardent comme
„ ils ont déjà fait, ils retomberont dans

„ le premier cas où ils se sont trouvés : ce „ qui fait voir que les Européens doivent „ se borner à leur commerce, avoir une „ bonne place pour se faire respecter, évi- „ ter tout systême de domination dans le „ pays, & n'entrer dans aucune dispute; „ car de là vient tout le mal. „

Nos campagnes aux environs de Pondichéry enchantoient en janvier & février 1770; les riz qui couvroient ces campagnes annonçoient une récolte abondante. Si l'on avançoit du côté des terres du Nabab, on étoit saisi d'une espece d'horreur; ces terres, si fertiles dans d'autres tems, offroient à perte de vue l'image du plus affreux désert, comme si le feu y avoit passé; & cela près d'une année après la guerre. C'étoit l'ouvrage de la derniere campagne d'Eder-Ali-kan; le pauvre peuple avoit perdu toute sa richesse; ses misérables bestiaux qui lui servoient à cultiver son champ, avoient été enlevés, ou étoient morts de faim, comme quelques-uns des maîtres; les terres étoient demeurées sans culture, parce que le peu de monde qui les habitoit alors, & qui auroit pu travailler, n'étoit pas revenu de sa

frayeur ; il n'osoit planter, dans la crainte d'une seconde révolution. Les moyens manquant aux autres, que pouvoit-on leur demander ?

Si les guerres désolent les campagnes, elles influent également sur les manufactures, & nécessairement sur le commerce. Je voudrois que l'on pût faire le parallele du commerce actuel des Européens dans l'Inde, avec celui que les Romains y faisoient autrefois ; je doute que l'on trouvât que nous ayons de ce côté de l'avantage sur eux.

Je sais que les princes Mogols, lorsqu'ils se sentent plus foibles que leurs ennemis, sont dans l'usage d'implorer l'assistance des Européens, en leur faisant mille belles promesses ; mais que deviennent ces belles promesses ? La fourbe tient lieu de tout dans ce pays ; & l'alliance que l'on peut faire avec ces princes, ne sert tout au plus qu'à enrichir quelques particuliers, en ruinant sans ressources la compagnie qui fait la guerre en leur faveur.

C'est ce qu'a déjà observé le judicieux M. Holwel, *Evénemens histor.* chap. III, p. 180. Cet auteur donne à ses compatriotes

des avis très-ſenſés, ſur les guerres qu'ils entretenoient alors dans l'Inde : " Une „ compagnie tout à la fois commerçante & „ militaire, eſt un monſtre à deux têtes, „ dont l'exiſtence ne ſauroit être de longue „ durée, &c. „ J'ajouterai à ce paſſage une note que je trouve dans mon Journal, & que je fis dans un tems où je n'avois pas encore lu M. Holwel : elle eſt de même date que celle que l'on vient déjà de voir.

" *Du 5 août* 1769. Les nouvelles cer- „ taines de Madras diſent que les Anglois „ évacuent toutes les places de l'Inde où „ ils avoient des garniſons, pour garantie „ des ſommes que leur doit le Nabab, & „ qu'on ne fait pas monter à moins de douze „ lacs de pagodes d'or (plus de cent mil- „ lions de notre monnoie) : ils ne conſer- „ vent que Trichenapali & Velour, deux „ fortes places. Le Nabab reprend toutes „ ſes terres, & il les régit lui-même. Les „ Anglois licencient auſſi leurs Cypaies ; ils „ en ont déjà congédié quatre mille : ce „ ſont autant de troupes pour Eder-Ali- „ kan. On prétend (mais ceci n'eſt que „ conjecture) qu'un article ſecret du traité

„ porte

„ porte que les Anglois ont dix-huit mois „ pour rendre au Nabab toutes ſes terres; „ & qu'ils ne ſe mêleront en rien dans les „ guerres de l'Inde. Les politiques de Pondichéry ajoutent que Trichenapali & „ Velour ſeront auſſi évacués, mais les der- „ niers. Actuellement le Nabab fait tout „ par lui-même; les Indiens diſent que les „ ſujets de ce prince, ou le peuple qui lui „ eſt ſoumis, n'eſt pas fâché de ne plus être „ gouverné par les Anglois, parce qu'il „ ſera traité, ajoute-t-il, moins tyranniquement.

„ Voilà donc cette belle politique de „ M. Dupleix réduite au néant. Les Anglois „ à Madras écrivoient, dit-on, en Europe „ qu'avec leurs grandes poſſeſſions dans „ l'Inde, & ſur-tout avec l'argent qu'ils „ tiroient du Bengale, ils chargeroient tous „ les vaiſſeaux qu'on leur adreſſeroit, & „ qu'il étoit inutile de leur envoyer de l'argent. Si je ne me trompe, c'étoit auſſi le „ ſyſtême de M. Dupleix. J'ignore le nombre des vaiſſeaux que les Anglois ont „ chargés à Madras ſans aucun ſecours d'Europe; mais ils ont aujourd'hui des vaiſ-

„ ſeaux dans l'Inde, dont ils ſont fort em-
„ barraſſés, parce qu'ils n'ont point d'ar-
„ gent. Le ſyſtême de M. Dupleix eſt donc
„ faux, les Européens ne doivent jamais ſe
„ flatter de garder long-tems l'Inde; ce pays
„ ſi ſujet à révolutions, abſorbera toujours
„ les revenus qu'ils en tireront. Qu'y ga-
„ gneront-ils? Ils auront dévaſté le plus
„ beau pays du monde & ruiné leur com-
„ merce. „

Un officier d'artillerie, & pluſieurs perſonnes très au fait des affaires de l'Inde, m'aſſurerent à Pondichéry, que la guerre de l'Inde coûtoit aux Anglois bien près d'un million & demi par mois, de notre monnoie, ou dix-huit millions par an. Quelles étoient leurs forces pour ce prix? Trois mille hommes au plus de troupes d'Europe, quinze mille Cypaies, un petit corps de cavalerie blanche de trois cents hommes au plus, & un train d'artillerie dont j'ignore la force. Or, je ne ſais pas s'il eſt de la politique des puiſſances Européennes de détacher chaque année de leur tréſor dix-huit millions, pour aller les enfouir à trois mille lieues, en protégeant un prince Mogol qui

nous méprise, qui ne remboursera jamais les frais de la guerre, & qui, lorsqu'il se verra le plus fort, cherchera les moyens de payer ses bienfaicteurs, en les assassinant ou en les empoisonnant; car jamais les princes Mogols ne nous verront, sans jalousie, possesseurs tranquilles de grandes provinces dans l'Inde.

Cette somme de dix-huit millions paroîtra bien forte, & peut-être exagérée; le calcul en est aisé, le voici en deux mots. On ne peut pas avoir moins, en troupes du pays, que trois mille cavaliers & quinze mille Cypaies. Les Anglois n'avoient point à la vérité de cavalerie, aussi firent-ils la guerre avec le plus grand désavantage de leur côté; car qu'est-ce qu'un corps d'environ trois cents cavaliers? Eder-Ali-kan, au contraire, avoit près de quarante mille hommes en cavalerie, avec lesquels il désoloit tout. Or, un cavalier avec son cheval coûte une roupie par jour; sur ce pied-là, les trois mille cavaliers montent à quatre-vingt-dix mille roupies par mois, & les quinze mille hommes d'infanterie ou Cypaies à cent vingt mille roupies, à raison de huit roupies par mois pour chaque Cypaie: ce qui

fait par an deux millions cinq cents vingt mille roupies, la roupie évaluée à quarante-huit sols de notre monnoie. Ces deux millions cinq cents vingt mille roupies font six millions quarante-huit mille livres argent de France.

Avec cet objet, il seroit encore nécessaire de fournir les chevaux aux cavaliers; car ces militaires craignent autant & plus pour leurs chevaux, que pour leur propre personne, & ils ne s'exposent pas volontiers aux risques de les perdre. Eder-Ali-kan avoit dans son armée, presque toute de cavalerie, comme je l'ai remarqué, quatre mille hommes d'élite, sur lesquels il pouvoit compter, & dont les chevaux lui appartenoient.

Les Cypaies ne sont pas des troupes bien merveilleuses; cependant il est possible de les aguerrir jusqu'à un certain point : on s'en sert dans une infinité de cas où ils sont d'une très-grande ressource, & peuvent souvent décider du sort d'une bataille quand ils sont employés par une main habile; mais il ne faut pas user de rigueur avec ces troupes, qui se regardent comme libres & indépendantes. J'ai vu à Pondichéry, passer

par les armes des soldats Européens pour cause de désertion ; les Cypaies ne voyoient ces exécutions qu'avec la plus grande répugnance. Les gens de l'Inde ne peuvent point se familiariser avec cette idée de faire perdre la vie à un individu pour un sujet si peu grave, selon eux, que celui de la désertion.

Voici un fait arrivé à un des généraux Anglois, pour un exemple de sévérité un peu trop grand, qu'il avoit apparemment cru nécessaire dans les circonstances où il se trouvoit pour le moment, mais qui occasionna un événement bien différent de celui auquel il s'étoit attendu. Les Anglois ne se voyant sans doute pas assez de troupes à la côte de Coromandel pour faire face à tout, engagerent, par la force de la persuasion, deux mille Cypaies de Bengale à passer à la côte : ils y consentirent ; mais ils mirent dans leurs conditions qu'ils ne s'engageoient que pour un tems, & qu'on les congédieroit exactement après ce tems qu'ils limiterent. Le terme fixé par la convention étant expiré, les Cypaies demanderent leur congé ; les chefs qui les commandoient

représenterent au général Anglois que la troupe vouloit s'en retourner dans son pays, que la convention étoit formelle & le terme expiré, qu'elle ne serviroit pas davantage. Le général Anglois irrité, se voyant peut-être à la veille d'être aux prises avec l'ennemi, & trouvant que deux mille hommes de moins dans son armée y feroient une breche considérable, trouva ce refus de service, de la part des Cypaies, tout-à-fait hors de saison. Mais ces peuples ne considerent pas l'état actuel des autres; ils ne regardent & ne voient jamais que le leur. Le refus que fit le général, de laisser partir ces Cypaies, excita des murmures dans cette troupe, & elle refusa en effet de faire le service. Pour lors le général eut recours à la politique & à la discipline Européenne; il fit, dit-on, pendre le chef des Cypaies: par-là il remit le calme. Ce ne fut qu'un calme apparent; la crainte & les précautions qu'il prit empêcherent la débandade ou désertion des deux mille Cipayes: le moment vint d'une action; malgré les précautions du général, à la premiere décharge, les deux mille Cypaies passerent en corps & en ordre du côté

de l'ennemi, & firent feu contre les Anglois.

La fomme de fix millions quarante mille livres, que j'ai fuppofée pour les fonds néceffaires à l'entretien de trois mille cavaliers & de quinze mille Cypaies, ne fait pas encore la moitié de la dépenfe annuelle qu'il faut dans l'Inde pour foutenir la guerre; il faut en effet, outre ce corps de troupes nationales, une armée de cinq mille Européens, & un train d'artillerie proportionnée & bien fervie. Celle d'Eder-Ali-kan, quoique trainée par des bœufs, alloit le même train que fa cavalerie; & cela ne doit point paroître extraordinaire, après ce que j'ai dit de la vîteffe avec laquelle vont les bœufs de l'Inde : elle eft telle qu'un cavalier démonté faute, dit-on, fur le premier bœuf qu'il rencontre, & fe trouve bientôt rejoint à fon corps.

Ce dernier article de cinq mille Européens, & d'une artillerie proportionnée & bien fervie, eft très-confidérable; fur-tout les frais de l'artillerie & des munitions en tout genre. A quelles fommes auffi ne reviennent pas cinq mille Européens effectifs, tranfportés & entretenus dans l'Inde? Il faut

de néceſſité faire continuellement paſſer d'Europe les recrues avec beaucoup de frais; car outre la deſtruction des armées, cauſée par la guerre, combien de cauſes étrangeres concourent dans ce pays à faire périr le ſoldat Européen ? Il ſeroit trop long & aſſez inutile de les détailler : il faut, en outre, dans l'Inde, avoir toujours ſes fonds d'avance ; & quand il ſera queſtion d'y faire paſſer tous les ans quinze à dix-huit millions, on y manquera toujours d'argent.

Il ne faut pas compter ici ſur la reſſource des contributions : elle peut être bonne en Europe ; elle eſt chimérique dans l'Inde, parce qu'elle n'a qu'un tems très-borné, & l'on eſt bientôt réduit à faire contribuer des déſerts, ce qui eſt la même choſe que d'être réduit à la faim, ſi l'on n'a pas pris les meſures les plus efficaces pour la ſubſiſtance de ſon armée. L'expédition de nos troupes dans le Tanjaour, pendant la derniere guerre, en eſt une preuve, entre un grand nombre d'autres de cette eſpece.

Enfin, je ne vois qu'une puiſſance capable de faire la conquête de l'Inde, & de ſe la conſerver ; mais cette puiſſance eſt pure-

ment imaginaire. Je veux dire que, s'il s'établit quelque jour une puiſſance à Madagaſcar, qui ſoit abſolue dans toute l'isle, c'eſt-à-dire maîtreſſe, comme le ſont les puiſſances Européennes dans leurs états; enfin, qui faſſe de cette isle un royaume policé, comme le ſont ceux d'Eſpagne, de France ou d'Angleterre; cette puiſſance, dis-je, ſera, ſi elle le veut, la maîtreſſe de l'Inde & de tout l'Indoſtan.

A l'égard des Européens qui iront à force de voiles, de leurs ports, faire la guerre contre les habitans de l'Inde, mon opinion eſt qu'ils la feront toujours avec déſavantage, à moins qu'ils n'y emploient des ſommes immenſes: ce qui n'eſt guere à préſumer, puiſque ce ſeroit tout à pure perte: ils ruineront leur commerce, les manufactures ſeront abandonnées, l'argent ſera caché, enterré, ou tranſporté dans le nord, & les Européens ne pourront charger leurs vaiſſeaux.

Les gens de l'Inde me paroiſſent, vis-à-vis de nous autres Européens, à bien des égards, ce que les Parthes étoient vis-à-vis des Romains. M. de Monteſquieu, dans ſon

excellent livre ſur la grandeur & la décadence des Romains, donne la raiſon pour laquelle les Parthes ont toujours réſiſté aux Romains. Voici ce qu'il dit:

" La difficulté conſiſtoit dans la ſituation des deux empires & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie.... l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver.... Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains conſiſtoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme & la mieux diſciplinée du monde.

„ Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable; ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines: le javelot pouvoit rarement les atteindre; ils aſſiégeoient une armée, plutôt qu'ils ne la combattoient. Inutilement pourſuivis, parce que chez eux fuir c'étoit combattre, ils faiſoient retirer les peuples à meſure qu'on approchoit, & ne laiſſoient dans les places que les garniſons; lorſqu'on les avoit priſes, on étoit obligé de les détruire; ils brû-

„ loient avec art tout le pays autour de l'ar-
„ mée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe
„ même. Enfin, ils faisoient à peu près la
„ guerre comme on la fait aujourd'hui sur les
„ mêmes frontieres. D'ailleurs, les légions
„ d'Illyrie & de Germanie, qu'on transf-
„ portoit dans cette guerre, n'y étoient pas
„ propres ; les soldats accoutumés à manger
„ beaucoup dans leur pays, y périssoient
„ presque tous. Ainsi, ce qu'aucune nation
„ n'avoit encore fait, d'eviter le joug des
„ Romains, celle des Parthes le fit, non pas
„ comme invincible, mais comme inacces-
„ sible. „

Il me semble, d'après l'idée que j'ai prise de l'Inde étant sur les lieux, qu'on peut appliquer une partie de ces mêmes raisonnemens aux Européens & aux habitans de l'Inde. Il n'y a, je le répete, qu'une puissance maîtresse absolue de tout Madagascar, qui puisse applanir toutes ces difficultés.



CHAPITRE II.

De quelques points de la religion des Indiens Tamoults, avec des remarques sur le sixieme volume des Cérémonies religieuses des différens peuples de la terre, *édition de Paris*, 1741, *qui traite de la religion des Gentils.*

JE ne connois point de voyageur qui ait mieux saisi le fond de la doctrine des Indiens que l'ont fait Holwell & le docteur Bernier: ce n'est pas qu'on ne trouve ailleurs des choses très-curieuses sur la croyance des Gentils. Tavernier, par exemple, nous a donné plusieurs détails intéressans sur leur religion & leurs cérémonies. Jean-Henri Grose, dont j'ai déjà parlé, a publié aussi des choses également intéressantes au sujet de la religion des Gentils. Mais Holwell a poussé ses recherches plus loin que Grose: il prétend que tous les auteurs modernes ont tort de nous représenter les Indiens comme un peuple stupide & plongé dans l'idolatrie la plus grossiere; que leur erreur vient de ne pas assez

connoître ce peuple ; qu'une ſimple deſcription de la religion & des cérémonies d'un peuple ne ſuffit pas pour nous le faire connoître ; qu'un voyageur doit pouſſer ſes recherches plus loin, s'il veut inſtruire ; car de dire ſimplement que les Indiens adorent un tronc, une pierre, une idole, ce diſcours ne ſert qu'à nous faire mépriſer ce peuple. Si au contraire ce voyageur poſſédoit aſſez la langue des Indiens pour découvrir l'étymologie des mots & des expreſſions dont ils ſe ſervent, & pour pénétrer les myſteres de leur théologie, il ſeroit en état de nous faire voir que ce culte eſt fondé ſur des principes.

Pietro della Valle, voyageur très-eſtimé, a ſur les Indiens la même idée que Holwell, tome IV de ſes *Voyages* en italien. " Il ne „ faut pas s'étonner que les ſages Indiens, „ très-peu communicatifs à l'égard du peu„ ple, aient enveloppé ſous le voile des allé„ gories & des ſymboles les ſecrets de la „ nature, les myſteres de la religion, & „ même les principaux événemens de l'hiſ„ toire : ainſi, ce qui paroît le plus ridicule, „ & révolte même le ſens commun, devien-

„ droit au moins ſupportable, s'il étoit dé„ veloppé par un Bramine de bonne foi & „ intelligent. „

Holwel avoit cet avantage dont il parle : il ſavoit la langue ſavante des Brames, il avoit ramaſſé, à force de ſoins & de dépenſes, pluſieurs manuſcrits fort curieux, parmi leſquels s'étoient trouvées deux copies du *Shaſtah*; ce livre eſt la loi des Gentils de l'Indoſtan & des provinces de Bengale, comme le *Vedam* l'eſt des Indiens du Malabar, de Coromandel & de Ceylan. Holwel prétend que ces deux livres n'en formoient qu'un au commencement; que le Vedam eſt tiré du Shaſtah, & n'en eſt qu'une corruption. Il a donné une traduction de ce livre, & il a averti qu'à la premiere lecture qu'il en fit, il s'apperçut que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient emprunté leur mythologie, leur coſmogonie & même leurs cérémonies religieuſes & leurs idoles, des Brames; & qu'encore qu'ils les aient défigurées & mutilées de la maniere la plus groſſiere, il étoit aiſé de les reconnoître. C'eſt un point que je n'examinerai pas : on peut voir dans Holwel les preuves qu'il en rapporte.

On trouve dans Bernier toute la doctrine & la croyance des Indiens, renfermées dans environ deux pages d'une métaphysique fort sublime & fort relevée ; on y voit le système de ces peuples sur la nature de Dieu & sur la création. Bernier croit, & avec raison, que leur système sur la nature de Dieu est le même que celui de Platon ; il auroit pu ajouter que c'étoit aussi le sentiment de Marc-Aurele-Antonin, c'est-à dire, cette ame universelle, répandue dans toutes les parties de l'univers, & que Virgile, d'après l'idée de Platon, a peinte par ces deux beaux vers :

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus,
Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

D'où il paroît que ce système est de la plus grande antiquité, & qu'il nous vient vraisemblablement de l'Asie. Leur idée sur la création est tout-à-fait singuliere : nous ne nous y arrêterons pas, on peut la lire dans Bernier, & dans le premier volume des *Cérémonies religieuses*, édition d'Amsterdam, 1723.

Ce système est aussi celui des Brames de nos jours ; il fait la base de la religion qu'ils

ont apportée dans le ſud de la preſqu'isle de l'Indoſtan, le Maduré, le Tanjaour & le Maiſſour. Il y avoit alors dans ces parties de l'Inde, & principalemnt à la côte de Coromandel & à Ceylan, un culte dont on ignore abſolument les dogmes : le dieu Baouth, dont on ne connoît aujourd'hui dans l'Inde que le nom, étoit l'objet de ce culte ; mais il eſt tout-à-fait aboli, ſi ce n'eſt qu'il ſe trouve encore quelques familles d'Indiens, ſéparées & mépriſées des autres caſtes, qui ſont reſtées fidelles à Baouth, & qui ne reconnoiſſent point la religion des Brames.

Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait de ces familles aux environs de Pondichéry; cependant, une choſe très-digne de remarque, & à laquelle aucun des voyageurs qui parlent de la côte de Coromandel & de Pondichéry n'ont fait attention, eſt que l'on trouve à une petite lieue au ſud de la ville, dans la plaine de Virapatnam, aſſez près de la riviere, une ſtatue de granit très-dur & très-beau : cette ſtatue d'environ trois pieds à trois pieds & demi de hauteur, eſt enfoncée dans le ſable juſqu'à la ceinture, & peſe

pese sans doute plusieurs milliers ; elle est comme abandonnée au milieu de cette vaste plaine. Je ne peux mieux en donner une idée, qu'en disant qu'elle est exactement conforme & ressemblante à *Sommonacodum* Siamois ; c'est la même forme de tête, ce sont les mêmes traits dans le visage, c'est la même attitude dans les bras, & les oreilles sont absolument semblables. La forme de cette divinité, qui certainement a été faite dans le pays, & qui ne ressemble en rien aux divinités actuelles des Gentils, m'avoit frappé lorsque je passai dans cette plaine. Je fis diverses informations sur cette figure singuliere ; les Tamoults m'assurerent tous que c'étoit Baouth qu'on ne regardoit plus, que son culte & ses fêtes étoient cessées depuis que les Brames s'étoient rendus les maîtres de la croyance du peuple.

Les Tamoults m'assurerent encore, que du tems de Baouth, les Chinois venoient commercer à la côte de Coromandel ; qu'ils avoient une colonie à l'endroit où est actuellement Negapatnam. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'à Negapatnam on trouve une tour que l'on nomme *tour des Chinois*,

faite dans le même goût que les tours Chinoises, que tout le monde connoît; mais voici un trait d'histoire qui m'a paru plus singulier, & qui rend au moins très-probable cet établissement des Chinois à la côte de l'Inde.

Les naturels de la province de Gales, dans l'isle de Ceylan, se nomment *Cingla* ou *Chingla*; ils portent leurs cheveux longs & rétroussés avec un peigne d'écaille, à peu près comme les Cochinchinois & les Japonois. Or, la tradition du pays porte que ce peuple descend des Chinois établis à la côte de Coromandel; qu'ils envoyoient les malfaicteurs en exil dans l'isle qui se nommoit *Gales*; c'est de là qu'est venu le mot de *Chingla*, qui, à ce que prétend la tradition, signifie *Chinois exilés à Gales*. Quoi qu'il en soit, l'auteur de qui je tiens ce fait, auteur digne de foi, qui a vu les Chingla & les Chinois, m'a assuré que les Chingla ne lui ont paru avoir aucune ressemblance avec les Chinois. Le Chingla paroît lourd & épais, mais doux; ses traits sont plus développés que ceux des Chinois, dont l'œil est bridé: sa couleur est d'un noir tant soit peu plus clair

que celle des Malabars; ſa taille eſt ordinaire; il eſt fort pareſſeux. Mais des cauſes phyſiques peuvent avoir altéré ou changé l'organiſation de l'eſpece.

Cette tradition des Tamoults m'a fait penſer que les Egyptiens pourroient bien être une colonie Chinoiſe; car s'il eſt hors de doute que les Chinois ſoient venus anciennement commercer à la côte de Coromandel & au Maduré, & qu'ils y aient eu une eſpece de ville ou de colonie, à peu près comme nous autres Européens en avons aujourd'hui à la même côte, ces Chinois ne pourroient-ils pas avoir pouſſé leur commerce juſqu'à la mer Rouge? Le plus difficile étoit fait en venant de la Chine au Maduré: au lieu qu'il n'exiſte aucune tradition dans l'Inde que les Egyptiens y aient jamais paru ni commercé. Je ne donne ceci que comme une conjecture, ou une idée que l'on pourroit peut-être étendre davantage, & je ne prétends pas par-là chercher à diminuer la force des preuves dont s'eſt ſervi un des plus ſavans hommes de ce ſiecle pour établir que les Chinois étoient une colonie d'Egyptiens.

Quelques auteurs prétendent que Foé,

divinité Chinoise, vient de l'Inde, soit de l'isle de Ceylan, soit du continent voisin. *Cérémonies religieuses*, tome VI. Selon eux, ce Foé parut vers le tems de Salomon; il proposa sa nouvelle doctrine aux Indiens, & il réussit sans peine à la leur faire recevoir; il mit ses dogmes par écrit; & vers l'an 65 de J. C. les disciples de ce philosophe porterent à la Chine ses dogmes; ils furent traduits dans la langue chinoise, & très-bien reçus du peuple.

Les Chinois trouverent, par ce qu'ils connoissoient des Indiens chez lesquels ils alloient fréquemment, que ce que les sectateurs de Foé disoient de l'époque de la mort de ce philosophe, cadroit parfaitement avec leur chronologie: ainsi voilà Foé divinisé dans la Chine au premier siecle de l'ere chrétienne; mais il y avoit pour lors long-tems qu'il l'avoit été dans l'Inde à la côte de Coromandel & à Ceylan, sous le nom de *Baouth*, puisqu'il paroît prouvé que les Brames étoient à la côte de Coromandel dans le premier siecle de l'ere chrétienne, & les Brames y avoient trouvé Baouth. M. Bailly prouve qu'ils y étoient du tems de Pytha-

gore, cinq ou six cents ans avant J. C. (On peut voir l'histoire de l'astronomie ancienne.) Il reste à savoir actuellement si cette divinité est véritablement de race Indienne ou Chinoise, & c'est ce qu'il n'est point aisé de débrouiller.

Premiérement Baouth, Faouth ou Foé, ne sont vraisemblablement que la même divinité, que les caracteres distinctifs des langues indiennes & chinoises ont sans doute ainsi défigurée: ce qui arrive à tous les noms propres dans toutes les langues. La statue de Baouth, que j'ai vue à Virapatnam, ne paroît être qu'un modele de Foé, comme Foé semble l'être de Baouth. Ainsi Baouth, Sommonacodum, Faouth ou Foé, sont sans doute la même idole: mais cela ne nous dit point si elle est Indienne ou Chinoise.

Secondement, les Tamoults qui sont d'accord à dire qu'ils ont adoré pendant longtems Baouth, ne conviennent pas d'avoir cherché à faire des prosélytes hors de leur pays, ni d'avoir par conséquent porté à la Chine les dogmes de Baouth; ils m'ont dit au contraire que ce sont les Chinois eux-mêmes, qui, venant alors commercer dans l'Inde,

& ayant formé une colonie à l'endroit où l'on voit aujourd'hui Negapatnam, ont emmené avec eux dans la Chine cette divinité, & ils la disent originaire de Ceylan ou de Negapatnam. Il est donc très-vraisemblable, en admettant la tradition des Tamoults, que Baouth est Indien; mais il pourroit être Indien, & de race Chinoise; c'est-à-dire, qu'il pourroit être sorti de ces mêmes Chinois établis de tems immémorial à Ceylan ou à la côte de l'Inde.

Quelle apparence, en effet, qu'une nation comme celle des Chinois, qui avoit sans doute depuis long-tems un culte lorsqu'elle commença à venir commercer dans l'Inde, nation si peu curieuse de copier les autres nations, eût emmené avec elle de l'Inde une divinité qui ne seroit pas née dans son sein? Si donc les Chinois ont transporté Baouth ou Foé de l'Inde à la Chine, il faut croire qu'il étoit de race Chinoise, c'est-à-dire, sorti des Chinois établis à Negapatnam ou à Ceylan: au reste, je ne prétends point décider la question; je reviens aux Brames & à la religion qu'ils introduisirent dans le sud de la presqu'isle de l'Inde en-deçà du Gange.

L'instant où ils leverent l'étendard de leur religion, fut celui de la chûte de Baouth & de ses sectateurs, & sans doute l'époque de la ruine du commerce des Chinois dans l'Inde.

Aujourd'hui les Chinois ne peuvent plus passer les détroits; leurs loix, à ce qu'on m'a assuré, ont limité leur commerce du côté de l'ouest à Malacca & à Batavia, où ils sont établis. Il va tous les ans de Canton & d'Emouy à Malacca & à Batavia, des bâtimens Chinois, depuis deux cents jusqu'à cinq cents tonneaux de port: on les nomme *sommes Chinoises*; à Manille, où il y en va aussi, on les nomme *champans*.

Cette révolution dût faire une grande sensation dans le pays. Il s'agissoit en effet de changer totalement les préjugés & la croyance des peuples; ce n'étoit pas un petit ouvrage: le plus difficile, à la vérité, consistoit à convertir le prince. L'état étant despotique, les Brames, espece d'hommes rares pour la politique, la finesse & l'adresse dans les affaires, se douterent bien que le peuple seroit de la religion du souverain, & que s'ils venoient une fois à bout de le persua-

der, ſon exemple entraîneroit néceſſairement tout le peuple. Voici comme la choſe ſe paſſa; ou plutôt, voici la fable que les Tamoults m'ont racontée à ce ſujet.

Les Brames étant venus dans le Tanjaour, commencerent à y prêcher de paroles & d'exemple : ils eurent l'adreſſe de s'inſinuer auprès du roi; ils firent jouer tous les reſſorts ſecrets de leur politique, pour engager ce prince à chaſſer le dieu qu'il adoroit, & à embraſſer leur religion, dont ils lui repréſenterent l'excellence bien au-deſſus de celle de la religion de Baouth. Les miniſtres de Baouth oppoſerent tout leur crédit à l'innovation des Brames: ceux-ci, ne pouvant venir à bout de leur deſſein, eurent la fineſſe de propoſer, & l'adreſſe de faire des miracles; ils demanderent qu'on leur amenât un homme qui eût la fievre; ils guérirent, devant le roi, la moitié du corps de cet homme, en commandant à la fievre de ſe retirer de cette moitié; la fievre obéit, & alla ſe loger dans l'autre moitié du corps: on ſent bien que cette autre moitié devint bien plus malade qu'elle n'étoit avant. Alors les Brames pro-

poserent aux ministres du dieu Baouth de guérir cette autre moitié devenue si malade. Les ministres de Baouth, qui ne s'attendoient point à un pareil tour, demeurerent étonnés & confus, loin de pouvoir guérir la partie malade.

On s'attend peut-être que, pour rendre ce prétendu miracle plus éclatant, les Brames guérirent tout-à-fait cet homme : c'est ce qu'il auroit fallu faire, & ce qu'ils n'entreprirent point. Malgré cela, le roi fort satisfait, & ne doutant point du miracle, se mit en colere contre les ministres de Baouth, les chassa & renversa ses idoles; dans le moment les Brames arborerent leur étendard, & leur religion fut reçue pour la véritable.

Cette religion n'exclut point l'idée du Dieu de l'univers, dit Grose; ils admettent des dieux subalternes, mais dépendans d'un Dieu supérieur & plus puissant, & c'est ce qui forme parmi eux quantité de sectes. C'est bien dommage que les lumieres de la nouvelle loi n'éclairent pas un aussi beau peuple, qui fait depuis si long-tems, dit M. Holwell, l'ornement de la création : cependant, ajoute cet auteur, cela se peut

dire d'aucun peuple qui exîste sur la surface de notre globe.

Selon présque tous les docteurs Gentils, il y avoit au commencement une femme appellée *Paraxacti*, ce qui signifie *très-excellente & très-sublime puissance.* Cette femme eut trois fils. Le premier, qui vint avec cinq têtes, fut nommé par sa mere *Brama*, qui veut dire *science*; il reçut d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles & invisibles. Le second fut appellé *Vixnou*; sa mere lui donna le pouvoir de conserver tout ce qui avoit été créé par son frere. Le troisieme, qui vint comme le premier avec cinq têtes, fut nommé *Rutren* par sa mere, & elle lui conféra le pouvoir d'anéantir tout ce que ses freres auroient créé & conservé. Ces trois freres, qui sont les trois dieux supérieurs des Gentils, eurent pour femme, disent ces docteurs, la mere qui les avoit engendrés.

Il paroît par-là que les Indiens admettent dans la nature trois principes, un principe créateur, un principe conservateur, un principe destructeur; & il est à remarquer que le principe créateur & le destructeur ont ap-

paremment besoin, selon l'idée des docteurs Gentils, de plus de force & de vertu que le conservateur, puisqu'ils donnent cinq têtes à chacun d'eux, & que le principe conservateur n'en a qu'une. Cette doctrine avoit sans doute passé de l'Inde dans l'occident de l'Asie, lorsque Manes fit son hérésie des deux principes.

Ce systême des trois principes est presque généralement reçu de tous les docteurs Gentils, comme nous l'avons dit; mais il a donné naissance à cinq sectes principales qui partagent les docteurs à la côte de Coromandel. Les uns veulent que Paraxacti soit seule la cause de toute chose, & que, par conséquent, on doit l'adorer en cette qualité comme le seul dieu véritable. D'autres prétendent que ce soit Brama. D'autres, & ceux-ci forment le plus grand nombre, soutiennent que c'est Vixnou qu'on doit reconnoître pour premier principe. Quelques-uns attribuent cette éminente qualité à Rutren. Il y en a enfin, qui ne veulent pas qu'aucun de ces trois freres en particulier soit dieu, mais conjointement avec Paraxacti.

Par ce court exposé, l'on voit que, quoi-

que les Gentils ne s'accordent pas entr'eux en fait de doctrine, ils reconnoissent cependant dans le fond un premier être indépendant; & plusieurs Tamoults que j'ai connus, ont bien su me dire, lorsque je leur reprochois leur aveuglement, qu'ils reconnoissoient & adoroient un seul dieu comme moi.

Les trois principes, Brama, Vixnou & Rutren, ne sont par conséquent que les attributs personnifiés du premier être qu'ils admettent. Brama, le premier des trois dieux supérieurs, représente le pouvoir que dieu a de créer. Vixnou, le seconde, représente le pouvoir que dieu a de conserver. Rutren, le troisieme & dernier des trois dieux supérieurs, représente le pouvoir que dieu a de détruire. Ce systême est amplement traité & savamment discuté par Holwell.

Ce que je viens de dire de la croyance des Gentils sur la divinité, & qui fait la base & le fondement de leur religion, m'a été communiqué par Maridas, interprete du conseil supérieur de Pondichéry. Cet extrait est d'ailleurs conforme en tout à ce que l'on trouve sur le même sujet dans le

premier volume des *Cérémonies religieuses*, édition d'Amsterdam, 1723.

Maridas étoit Tamoult, il avoit beaucoup de pénétration d'esprit. Les RR. PP. missionnaires des missions Malabares (Tamulaires) lui ayant trouvé des dispositions, se l'étoient attaché, & lui avoient appris le latin & le françois, qu'il lit, parle & entend très-bien : ils avoient espéré en faire un missionnaire ; je ne sais pourquoi la chose n'a pas eu lieu. Il avoit eu un compagnon d'étude, nommé *Maleapa*, sur lequel les missionnaires avoient eu les mêmes vues que sur Maridas ; ils ne réussirent pas mieux dans celui-ci : il fut mon interprete & même mon maître, comme on le verra dans le chapitre suivant.

Il est bon de remarquer ici, que quoique tous les peuples de l'Inde en général admettent trois dieux supérieurs, les noms de ces trois dieux ne sont pas les mêmes par toute l'Inde. Le premier se nomme indistinctement *Bruma*, *Bramma*, *Bramah*, *Brama*, *Brahama*, &c. Le second se nomme *Vichnou* à la côte de Coromandel, & s'écrit *Vixnou* ou *Vichnou* : dans le Bengale on écrit *Bistnoo*. Enfin, le troisieme se nom-

me *Rutren* ou *Rondra* à la côte de Coromandel, & *Sieb* dans le Bengale. La femme qui donna la naiſſance à ces trois freres, ſe nomme, comme je l'ai dit d'après Maridas & Maleapa, *Paraxacti;* d'autres écrivent *Parvaty.*

Des auteurs qui ont parlé de la conformité des coutumes des Indiens avec celles des Juifs, ont vu par-tout cette conformité: ils ont en conſéquence défiguré les noms de *Bruma* & de *Paraxacti* ou *Parvaty*, & ils ont écrit *Brahama* & *Saraſvatty ;* d'où ils ont conclu que c'étoit Abraham & ſa femme Sara. L'on peut voir une lettre écrite de l'Inde à M. Huet, ancien évêque d'Avranches. Mais cet argument ne me paroît pas bien concluant, non plus que pluſieurs autres renfermés dans le même ouvrage, en faveur de cette même conformité.

Selon la note qu'on vient de voir, Brama eſt né avec cinq têtes: mais il y a toute apparence que depuis ſa naiſſance il en a perdu une; car j'ai une eſtampe de Brama, enluminée & très-bien deſſinée, mais dans le goût Indien, dans laquelle Brama eſt repréſenté avec quatre têtes, deux bras & quatre mains,

emmaillotté depuis la ceinture jusqu'à la cheville des pieds; la tête principale, celle qui répond au milieu des autres, immédiatement entre les deux épaules, est plus grosse que celles des côtés: chacune de ces têtes porte une espece de tour ou de pyramide de pagode, qui lui sert comme de bonnet, & qui entre jusqu'à mi-front. On voit qu'il manque, à la droite de la figure, la cinquieme tête; on la trouve aux pieds de Brama; elle a la face contre terre, l'œil morne & éteint; son bonnet est renversé à côté & la pointe en bas.

A l'autre côté de la figure, à la gauche, on voit pareillement à ses pieds un pélican: je n'ai pu savoir quelle étoit l'allégorie de cette figure. Ce fut Maleapa qui m'en fit présent, ainsi que de son pendant qui représente encore Brama, mais dans une attitude différente; il est avec ses quatres têtes, sans que la cinquieme paroisse, couché sur un lit de repos & des coussins sous les épaules. Dans cette attitude, Brama tient entre ses bras sa femme Paraxacti: il a le pied droit posé sur un pélican; on entrevoit un autre pied, qui est le pied de sa femme Paraxacti.

Brama eſt encore repréſenté d'une autre maniere dans le premier volume des *Cérémonies religieuſes*, dont j'ai déjà parlé, d'après *la Chine illuſtrée* du P. Kircher; mais l'idole de Brama, que Pietro della Valle aſſure avoir vue aux Indes, differe très-peu de celle que je décris ici.

Les Tamoults lettrés que j'ai conſultés, m'ont aſſuré que Baouth n'a jamais eu de temple; que ſes adorateurs ſe contentoient d'avoir ſa ſtatue dans les champs, environnée d'arbres. Là religion des Brames étant ſans doute plus contemplative & plus pleine de miniſtres, demandoit des temples: auſſi ne tarderent-ils pas à en faire élever.

Il n'y a pas de petite ville, de petit village, qui n'ait ſa pagode, plus ou moins grande; elles ſont même très-fréquentes dans les campagnes au milieu des champs. Celles-ci ſont très-petites; ce ſont des eſpeces d'oratoires ou de chapelles, que la piété de quelque Gentil a élevées. Il y en a qui contiendroient au plus ſix perſonnes, d'autres où deux perſonnes ne ſeroient pas fort à leur aiſe, & dans chacune une divinité de pierre ou de bronze. La grandeur des pagodes &

la

la hauteur de leurs tours font proportionnées, à ce que m'ont assuré les Tamoults, au rang de chaque divinité ; ainsi, il est à présumer que toutes les petites pagodes éparses dans les campagnes & sur les chemins, sont dédiées à quelque divinité très-subalterne & inférieure, que celui qui a bâti ce temple avoit prise pour sa divinité tutélaire.

Les grandes pagodes sont presque toutes bâties sur le même modele ; qui en a vu une les a toutes vues : j'entends pour la distribution ; car il y a des ornemens à certaines pagodes, que les autres n'ont pas. En général, ces édifices sont singuliérement variés par les ornemens extérieurs ; si l'on ne fait attention qu'à cet extérieur, ces bâtimens ont un air de grandeur & de majesté qui en impose, & qui semble annoncer toute autre chose que ce que l'on voit dans l'intérieur. Voici en peu de mots en quoi consiste tout l'édifice d'une pagode ; mais avant de parler de leur construction, on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre l'espece de révélation dont j'ai parlé dans mon précis historique, qui indique aux Indiens le lieu où ils doivent bâtir une pagode. Ils

conduisent une vache dans l'endroit à peu près où leur intention est de bâtir une pagode ; ils la laissent libre & passer la nuit dans ce lieu retiré. De grand matin, les Brames se rendent sur les lieux, les visitent exactement, cherchent avec grand soin l'endroit où la vache a fait ses excrémens, & c'est là le lieu choisi, selon eux, par la divinité : c'est là où se trace la méridienne pour orienter la pagode,

Le premier volume des *Cérémonies religieuses*, sans parler de l'usage d'orienter les pagodes, rapporte à peu près de la même maniere leur consécration. " On examine, „ dit-il, l'endroit où la vache a couché „ pendant la nuit ; & comme chez les In- „ diens la bouze de vache est très-sainte, „ on observe avec beaucoup de soin si la „ vache a daigné honorer ce lieu du dépôt „ sacré de sa bouze ; après cela on y fait „ un creux profond, où l'on pose une co- „ lonne de marbre raisonnablement élevée „ au-dessus de terre ; sur cette colonne on „ met l'image ou la statue du dieu auquel „ on consacre la pagode, &c. „ C'est apparemment cette colonne qui sert à tracer la

méridienne, dont m'ont parlé les Indiens, pour orienter la pagode.

On forme ensuite une grande cour ou enceinte qu'on entoure de murailles faites de pierre de taille pour l'ordinaire; cette cour est, dans plusieurs pagodes, plus longue que large; une galerie regne en-dedans, tout autour de la muraille, & cette galerie est formée de piliers de vingt pieds environ de hauteur, qui soutiennent un toit plat, fait de grandes pierres de taille; il y a toujours un étang dans la cour. On y entre par une longue & large avenue d'arbres, qui mene à un portail formé par une belle pyramide fort élevée; le corps de la pagode est au milieu de la cour; elle a pareillement son portail ou sa pyramide un peu moins élevée que l'autre, mais encore plus chargée d'ornemens. L'intérieur de la cour, en-dessous des galeries principalement, est rempli d'idoles singulieres.

Au fond de ces pagodes, tout se passe dans la plus grande obscurité. Elles n'ont de jour que celui que peut leur procurer une porte très-étroite & très-basse, & une espece de soupirail ou de lucarne, qui laisse seule-

ment paſſer quelques rayons de lumiere comme échappés. On y rencontre des niches, dans leſquelles on entrevoit des figures dans des attitudes que la délicateſſe de notre langue m'empêche de décrire. C'eſt auſſi bien la retraite des chauves-ſouris que la demeure des idoles.

Quand on entre dans ces lieux ſecrets, il ſemble qu'on va deſcendre dans le plus affreux cachot; l'odorat eſt en même tems frappé par une puanteur révoltante, occaſionnée par la mauvaiſe odeur des chauves-ſouris qui habitent ces lieux, & des lampes dont les Brames ſe ſervent pour éclairer un lieu ſi renfermé; à peine y voit-on encore à ſe conduire pluſieurs minutes après y être entré, & ce n'eſt qu'après y être reſté pendant un peu de tems qu'on parvient à entrevoir les formes hideuſes des idoles dont je viens de parler. On peut voir, ſur l'obſcurité des pagodes, le premier volume des *Cérémonies religieuſes.* Ils ſont convaincus, dit Groſe, qu'un lieu obſcur eſt plus propre qu'aucun autre à inſpirer une religieuſe horreur.

La pagode dont je parle ici, l'unique dont

j'aie vu l'intérieur, eſt à Vilnour, petite ville Indienne à deux lieues de Pondichéry. Elle a deux tours ; la plus grande a quatre-vingt-ſept pieds de hauteur, elle ſert d'entrée à l'enceinte ; la petite ſert d'entrée à la pagode même, elle a ving-trois pieds de moins en hauteur que la premiere, mais également chargée de ſculpture ; on en verra la meſure & la figure à la fin de la ſeconde partie de cet ouvrage. Il y en a pluſieurs nouvellement rétablies à Pondichéry, mais les Indiens ne nous permettent pas d'entrer dans leur intérieur, quoique bâties au centre de notre ville.

Toutes ces pagodes, les chauderies, dont nous parlerons à la fin de ce chapitre, & généralement tous les bâtimens des Indiens, ſont d'architecture gothique, la ſeule que les Indiens connoiſſent. Quoique plus hardie, elle eſt infiniment plus ſolide que la nôtre ; auſſi leurs édifices durent-ils bien plus long-tems.

On peut faire ici une queſtion. Pourquoi les Indiens paroiſſent-ils avoir affecté de donner aux tours de leurs pagodes la forme pyramidale, excluſivement à toute autre

figure? Pourquoi les Egyptiens ſemblent-ils les avoir imités dans la conſtruction de leurs pyramides? Quelques perſonnes ſe contenteront de répondre que la forme primitive de ces maſſes a dépendu abſolument du caprice ou de l'idée des premiers architectes, & de l'économie qu'on a voulu mettre dans l'ouvrage; qu'enſuite l'uſage a prévalu: mais cette réponſe n'eſt pas ſatisfaiſante pour ceux qui, ayant obſervé les Indiens de près, ont vu que chez ce peuple tout eſt figure & allégorie.

De ce que les Indiens ont aujourd'hui des idoles de forme humaine, on ne doit pas en conclure qu'ils en aient eu de tout tems; une idole eſt la repréſentation d'un être quelconque qu'on a regardé comme un être ſurnaturel, bien au-deſſus de la condition des autres êtres, & qu'on a par cette raiſon diviniſé. D'après ce principe, je ne vois pas que la premiere idole qu'un peuple s'eſt faite, ait dû avoir la forme humaine; par exemple, les anciens adorateurs du feu, les premiers Zoraſtres avoient-ils pour idole une figure humaine? Comment, ſous cette figure, ſe ſeroint-ils repréſenté le feu?

Nous avons des témoignages authentiques qui prouvent qu'il y a eu anciennement des ſtatues qui n'avoient pas la forme humaine; telle fut la ſtatue de la Vénus Uranie, qui annonce la plus grande antiquité. Tacite en parle (*), mais vraiſemblablement d'après Pauſanias, qui dit en avoir vu une dans ſon voyage de l'Attique. Cette figure étoit, ſelon lui, de forme carrée, comme le ſont les *hermès* (bornes), & finiſſoit en pyramide. " L'inſcription porte „ ſeulement que c'eſt la Vénus céleſte, & „ la plus ancienne de ces déeſſes, à qui l'on „ donne le nom de Parques. „ Cette ſtatue étoit la Vénus de Paphos que l'on voit gravée ſur pluſieurs pieces de monnoie des Cypriens & de pluſieurs villes de Syrie.

Il paroît que le culte de cette déeſſe avoit

(*) Simulacrum deæ non effigie humana: continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum, metæ modo, exſurgens; & ratio in obſcuro. *Le commentateur ajoute au texte de Tacite ce qui ſuit*:

Simulacrum Veneris Paphiæ non erat effigie humana, ſed in conicam, ut vulgo loquuntur geometræ, formam exſurgebat latiorem initio, tenuem in ambitum deſinens; cujus formam vide in nummo vetere apud eruditum *Spanhemium*, de præſtantia & uſu numiſmatum, *tom. I, pag.* 505.

passé en occident, puisqu'on a trouvé dans les ruines d'Herculanum une table qui représente la statue de cette déesse, & le culte qu'on lui rendoit. Cette table est dans le troisieme volume des *Découvertes faites à Herculanum*, planche III. On y voit trois bornes, comme sur les monnoies Cypriennes; & cela est d'accord avec l'inscription dont parle Pausanias, qui représentoit la Vénus céleste, déesse la plus ancienne des trois Parques, sous la forme d'une borne.

" Les Grecs avoient reçu ce culte des „ Assyriens, qui ont honoré la Vénus Ura- „ nie, dit Pausanias, avant tous les autres „ peuples; c'est d'eux, continue-t-il, que „ les habitans de Paphos, dans l'isle de Cy- „ pre, ont reçu le culte de cette déesse, „ qu'ils communiquerent à ces peuples de „ la Phénicie, qui habitent la ville d'Ascalon, lesquels ensuite le porterent eux- „ mêmes aux peuples de Cythere. „ Or ces statues ou colonnes sont terminées en φάλλις, & sont vraisemblablement le symbole du principe de la fécondité universelle, selon l'idée qu'en avoient les anciens peuples, & principalement les Orientaux, qui attribuoient

cette fécondité au feu ou à la chaleur du ſoleil (*). Le lingam des Indiens eſt-il autre choſe que ce ſymbole?

(*) Venus Paphia eſt illa ipſa cœleſtis Venus, quam mortales, deum rerum omnium obliti, tanquam vitalem hominum, pecudum, volucrum, cæterorumque animantium, quæ viverent, cauſam, & amoris quo ſtant vigentque omnia, conciliatricem venerati ſunt, &c.

Cultus, ut erroris, origo apud Aſſyrios primum invaluit, inde ad Cyprios, Phœniceſque & alios populos devecta, autore Pauſania in Attic. 1, 14 (Primi omnium Aſſyrii Venerem cœleſtem coluere a quibus in Cypro acceptum ſacrorum ritum cum Phœnicibus qui in Paleſtina Aſcalonem incolunt, Phœnices cum Cytheriis, communicaverunt.)

Cum autem rudes adhuc homines deos in humani oris ſpeciem adſimilare nundum noviſſent, Venerem Paphiam, orbiculata primum, deinde in tenuem ambitum exurgente figura, metæ modo, umbratam coluere. Quod vetuſtiſſimum eſt antiquiſſimæ venerationis argumentum.

Tales deorum formas memorat maximus Tyrius. *Diſſert.* 38, *pag.* 384. Pæones ſolem colunt ſoliſque apud hos ſimulacrum brevis diſcus eſt perticæ ſupra longiſſimæ affixus. Colunt & Arabes deum, quem vero haud facile dixerim: quod autem vidi apud eos ſimulacrum, lapis erat quadrangularis. Venerem Paphii colunt, cujus ſtatuam albæ pyramidi non diſſimilem dixeris.

Venerem hanc Paphiam exhibent plurimi Cypriorum nummi. At quod magis ſingulare, reperta eſt in Herculanenſibus ruinis tabula, quæ hujus deæ, ejuſque cultus imaginem refert. Tabulam hanc publicavere eruditi academici Herculanenſes, uberrimiſque notis illuſtravere, quas vide. *Pittura antiche d'Hercolano, tom. III, tab. III.*

Cum autem Venus illa Parcarum natu maxima ha-

Ceux qui ont lu le ſixieme volume des *Cérémonies religieuſes*, dont j'ai déjà beaucoup parlé, ſavent que le lingam eſt une idole pyramidale que les hommes & les femmes portent au cou. J'en ai vu beaucoup à Pondichéry : on m'a aſſuré que c'eſt une ſecte particuliere, qui porte le nom de Linganiſtes.

D'après ces idées, je ſuis porté à croire que le premier culte idolâtre des hommes a été celui du feu, comme principe du renouvellement & de la perpétuité de la na-

beretur, inde in nummis Cypriorum, & in tabula Herculanenſi tres metæ exhibentur; idque approbat vetus inſcriptio quam memorat Pauſanias in Attic. 1, 19.

Columnæ illæ faſtigiantur in φαλλὸς, fœcunditatis teſtes, Cirynæ autem regi, religionis apud Cyprios, autori, datum eſt, ut ipſe cum omni ſua familia, atque etiam proſapia in templo Veneris conderetur, teſte Arnobio, *lib. VI.* Veneris Paphiæ religio, in inſula Cypro percelebris, alias quoque urbes pervaſit; manent adhuc monumenta in nummis Chalcidis, Eubeæ incertum, an Syriæ urbis & Œliæ capitolinæ, nunc Jeruſalem, qui Venerem metæ modo, qualem deſcripſit Tacitus, exhibent.

Nummos minime vulgares vid. apud *Cl. Pellerin*, *Recueil de médailles de peuples & de villes*, tome IIe, pag. 211, tab. LXXX, n°. 76; & tom. III, pag. 250, tab. CXXXV, n°. 9. (*L'on peut voir l'édition de Tacite par Gabriel Brotier*, tome III, page 406, *Paris*, 1771.)

ture, & que la premiere idole n'a eu aucune forme humaine. Pour se représenter l'idée du feu, ses premiers adorateurs auront imaginé une idole pyramidale, à laquelle ils auront rendu les mêmes honneurs qu'à une idole de forme humaine; & ils auront adoré le feu sous la forme d'une pyramide ou d'un obélisque; ainsi les pyramides ont été originairement, ou dans leur principe une, idole adorée. Sous quelle forme en effet les premiers adorateurs du feu pouvoient-ils se le représenter que sous celle d'une pyramide ou d'un obélisque? Rien de plus naturel, après cela, que de mettre des pyramides aux temples destinés à garder le feu sacré. Ces pyramides auront alors été autant de marques ou de signaux qui indiquoient au peuple le lieu du sanctuaire où se conservoit le feu sacré.

Les Égyptiens qui ont vraisemblablement emprunté, pris & adopté les idées religieuses des anciens Indiens, n'auront fait que les imiter dans la forme de leurs pyramides, qui ont fait pendant si long-tems l'admiration de tant de nations, & qui font encore aujourd'hui la nôtre. Ces morceaux,

dignes en effet de l'attention de tous les ſiecles, ne me paroiſſent point avoir été imaginés pour ſervir de tombeaux. Leur ſcrupuleuſe poſition, auſſi bien que celle des pagodes, c'eſt-à-dire, leurs quatre faces qui regardent ſi exactement l'orient, l'occident, le midi & le nord, me font penſer que ces monumens ont en effet une premiere origine beaucoup plus ſublime & plus relevée que celle de le deſtiner uniquement à renfermer quelques cadavres.

Il y a pluſieurs pagodes à Pondichéry, comme je l'ai déjà dit; mais les Européens ne peuvent y entrer. Les tours de ces pagodes en ſont baſſes en comparaiſon de celles de Vilnour; les miſſionnaires ſe ſont toujours oppoſés à ce que ces maſſes paruſſent trop au-deſſus de la ville. On en bâtiſſoit cependant une en 1768, qui devoit avoir en hauteur les deux tiers de celle de Vilnour, c'eſt-à-dire, cinquante-huit à ſoixante pieds. Chaque pagode eſt dédiée à quelque divinité particuliere; la hauteur des tours ſuit la dignité de la divinité, & eſt élevée, comme je l'ai dit, à proportion du degré prétendu d'excellence de la divinité à laquelle cette pagode eſt dédiée.

Les pagodes de la côte de Malabar sont de marbre ; à la côte de Coromandel elles sont en partie de granit, en partie de brique. Tous ces édifices ne coûtent presque rien ; ils n'ont coûté que de la peine & beaucoup de tems : mais les Indiens sont, comme je l'ai dit, des miracles de patience dans le travail.

Dans le tome VI des *Cérémonies religieuses*, on prétend faire voir que les Indiens tiennent leurs sciences des Egyptiens. En regardant l'origine des Bracmanes comme une colonie de ces derniers, on y avance que „ cette origine est suffisamment prouvée par „ le rapport de leurs superstitions avec celles „ de cet ancien peuple. On ne peut douter, „ selon ce livre, que les Gymnosotes des „ Indes ne soient une colonie d'Egyptiens, „ dont la postérité subsiste encore aujourd'hui (dans les Brames de nos jours), & „ l'on croit achever de prouver ce qu'on y „ avance, en disant qu'il y avoit autrefois „ un commerce réglé entre ces deux nations, les Egyptiens & les Indiens ; & que „ Pline & Solin décrivent fort en détail le „ chemin qu'on tenoit toutes les années

„ pour aller de l'Egypte dans l'Inde." „ Mais les auteurs de ce livre n'ont fait que ramasser quantité de passages, souvent contradictoires, qu'ils ont rapportés, sans aucun choix. Ils auroient pu retrancher beaucoup de choses, sans faire tort à leur ouvrage; ils auroient évité ces répétitions continuelles qui n'ont servi qu'à grossir leur volume, sans éclaircir la matiere. Je pourrois entrer ici dans un grand détail à ce sujet; & les chapitres XVI, XX & XXI de la cinquieme partie, me fourniroient un vaste champ; mais cette discussion me meneroit trop loin. Il suffira donc de faire observer en deux mots, que de ce que l'on trouve & qu'il peut en effet exister quelques rapports entre les Egyptiens & les Bracmanes, il ne s'ensuit pas pour cela que ceux-ci soient une colonie d'Egyptiens.

On ne voit point d'exemple dans l'antiquité, que des philosophes aient quitté leur pays natal & soient allés en troupe, comme des aventuriers (car c'est ainsi que se sont formé les anciennes colonies) à douze ou quinze cents lieues de chez eux, pour s'y établir & y planter leur doctrine. Y a-

t-il plus de chemin à faire faire à la doctrine des Indiens pour la faire passer en Egypte? Eût-il été plus difficile à Bacchus & à Sésostris, dans leur expédition de l'Inde, de s'être fait accompagner par des savans de leur nation, comme le paroît penser Holwell, qui auront rapporté chez eux une partie de la doctrine & de la croyance des Indiens?

Les pagodes des Indiens ont leurs fêtes; mais pour cela le peuple n'entre point dans l'intérieur de la pagode. La procession des chariots est une de leurs principales fêtes (*); elle se fait avec beaucoup d'appareil, d'ordre & de cérémonie : elle n'arrive qu'une fois par an; & à Vilnour, à deux lieues de Pondichéry, c'est toujours dans l'été & dans les environs de la pleine lune. Cette procession commence vers minuit, & dure deux à trois heures.

Bernier parle d'une procession semblable qu'il a vue à Jagrenate, une des quatre plus

(*) J'emploie le mot *procession*, n'en trouvant point d'autre plus propre à caractériser la cérémonie dont j'ai à parler ici; d'ailleurs tous les voyageurs & les auteurs qui ont parlé jusqu'ici de cet acte religieux des Indiens, se servent du mot *procession*.

fameufes pagodes de tout l'Indoftan : cet auteur eft fi exact, que je n'ai rien trouvé à redire dans la defcription qu'il fait de cette proceffion ; je me contenterai donc de dire un mot de celle que j'ai vue à Vilnour, le 29 mai 1768. Je fus témoin de quelques cérémonies dont Bernier n'a pas parlé : ce font fans doute des cérémonies locales qu'on ne pratique point à Jagrenate, & que Bernier n'aura par cette raifon pas vues. J'allai exprès de Pondichéry à Vilnour voir cette cérémonie : j'en revins à quatre heures du matin, il faifoit le plus beau tems & le plus agréable du monde. Il s'y trouva un concours prodigieux de peuple ; tous les Indiens de Pondichéry y allerent & en revinrent dans la même nuit, ce qui augmentoit l'agrément du chemin. La beauté de la nuit, fa fraîcheur agréable infpiroient une joie fecrete & raviffante, au lieu que pendant le jour le poids de la chaleur femble tendre à vous anéantir.

Les chariots, ou plus exactement les chars, font des machines énormément lourdes; elles ne peuvent, à caufe de leur grandeur, entrer dans l'intérieur de la pagode : on les conferve

conserve sous des especes de remises ou de hangars qui sont dans l'enceinte de la pagode, ou qui sont faits exprès dans un lieu séparé & dépendant de la pagode. On les sort, on les prépare, on les orne plusieurs jours avant la fête, & l'on arrange fort proprement dans ces chariots les divinités à côté les unes des autres.

Bernier dit qu'il vit porter Jagrenate avec beaucoup de respect: il ne dit pas qu'il y eût d'autres divinités.

A Vilnour, je vis porter le dieu Poillous & Vichnou, ils étoient mieux accompagnés que Jagrenate; il y avoit sur-tout un cheval dont l'attitude étoit la plus noble que l'on puisse imaginer.

Lorsqu'il y a des éléphans, on les fait précéder la procession: cet animal hideux par lui-même, cesse de le paroître quand il est peint & orné à la façon des Indiens. A Vilnour, où il n'y avoit pas d'éléphans, la procession étoit précédée d'un chameau monté par un Indien qui battoit de tems en tems avec les mains sur un petit tambour appellé *tam-tam*; immédiatement après, marchoient deux longues files de flambeaux. Ce sont

des especes de réchauds plus creux que larges, qui sont au bout d'un bâton de trois à quatre pieds de longueur, & que l'on remplit de bouze de vache bien séchée au soleil; on y met le feu, & on l'arrose de tems en tems avec de l'huile, ce qui forme beaucoup de fumée & une odeur fort désagréable: c'est là tout l'encens qu'ils offrent à leurs divinités. Suivent les chariots traînés par une multitude d'Indiens, avec des cordes.

Des danseuses vêtues de blanc, au nombre de dix, marchoient sur deux rangs, & précédoient immédiatement les chariots. A la tête de toute la procession étoit le maître des cérémonies; de tems en tems il sonne une petite clochette, la procession s'arrête alors, & les danseuses dansent devant l'idole pendant un petit moment, après lequel la procession reprend sa marche. Tel est l'ordre de la procession des chars que je vis; on passa une fois devant la pagode, & la procession s'y reposa plus long-tems qu'ailleurs; les danseuses y étalerent aussi plus de savoir-faire, & firent des tours de force singuliers.

Je ne perdis rien du coup-d'œil: j'eus le bonheur d'y rencontrer un négociant de

considération, demeurant à Pondichéry, attaché à la compagnie des Indes, qui me reconnut. Il appaisa quelques murmures qui avoient commencé à se former parmi les Indiens, quand ils me virent au milieu d'eux; de sorte que cet Indien me procura la liberté de me promener au milieu de la procession tant que je voulus, de la suivre & de contempler à mon aise tout la cérémonie, les chars & les danseuses; il y en avoit plusieurs de grandes, bien faites & fort jolies. Je n'ai pas remarqué d'autres singularités à cette procession; si l'on veut en savoir davantage sur cet acte religieux des Indiens, on peut consulter le premier volume des *Cérémonies religieuses*, &c. qui parle des processions de Vichnou, & principalement d'une d'Eswara, vue par Pietro della Valle, & rapportée dans ses *Voyages*: on y verra un détail curieux des cérémonies que ce voyageur a vues, & des singularités remarquables qu'il y a observées, tome IV, p. 211.

On ne sera peut-être pas fâché que je dise ici deux mots des danseuses de l'Inde, qui contribuent tant à l'agrément de la vie des Indiens & des Mogols. Ces filles que l'on

nomme *Bayaderes*, ſont en effet le principal amuſement des riches du pays : il ne ſe paſſe point de fêtes, d'aſſemblées publiques, il ne ſe fait point de noces, où il n'y ait de ces danſeuſes. Preſque tous les voyageurs diſent qu'il y a des troupes de danſeuſes attachées au ſervice des pagodes, & uniquement deſtinées pour l'uſage des Brames ; cependant le contraire m'a été aſſuré à la côte de Coromandel : cet uſage peut exiſter à la côte de Malabar.

Les Bayaderes ſont des femmes publiques à la côte de Coromandel, qui ſont à tous ceux qui les paient ; & celles même qui viennent de danſer aux proceſſions des chariots, peuvent aller, le moment d'après, gagner de l'argent ailleurs ſi l'occaſion ſe préſente : ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi elles étoient uniquement deſtinées pour l'uſage des temples & des prêtres, comme l'aſſurent pluſieurs voyageurs.

L'état de ces filles ; quoique publiques, n'eſt pas mépriſé dans l'Inde comme il l'eſt en Europe. Ce qui le prouve bien, eſt l'honneur qu'elles ont de danſer devant les objets du culte de tout un peuple. Les Parias ſont

si méprisés que, s'ils touchoient seulement les idoles, les Brames les croiroient souillées ; & ils ne pensent pas que des filles qui se donnent au premier venu pour de l'argent, soient indignes de danser devant leurs idoles.

" Les danseuses, dit le sixieme volume des „ *Cérémonies religieuses*, sont toujours, „ chez les Indiens, des femmes publiques ; „ lorsqu'elles veulent danser, elles quittent „ une espece de grand voile qui leur couvre „ la tête, & n'ont sur le corps qu'un petit „ corset de toile & une jupe autour d'el„ les. „ Cette description n'est point assez exacte : l'habillement de ces filles est infiniment plus décent, même quand elles dansent, que celui de nos danseuses de théatre.

Elles ne pourroient pas danser en public, si elles n'avoient qu'une simple jupe ; leurs danses consistent presque toutes en tours de souplesse & de force ; elles font prendre à leur corps toutes sortes de postures ; elles ont avec cela des mouvemens & des attitudes si lascives, que si elles n'étoient pas couvertes, & si elles n'avoient qu'une simple jupe, leurs danses feroient très-immodestes : ce qui n'arrive jamais en public.

Mais lorſqu'on les fait venir chez ſoi, elles ſe permettent toute liberté; elles ſe défont, ſi l'on veut, d'une partie de leur attirail; les regards & les poſtures qu'elles croient les plus propres à allumer les paſſions, ſont employées avec un art inconcevable, ce qui eſt accompagné de danſes particulieres relatives à cet objet. Il eſt bien rare que leurs charmes & leur adreſſe ne ſéduiſent & ne ruinent enſuite ceux qui ſe laiſſent prendre dans leurs filets.

Elles ont d'abord comme une ſorte de corſet, dont les manchettes n'atteignent pas le coude, & qui ne deſcend que ce qu'il faut pour renfermer les deux ſeins qu'elles ne relevent jamais. Ce corſet eſt dans les grandes chaleurs d'une très-belle & très-fine mouſſeline, ou d'une eſpece de toile qui eſt ſi fine, qu'elle enveloppe tout ſans rien cacher.

Elles ſe ſerrent par les pointes d'en bas; mais il eſt ſi bien pris ſur la taille, que, quand il eſt ſerré, il renferme & montre ſi bien la gorge ſans la déplacer, que ce corſet paroît uniquement deſſiné ſur le corps: ce qui eſt d'autant plus ſenſible qu'elles n'uſent point de chemiſes, & que le cor-

ſet porte ſur la peau. Du corſet juſqu'aux hanches elles ont le corps découvert ; aux hanches, elles s'enveloppent le reſte du corps avec un pagne qui deſcend juſqu'à la cheville du pied. Le pagne eſt un morceau de toile de trois à quatre aunes de longueur plus ou moins ; elles lui font faire pluſieurs tours. On fait de cette toile dans pluſieurs villes de l'Inde ; à Surate il s'en fabrique de ſuperbe, & il s'en fait un grand commerce. Ce pagne, qui répond aux jupes de nos femmes, eſt attaché ſur les hanches par une belle ceinture de ſoie de couleur, quelquefois brodée en or ou en argent.

Elles ont des caleçons qui vont juſqu'aux talons ; par-deſſus tout cela, elles mettent un voile qui eſt preſque toujours de mouſſeline : il eſt plus ample que la piece de toile qui ſert de jupe ; le voile ſe poſe par-deſſus la jupe. On lui fait faire un ou deux tours autour du corps ; le reſte, elles le font paſſer par-deſſus l'épaule gauche ; puis continuant par-deſſous le bras droit, elles l'attachent au côté droit, entre la ceinture & le corſet, de façon qu'il reſte encore un bout de demi-aune environ qui pend ſous le bras ;

déployant après cela la portion de ce voile qu'elles ont devant la poitrine, elles dérobent leur sein aux yeux du public. Quelquefois, au lieu de repasser leur voile pardessus l'épaule, elles le mettent sur leur tête, & s'enveloppent tellement qu'on leur voit à peine le visage. Lorsqu'elles se préparent à danser, elles l'arrangent de la maniere dont je viens de dire : cela se fait en un instant ; je ne les ai jamais vues le quitter tout-à-fait en public.

Cet habillement, c'est-à-dire le corset & le voile, est aussi l'habillement d'une haute caste dont j'ai déjà parlé, connue sous le nom de *Talenga*. Les femmes de cette caste, comme je l'ai dit, ont le droit de porter le corset, ce que ne peuvent pas faire les autres castes inférieures, même celles que nous appellons des *Malabars*, c'est-à-dire des Tamoults. Les femmes de ces castes inférieures n'ont que le voile ; elles l'arrangent de la façon que je viens de dire. On leur voit par ce moyen une grande partie du corps, c'est-à-dire du dos, les épaules & les bras ; le plus souvent même la gorge en entier, parce qu'elles ne prennent pas

souvent la peine d'étendre la portion du voile qu'elles ont devant la poitrine. Leurs cheveux sont très-bien arrangés sans poudre ni pommade, qui ne conviendroient point dans un climat si chaud. Quelques-unes, au lieu de chignon, tressent leurs cheveux par-derriere & en font une longue queue qu'elles laissent tomber, & qui leur descend jusqu'aux reins ; d'autres en forment des chignons très-bien arrangés, qu'elles ont l'art d'attacher de côté, de façon qu'il descend sur l'épaule gauche. Elles sont avec cela couvertes de bijoux ; elles en ont derriere leur tête & aux oreilles, elles en ont aux narines qu'elles ont par ce moyen percées ; ceux-ci sont un anneau d'or qui passe dans une grosse perle. Elles portent au cou des carcans, aux bras des bracelets, à la cheville du pied des chaînes d'or ou d'argent, souvent enrichies de pierres précieuses. Les bijoux que quelques-unes portent aux narines, révoltent les Européens au premier abord ; mais ils s'y accoutument peu à peu : c'est une affaire de préjugé, comme celui de la couleur, dont ils se défont aisément.

Il eſt certain que ces filles, dans cet habillement, ont fort bonne grace ; il a quelque choſe de majeſtueux & de noble, que l'on ne trouve point dans celui de nos danſeuſes ; il a même, quoique plus décent que le leur, un air plus voluptueux & plus ſéduiſant. Cet habillement varie un peu ſelon les provinces ; mais il eſt par-tout magnifique, & nulle part la taille de ces femmes n'eſt altérée : on ne connoît point dans l'Inde l'uſage barbare des corps de baleine, qui défigurent la nature.

Elles uſent encore d'un autre ornement, lorſqu'elles danſent, qui contribue beaucoup à leur donner de l'agrément ; c'eſt un grand collier à pluſieurs rangs de fleurs appellées *mougri*, qui leur deſcend juſqu'à la poitrine, & qui embaume. Le mougri reſſemble beaucoup au double jaſmin d'Eſpagne ; mais l'odeur en eſt plus forte, beaucoup plus agréable, & préférable, ſelon Groſe & à mon avis, aux plus exquis parfums ; c'eſt une très-jolie fleur, très-recherchée dans l'Inde, qui frappe la vue auſſi agréablement que l'odorat. Malgré cette coquetterie, & l'art dont elles ſavent uſer pour

amorcer les hommes, ces filles ont l'air très-modeste, & c'est ce qui acheve de séduire.

Que les mœurs de l'Inde sont différentes de celles de l'Europe ! Les Mogols & les Indiens sont des personnages si graves qu'ils ne dansent jamais : cet exercice est l'apanage des filles publiques. Quand les Mogols ou les Indiens assistent à nos assemblées, & qu'ils voient danser nos femmes, ils sont autant & plus révoltés que nous ne le sommes de voir des anneaux & des bijoux aux narines des leurs ; ils ont de la peine à se mettre dans l'esprit que nos femmes qui dansent ne soient pas comme les Bayaderes. Ils font aller de pair ces deux idées, *danseuses & femmes publiques.*

La procession des chariots n'est pas la seule fête des Indiens à laquelle j'ai assisté ; j'en ai vu une d'un autre genre, qu'on nomme la *fête du feu*, & que j'appelle la *fête des charbons ardens.* Je ne sais si elle est en usage dans tout l'Indostan. Je ne la trouve ni dans Bernier ni dans Tavernier, qui ont écrit assez au long sur la religion des Indiens. Le sixieme volume des *Cérémonies*

religieuſes, dont j'ai déjà parlé, n'en dit rien. Groſe & Holwell n'en parlent pas. J'ignore ſi les auteurs modernes l'ont rapportée : je vais donner la deſcription de cette cérémonie.

Cette fête eſt ordinairement chommée dans quelque calamité publique ; on la célebre encore dans les tems de ſéchereſſe, lorſque les biens de la terre ſouffrent, pour demander à Dieu de la pluie. C'eſt dans cette vue que la cérémonie que je vis le 28 avril 1769, fut indiquée au peuple. Elle ſe paſſa dans la campagne, à un quart de lieue de Pondichéry. La fête commença à quatre heures, & finit à cinq & demie ; & comme un moment après il tomba quelques gouttes d'eau, qu'il fit des éclairs & qu'on entendit quelques coups de tonnerre au loin, les Indiens dirent qu'ils avoient été exaucés, & que leur ſacrifice avoit été agréable à la divinité.

On creuſa dans la campagne un quarré-long de vingt-deux à vingt-trois pieds de longueur de l'eſt à l'oueſt, je le meſurai au pas, ſur un peu moins de largeur du nord au ſud, & de huit à dix pouces de profondeur ; on remplit tout cet eſpace de gros charbons

qu'on alluma, & qu'on étendit également par-tout : à un bout de ce brasier, à l'ouest, on creusa pareillement un petit espace, on remplit celui-ci d'eau ; & à mesure qu'elle s'imbiboit dans la terre, on en versoit d'autre ; ce qui forma bientôt un bourbier, ou espece de vase détrempée & recouverte d'eau. Ce bourbier n'étoit séparé du brasier que par un espace ou par une petite digue naturelle d'un pied au plus de largeur. Une demi-heure environ avant que la divinité dût arriver, on étendit sur le brasier une couche égale de nouveau charbon, qui s'alluma bientôt par le moyen de l'autre, & s'embrasa au point que le tout formoit une surface de trois cents trente à trois cents quarante pieds carrés de matiere ardente & embrasée, qui envoyoit la chaleur à plusieurs toises à la ronde. Il n'étoit pas besoin de gardes en faction pour empêcher le peuple de trop s'approcher.

Pendant tous ces préparatifs, la divinité sortie de sa pagode se promenoit tranquillement dans une partie de la ville. C'étoit une espece d'oratoire orné de guirlandes de fleurs, au milieu duquel étoit une idole en

apparence de bronze, bien parée, & dont on n'appercevoit que le vilage, qui étoit noir & assez laid. Cet oratoire, qui paroissoit fort lourd, étoit porté sur des bambous soutenus par les épaules d'un très-grand nombre d'Indiens; il étoit précédé & suivi d'une populace sans nombre. Je ne me rappelle pas que j'eusse jamais vu tant de monde assemblé. Des milliers d'ames assistent à la fête; tous les travaux étoient cessés. Je trouvai, en allant à cette fête, les rues pleines de monde, & bientôt la ville fut déserte. Le long du chemin je rencontrai des especes de pénitens qui me paroissoient prier & qui se lamentoient. La campagne ressembloit à la plus belle foire; on y voyoit çà & là les grouppes les plus charmans de belles & jeunes Indiennes assises par terre, & parées comme le demandoit un jour aussi solemnel.

Au milieu de toute cette affluence, je vis enfin arriver la divinité; on la plaça à l'ouest, au haut & en face du brasier; dans cette position je la vis jouir du spectacle suivant. Une soixantaine d'Indiens, plus ou moins, le corps tout nu, & barbouillés de jaune

depuis la tête jusqu'aux pieds, un grand coutelas à la main, faisant de grands sauts & poussant de grands cris, traverserent ainsi le brasier dans sa longueur avec beaucoup de vîtesse, & gagnerent promptement le bourbier. Les premiers qui arriverent dans ce bourbier en sortirent vîte, en prenant à droite & à gauche, pour faire place à ceux qui les suivoient. Il n'y a ici aucune supercherie, le brasier est ardent, & les pénitens ont les pieds exactement nus. Ceux qui étoient à la tête de ce troupeau aveugle, portoient une offrande de riz, qu'ils mirent aux pieds de l'idole. Après cela, on la reconduisit dans sa pagode, en la promenant encore dans les rues, aux flambeaux, pendant une bonne partie de la soirée.

On m'a assuré que ces pauvres martyrs de leur préjugé, jeûnent plusieurs jours pour se préparer; ils s'assemblent, après cela, au bord d'un étang voisin du lieu où doit se passer la fête. Là ils se lavent bien le corps, sur-tout la tête, se l'ornent de guirlandes de fleurs, s'en font des ceintures & se peignent le corps de jaune; d'un air joyeux ils vont au-devant de la procession,

la ſuivent juſqu'au feu, le traverſent, comme je l'ai dit, & reconduiſent l'idole, très-ſatiſfaits de leur conduite.

Pluſieurs Européens qui aſſiſterent à cette fête, & qui furent témoins, comme moi, de la témérité avec laquelle ce peuple aveugle affrontoit un braſier de la nature qu'étoit celui-là, ne purent concevoir le fait, ſans ſuppoſer que ces gens ſe frottent le deſſous des pieds du jus de quelque herbe, & que ce jus empêche qu'ils ne ſe brûlent. Pour moi, je penſe autrement; j'étois très-prévenu ſur cette cérémonie qu'on avoit déjà vue quelquefois à Pondichéry, qu'on m'avoit décrite & même bien exagérée : j'allai donc exprès à l'étang où ces Indiens s'aſſemblerent; j'aſſiſtai à leur toilette, & j'ai vu qu'en tout ils étoient de bonne foi; & quand même ils ſe frotteroient les pieds du jus de quelque herbe, ce que je n'ai point vu, quelqu'attention que j'y aie donnée, il n'en reſteroit bientôt aucune trace; les pores ſont ſi ouverts dans ce pays brûlant, & la tranſpiration eſt ſi forte, que ce jus d'herbe ſeroit bientôt évaporé; & d'ailleurs, le chemin, de plus d'un quart de lieue

lieue, qu'ils font pour aller au-devant de l'idole, rempli de beaucoup de ſable & de pouſſiere, n'auroit-il pas bientôt enlevé & nettoyé ce jus d'herbe? Je dis donc tout ſimplement que ces gens-là ſe brûlent, à la vérité pas tant, à beaucoup près, que ſe brûleroient des Européens.

Premiérement, tous les Indiens ſont habitués à marcher pieds nus dans tous les tems de l'année, au milieu de la pluie, de la boue & des ſables, ſouvent brûlans; le deſſous de leurs pieds a dû ſe changer en une ſorte de ſemelle, comme ſi c'étoit de la corne épaiſſe de quelques lignes, & qu'on pourroit enlever en grande partie ſans qu'ils en reſſentiſſent la moindre douleur. Strabon ſemble confirmer cette opinion, quand il dit " que ce qu'Alexandre avoit trouvé de plus „ difficile à croire, étoit de les voir (les „ Indiens) ſupporter un ſoleil ſi ardent, que „ perſonne qu'eux ne pourroit ſouffrir de „ poſer les pieds nus ſur la terre en plein „ midi. „ Avant que la chaleur du feu ait détruit cette ſemelle dont je parle, ils doivent avoir parcouru la plus grande partie du braſier, car je ne penſe pas qu'ils aient

mis plus de quatre ſecondes à le parcourir en entier ; mais autre choſe eſt de le parcourir en quatre ſecondes, & autre choſe feroit de reſter au milieu pendant le même eſpace de tems ſans remuer.

Secondement, le bourbier qu'ils trouvent au ſortir du braſier, n'étoit vraiſemblablement préparé que parce qu'on ſavoit très-bien qu'ils ſe brûleroient. Cependant tous les autres Indiens regardent ces gens-là comme des ſaints ou des privilégiés, que le feu ne brûle point ; & il n'y avoit peut-être pas une perſonne de la nombreuſe aſſemblée que je vis, qui ne fût perſuadée qu'elle n'auroit pas le même privilege que ces gens-là, & qu'elle ſe brûleroit ſi elle entreprenoit comme eux de traverſer le braſier.

Ce fait, au reſte, n'eſt pas plus ſurprenant que celui d'un prêtre Indien, cité par Groſe.

“ Il prêchoit au milieu d'un grand feu „ qui l'environnoit, ce qui paroiſſoit tenir „ du miracle, quoiqu'il n'y eût rien que „ de naturel ; il ſe poſoit ſur une petite „ banquette de deux pieds de haut, & de „ douze ou quatorze de largeur ; autour de „ lui étoit une pile de bois allumée, de

„ forte que cet Indien paroiſſoit réellement „ être au milieu des flammes, qui à la vérité „ ne le touchoient jamais, mais qui auroient „ été inſupportables à tout autre: „ auſſi s'étoit-il accoutumé, ajoute Groſe, „ dès ſon enfance & par degrés, à ſoutenir „ cette exceſſive chaleur. „

Je ne veux point former de ſyſtême fur cette bizarre cérémonie que je viens de décrire; je ne prétends point chercher à expliquer d'où elle tire ſon origine. Peut-être y trouveroit-on des traces des anciens Guebres; car il y avoit anciennement dans l'orient un uſage qui peut-être venoit de ces adorateurs du feu en Perſe. On faiſoit un ſacrifice d'enfans à Saturne, que l'on brûloit en ſon honneur; uſage qui fut converti par la ſuite en celui de les faire paſſer au travers de la flamme ſans les faire périr. Or, dans la cérémonie que je vis à Pondichéry, un des Indiens qui traverſoient le braſier, tenoit entre ſes bras un petit enfant.

Les Indiens de la côte de Coromandel ont une troiſieme fête: celle-ci eſt une réjouiſſance que chaque famille fait chez ſoi vers le 11 de janvier: on la nomme *pongol.*

Le sixieme volume des *Cérémonies religieuses* en parle ; l'auteur d'après lequel MM. l'abbé Bannier & le Mascrier ont écrit, dit que " la beauté du soleil & les services qu'il „ rend à l'univers par la lumiere dont il est „ la source, & par la chaleur féconde dont „ il anime toute la nature, a été une des „ premieres causes de l'idolatrie ; que les „ Brames célebrent en son honneur une féte „ qu'ils appellent *pongol* ; que cette fête „ consiste à faire cuire du riz avec du lait „ hors des maisons, dans un lieu exposé au „ soleil de midi ; que le riz qui cuit ce „ jour-là est très-sain, & qu'on le garde le „ plus long-tems qu'on le peut, &c. que „ le jour d'après le *pongol*, le monde étant „ encore dans la réjouissance, on promene „ les vaches dans les campagnes, le cou „ chargé de couronnes & de gâteaux, afin „ que ces animaux puissent participer à la „ joie publique. „

C'est là tout ce que j'ai trouvé d'écrit sur le *pongol* avant mon voyage dans l'Inde : Grose & Holwell n'en parlent point ; voici quelques particularités de plus. Je conviendrai que le soleil a pu être une des premie-

res caufes de l'idolatrie; & s'il pouvoit y en avoir quelqu'une de pardonnable, ce feroit, à mon avis, celle-là : mais le *pongol* n'eft pas, exactement parlant, une fête en l'honneur du foleil comme divinité.

Pongol, felon mon interprete, veut dire bonne année, bon an. Cet ufage & la cérémonie qui fe pratique ce jour-là chez les Indiens, tout revient, fans doute, à l'ufage que nous avons de nous fouhaiter la bonne année, & de partager le gâteau; c'eft en réjouiffance de ce que le foleil remonte vers l'Inde, & qu'il va ramener la fécondité, que les Indiens célebrent l'entrée de cet aftre dans le capricorne: d'où il fuit que les Indiens ont deux fortes d'années; l'année aftronomique qui commence, comme je le dirai, le premier d'avril, lorfque le foleil entre dans la conftellation du bélier; & l'année civile qui commence trois mois avant, lorfque le foleil entre dans la conftellation du capricorne. Les préparatifs du pongol commencent trente jours avant le premier jour de l'année civile. Voici comme on le fait à Pondichéry; car les Gentils difent faire *pongol*, comme nous difons *faire les rois*, &c.

Les Gentils conftruifent alors dans la rue, au-devant de leur porte, une petite table, ou plus exactement une petite aire en briques, à chaux & à fable, de deux à trois pieds en quarré, & de cinq à fix pouces en hauteur plus ou moins. Le premier jour, de très-grand matin, ils couvrent cette table avec de petits tas de bouze de vache gros comme un œuf d'oie à peu près chacun, arrangés avec une certaine fymmétrie; ils les couronnent chacun d'une fleur de citrouille. Vers les dix à onze heures du matin ils enlevent tout, & gardent les petits tas de bouze de vache pour le lendemain matin; ils les remettent ce jour-là comme ils ont fait le premier, jufqu'à onze heures environ du matin. Ils continuent cette cérémonie pendant trente jours, tems apparemment fuffifant pour fécher la bouze de vache. Il y a des Gentils qui, fans tant d'apprêt, fe contentent de faire de petites galettes de bouze de vache, les collent contre les parois de leurs maifons, & y attachent des fleurs de citrouille.

Le jour du pongol venu, les familles fe raffemblent, & avec la bouze de vache fé-

chée de la façon que l'on vient de voir, elles cuisent du riz dans du lait & le mangent ensemble. On voit des aires de différentes formes; outre la forme carrée, selon l'état ou la distinction des familles, il y en a de contournées comme des ouvrages de fortification: les plus ordinaires sont carrées, ou bien elles ont tout simplement quatre ailes.

Le jour d'après le pongol on fait promener les vaches en grande cérémonie, on les orne de fleurs, & on les lâche dans les campagnes; elles s'y promenent à leur aise au milieu des acclamations de tout un peuple aveuglé: voici ce qu'ils racontent à ce sujet. Un jour, une vache rencontra un tigre sur son chemin; l'animal carnacier étoit prêt de se jeter sur la vache & d'en faire sa proie, lorsqu'elle lui représenta qu'elle avoit un enfant qu'elle allaitoit, qu'il alloit périr si sa mére périssoit; elle le supplia donc de la laisser aller donner à tetter à son enfant, avec promesse de sa part qu'elle reviendroit se livrer elle-même à lui pour lui servir de pâture, dès que son enfant seroit en état de se passer d'elle. On se doute bien que le tigre

fit beaucoup de difficultés ; il répondit à la vache qu'elle mentoit, qu'elle ne reviendroit pas, qu'il ne vouloit pas être sa dupe, &c. (Je rapporte ici mot pour mot les paroles de l'Indien qui m'a raconté cette fable.) Cependant la vache redoubla ses instances, & supplia le tigre si pathétiquement, qu'elle le persuada ; il se rendit donc à l'amour de la vache pour son enfant, & la laissa aller. La vache tint parole au tigre, elle revint au même endroit après quelque tems : le tigre s'y trouva, & fut on ne peut pas plus frappé d'admiration de la conduite de la vache ; mais au même moment il tomba mort à ses pieds.

On est étonné que les Indiens aient une si grande vénération pour le bœuf & principalement pour la vache, ensorte que cette vénération dégénere en culte ; l'un & l'autre viennent du service qu'ils en tirent, tant pour la culture de la terre que pour leur propre nourriture. Les Brames ont eu attention d'en faire un point de leur religion, afin que la chose fût plus strictement observée par le peuple. Quoique les Indiens ne mangent pas de la chair de cet animal, ils en boivent,

disent-ils, le sang : or, par le sang ils entendent le lait ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que leur langue n'a qu'un seul mot pour désigner le sang & le laït des animaux : en vain leur dit-on que le lait n'est point le sang ; ils rient à ce propos, & restent dans leur opinion.

Je demandai un jour à un Indien pourquoi il ne mangeoit pas de bœuf. Il me répondit que sa religion le lui défendoit ; puis il ajouta qu'il en buvoit le sang comme moi. D'abord je ne le compris pas, il fut obligé de m'expliquer sa pensée ; je dis à cela que le sang étoit bien différent du lait, que pour en être persuadé, il suffisoit de voir la couleur de l'un & de l'autre. Il me répondit que le sang de mamelles, qui servoit à nourrir les petits animaux, n'étoit autre chose que le sang de la mere, & que c'étoit Dieu qui, du corps de la mere, faisoit ainsi passer le sang dans ses mamelles sous une couleur différente, pour servir à élever ses petits.

Les Indiens pensent donc s'abreuver du sang de la vache en buvant son lait, & par conséquent se nourrir & entretenir leur vie aux dépens de cet animal. Il ne doit donc

pas être étonnant que le culte qu'ils rendent à la vache ſoit encore au-deſſus de celui qu'ils rendent au bœuf; celui-ci ne leur ſert qu'aux travaux de la campagne, mais la vache leur ſert aux mêmes uſages; & de plus, elle leur donne pour nourriture ſes propres entrailles, ſon propre ſang; ils tiennent d'elle en quelque façon leur propre vie. Ce doit donc être un grand crime, ſelon eux, de faire périr un animal ſi précieux, & auquel l'humanité eſt ſi redevable. Les Brames, qui ne vivent guere que de lait, entretiennent les peuples dans cette opinion; elle eſt ſi enracinée chez les Indiens, que je crois qu'ils ſe laiſſeroient plutôt périr de faim que de tuer une vache pour la manger.

Les Indiens chrétiens même ne mangent jamais de bœuf; les miſſionnaires ont été obligés d'en paſſer par-là, & eux-mêmes n'en mangent point. Les jours de grandes cérémonies, tels que pâques, noël, la Saint-Louis, &c. le gouverneur de Pondichéry invitoit à dîner les chefs de différens ordres & états qui compoſoient la colonie françoiſe. Dans cette ville il n'y a point de boucherie pour le bœuf, tant il eſt rare : le gouverneur;

pour les jours de cérémonies dont je parle, faisoit ensorte d'avoir un bœuf engraissé. J'ai toujours remarqué que tous les conviés mangeoient du bœuf de préférence comme un mets rare; les missionnaires Malabares seuls s'en abstenoient.

J'ai parlé, dès le commencement de cette premiere partie, de l'état d'avilissement dans lequel vit la caste des Parias. On m'a assuré que les Tamoults convertis conservent toujours la même antipathie pour ce pauvre peuple, au milieu même de notre auguste religion; ensorte que les Tamoults chrétiens ne veulent communiquer en aucune sorte avec les Parias chrétiens. Les missionnaires en ont encore passé par-là. Les Tamoults chrétiens avoient en effet leur église & leur cimetiere séparés de ceux des Parias; & une chose bien singuliere qu'on m'a encore assurée, est que ce n'étoit pas le même prêtre qui administroit les sacremens aux Tamoults & aux Parias, les Tamoults ne voulant point se prêter à cet esprit de fraternité qui les unit par la religion avec les Parias. Je ne sais si les Tamoults sont meilleurs chrétiens sur les autres points de notre

doctrine que sur celui-ci; un grand nombre d'autres coutumes bizarres que les missionnaires leur tolerent, me fait craindre que ces superbes Indiens ne soient pas aussi bons chrétiens que les relations des missions tâchent de nous le persuader, & qu'il n'y ait chez eux plus d'esprit d'idolatrie que de christianisme : on peut voir à ce sujet les *Cérémonies religieuses* des Indiens, tome VI, édition de Paris, 1741.

Voici un exemple de cette tolérance, dont j'ai été moi-même témoin. Les missionnaires faisoient tous les ans à Ariancoupam, à une lieue de Pondichéry, une fête & une neuvaine qui finissoit le 8 septembre; la plus grande partie des Indiens chrétiens de Pondichéry s'y trouvoient. Ariancoupam est un endroit charmant; & cette fête le rendoit encore plus agréable. Le dernier jour de la fête on en revient en procession; on part après les vêpres, & la procession rentre à Pondichéry vers les sept heures du soir: en 1769, j'assistai à la rentrée de cette procession.

Deux longues files de flambeaux, à la façon du pays, composée chacune de plus

de cent perſonnes, précédoient la proceſſion. Ces flambeaux étoient comme ceux que j'avois déjà vus à la proceſſion de Vilnour, c'eſt-à-dire, des eſpeces de pots de fer à fenêtres comme des lanternes, mais plus plats, & mis au bout d'un bâton ou bambou de trois à quatre pieds de hauteur. Ces réchauds étoient pleins de bouze de vache ſéchée au ſoleil, ſur laquelle on verſe de tems en tems de mauvaiſe huile à brûler pour entretenir le feu : ces flambeaux répandent une fumée & une odeur très-déſagréables, qui infectent les gens de la proceſſion.

Entre ces deux files de flambeaux étoit la muſique : muſique la plus ſinguliere qu'on puiſſe ſe figurer, compoſée d'une quantité étonnante d'inſtrumens du pays ; c'eſt-à-dire de tam-tam, de cornets ou buccins, & de trompettes ; on voyoit deux rangées de muſiciens de cette eſpece de quarante à cinquante chacune, & qui faiſoient un ſi grand tintamare qu'il eût été impoſſible à deux perſonnes à côté l'une de l'autre de s'entendre parler : marchoient enſuite deux bannieres ; la premiere repréſentoit S. Ignace ;

celle qui ſuivoit étoit l'image de la ſainte Vierge : à la ſuite de ces deux bannieres, toujours entre les deux files de flambeaux, marchoient deux autres longues files de pavillons de différentes couleurs ; c'étoient de longs bambous, & l'on avoit attaché, à l'extrêmité de chacun, une eſpece de pavillon à gueule.

A la ſuite de tout ce cortege venoient deux eſpeces de chapelles ou d'oratoires à colonnes dorées, & ornées de guirlandes de fleurs ; ces chapelles renfermoient, l'une ſaint Ignace, l'autre la ſainte Vierge. Elles étoient portées ſur les épaules d'une quantité étonnante de Malabares, & beaucoup plus qu'il n'en falloit pour porter ces chapelles ; mais chacun vouloit ſans doute avoir part à l'honneur de toucher au moins les bras qui ſupportoient les oratoires : il y avoit à cette proceſſion beauconp de confuſion. Après tout ceci venoit la croix ; les miſſionnaires la ſuivoient ; l'officiant étoit en chappe, & il fermoit la marche ; ils chantoient les litanies de la ſainte Vierge : mais on eût dit que c'eût été une autre proceſſion d'un culte différent ; car il n'y avoit

perſonne à celle-ci ; la croix étoit preſque ſeule, n'étant accompagnée que des miſſionnaires & de quelques aſſiſtans. Toute la foule des Malabares, comme on les nomme, étoit à la proceſſion, ſi cette expreſſion, que je n'emploie que pour me faire entendre, peut m'être permiſe. Il ſembloit que ces peuples ne faiſoient pas une grande attention au ſigne auguſte de notre rédemption, quoique les miſſionnaires ne ceſſent de le leur mettre continuellement devant les yeux.

Une derniere eſpece de cérémonie pratiquée par les Indiens, & qui tient à leur préjugé de religion, eſt l'uſage dans lequel ils ſont d'aller dans les étangs, dans les rivieres & dans la mer, pendant les éclipſes de ſoleil & de lune ; là, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils pouſſent des cris, font des hurlemens & des prieres, pour tâcher de délivrer celui de ces deux aſtres, du ſoleil ou de la lune, qui eſt en peine. Le Brame chargé de calculer les éclipſes qui doivent arriver chaque année, ne manque pas de publier les réſultats de ſes calculs, & les peuples ont grand ſoin de ſe rendre ſur le

bord de l'eau à l'heure indiquée. C'étoit pour la même cause que je vis passer sous les murs de mon observatoire, le 23 décembre 1768, pendant l'éclipse de lune, une foule d'Indiens qui alloient à la mer rendre le ciel témoin de leurs extravagances. Mais la fable qui m'a été racontée à ce sujet, est d'autant plus digne de remarque qu'elle pourroit bien avoir rapport à celle de Tantale, que Pindare, Didyme & Tsersès accusent d'avoir dérobé le nectar & l'ambroisie à la table des dieux pour en faire part aux mortels. (*)

On trouve dans MM. l'abbé Bannier & le Mascrier cette fable, à peu près telle qu'on me l'a racontée à la côte de Coromandel; elle y est sous deux formes un peu différentes, ce qui fait voir que la même fable peut être différemment racontée par les différentes provinces d'un même état. Je vais la rapporter ici, pour mieux faire voir la ressemblance que j'ai cru appercevoir entre cette fable & celle de Tantale.

Le nectar est certainement l'amortam des

(*) Voyez Pausanias dans son *Voyage de la Phocide*, tome II, p. 383, *note*. Traduction de M. l'abbé Gédoyn.

Indiens :

Indiens : or, l'amortam eſt une eſpece de beurre excellent & délicieux, dont les dieux ſont très-friands, qui garantit de la ſoif, de la faim, de la laſſitude, &c. & même de la mort. Ce beurre ſe forme dans la mer de-lait, une des ſept qui ſont, ſelon ces peuples, dans le monde que nous habitons; mais il n'eſt point aiſé de tirer ce beurre de cette mer, & cela donna beaucoup de peine aux dieux.

Ce fut Vichnou & Eſwara qui entreprirent un jour cette grande opération; ces dieux convoquerent donc les anges & les démons, afin de ſavoir d'eux ce qu'il y avoit à faire pour avoir de l'amortam: il n'y eut qu'un ſeul avis dans le conſeil; on convint qu'il falloit apporter dans la mer une haute montagne d'or appellée *Merouva* ſelon les uns, & *Margamerup arrnvadam* ſelon les autres, c'eſt-à-dire, montagne d'une hauteur & d'une grandeur immenſe. Le haut de cette montagne touche le ciel empyrée, & le bas deſcend juſqu'au-deſſous de l'abyme: auſſi le tranſport de cette montagne coûta des peines & des travaux infinis; mais enfin l'on en vint à bout. Il

avoit aussi été arrêté que l'on tourneroit cette montagne comme le tourneur fait un morceau de bois, & qu'au lieu de corde on emploieroit le grand serpent Séja. Les anges & les démons furent employés par Vichnou à tourner cette montagne. Pendant qu'ils y étoient occupés, dit la fable, il parut des prodiges ; entr'autres un poison si venimeux, que son apparition fit craindre pour tous les mondes. Eswara l'avala, mais il lui resta dans le gosier ; d'où le surnom de *Nile canta* ou *Gosier noir* lui fut donné. Enfin parut l'amortam, qui est un breuvage comme du lait.

L'amortam étant trouvé, Vichnou fit cesser le travail, & pour soulager les anges & les démons de la peine & de la lassitude qu'ils avoient eues, il les fit ranger sur deux lignes, afin de leur donner à boire de cette liqueur que leur travail avoit procurée.

Il en fit d'abord goûter aux anges ; mais il voulut user de finesse avec les démons, en cherchant à les tromper ; & ne voulant pas qu'ils fussent immortels, il leur donna une liqueur différente de l'amortam. Deux de ces démons, nommés *Ragou* & *Ketou* s'étant doutés du tour de Vichnou, change-

rent adroitement de place avant qu'on fût venu à eux, & allerent se placer dans le rang des anges. Vichnou y fut trompé; *Ragou* & *Ketou* eurent de l'amortam & le bûrent.

Le soleil & la lune s'apperçurent que ces deux démons avoient changé de place, ils en avertirent Vichnou; celui-ci sans hésiter leur coupa la tête, & cette tête fut immortelle, parce que l'amortam y resta & qu'il n'étoit point encore descendu dans leurs corps, qui finissoient, ajoute la fable, comme ceux des serpens.

Ces deux têtes, fort étonnées, commencerent à crier bien fort & à protester contre l'injustice de Vichnou. Pourquoi nous traitez-vous de la sorte? n'avons-nous pas travaillé comme les autres? ne devons-nous pas participer aux mêmes faveurs? sans nous auriez-vous l'amortam? Vichnou répondit que, puisque la chose étoit faite, ils seroient dorénavant sans corps, & que leurs têtes jouiroient, malgré cela, d'un plaisir aussi grand & aussi parfait que s'ils avoient un corps. Ces deux démons ont gardé une haine immortelle contre le soleil & la lune, & cette haine se réveille souvent. C'est par

une ſuite de cette haine qu'ils cherchent de tems en tems à les engloutir.

Mais ſi un tel malheur arrivoit, le monde ſe trouveroit privé pour jamais de la lumiere, & tomberoit dans une nuit éternelle: pour prévenir le déſordre qui s'enſuivroit dans la machine de l'univers, auſſi-tôt qu'un de ces démons s'élance ſur l'un ou l'autre de ces deux aſtres, tous les dieux accourent & s'entre-mettent pour appaiſer ce démon : de leur côté, les Gentils ſe plongent dans l'eau, s'humilient, ſe proſternent devant le démon, le prient avec ferveur pour obtenir de lui la délivrance de l'aſtre qu'il veut engloutir; ils accompagnent leurs prieres d'un torrent de larmes & d'un tintamare qui ne ceſſe que lorſque l'éclipſe eſt finie ; pour lors ils penſent que le démon, touché par leurs cris & leurs prieres, a enfin lâché & laiſſé l'aſtre tranquille. Tel eſt le conte que l'on m'a fait à la côte de Coromandel, & dans lequel les Brames entretiennent les peuples : mais il contient certainement une allégorie dont il ſeroit très-curieux de ſavoir le ſens; car dans l'Inde, comme en Grece, tout eſt allégorie.

Cette fable a une autre verſion dans les

provinces ſeptentrionales de l'Indoſtan; la voici en peu de mots, telle que me l'ont racontée les Tamoults. Vichnou voulant avoir de l'amortam, fit ſon entrepriſe avec les dieux ſans en parler aux géans, & ſans ſe ſervir de leur miniſtere; mais pendant que les dieux travailloient de leur côté à faire pirouetter la montagne, les géans, qui de tout tems ont été les ennemis des dieux, tiroient la couleuvre par le bout oppoſé. L'effort fut ſi violent de part & d'autre, que le monde en fut ébranlé; il s'affaiſſa: or, Vichnou, craignant qu'il ne fût renverſé, ſe métamorphoſa ſur-le-champ en tortue, & alla ſe poſer ſous le monde pour le ſoutenir; d'un autre côté, la couleuvre qui étoit à cent têtes ſe ſentant tiraillée par les deux extrêmités avec tant de violence, vomit tout d'un coup contre les géans un poiſon ſi ſubtil que la plupart moururent ſur-le-champ.

Cette aventure arriva aux géans par le pouvoir & par la permiſſion de Vichnou. L'amortam parut enfin; & dans la crainte où ſe trouva Vichnou que le reſte des géans ne mangeaſſent une partie de cet excellent beurre, il eut recours à un artifice qui réuſ-

ſit à ſon gré. Rien ne lui étant impoſſible, il prit la forme d'une belle femme: les géans ne tarderent pas à devenir amoureux de cette femme; pendant qu'ils s'amuſoient avec elle, les dieux mangerent ou emporterent l'amortam; après quoi Vichnou diſparut, & laiſſa les géans dans la plus grande conſternation & le plus grand étonnement qu'on leur eût enlevé cette belle femme, & de ne plus voir le beurre divin, pour lequel ils s'étoient donné tant de mouvemens, croyant par-là y avoir le même droit que les dieux.

Après cela, Vichnou invita tous les dieux à un grand feſtin qu'il leur fit préparer: les géans n'eurent garde d'être invités. Ce feſtin fut très-ſomptueux & digne du dieu qui le donnoit; les viandes les plus exquiſes y furent ſervies; mais ce qu'il y eut de préférable à tout, fut une groſſe portion d'amortam qu'on avoit préparée pour chacun des conviés en particulier. La couleuvre Sexen fut de la fête, tant parce qu'elle eſt une des plus importantes divinités, que parce qu'elle avoit beaucoup contribué à faire le beurre divin. Or, la couleuvre ſe fit attendre, & vint plus tard que les autres; ne la

voyant point paroître, on prit enfin le parti de se mettre à table & de réserver à part la portion de la couleuvre.

Le soleil & la lune, qui ne se contentent pas d'être les plus brillans d'entre les dieux, qui sont encore les plus gourmands, selon les Gentils, mangerent promptement chacun leur portion, puis tomberent sur celle de la couleuvre; ils avalerent aussi bientôt sa portion. La couleuvre étant arrivée, & ayant trouvé sa portion mangée, sur-tout la portion de l'amortam sur lequel elle comptoit principalement, demanda qui lui avoit joué ce tour. Etant informée que c'étoit le soleil & la lune, elle fut outrée d'un procédé si mal-honnête de leur part; elle se mit dans la plus furieuse colere, & troubla toute la fête par le tapage qu'elle fit. Elle dit que le soleil & la lune avoient osé manquer de considération pour sa personne, & qu'ils l'avoient insultée : mais elle jura en même tems qu'elle les en feroit repentir, & que leur gourmandise leur coûteroit cher ; qu'elle trouveroit bien le moyen de les avaler l'un ou l'autre dans le tems où ils n'y penseroient point, & qu'ils se-

roient le moins sur leurs gardes, &c.

On voit évidemment par ces fables, que l'amortam des Indiens n'est autre chose que le nectar que l'on servoit à la table des dieux chez les Grecs. Si nous avions toutes les autres fables des Indiens, je ne doute pas qu'on n'y vît toute la mythologie des Grecs, &c. C'est là l'origine de la tête & de la queue du dragon, doint il est fait mention dans les anciens livres d'astronomie & d'astrologie, & auxquels on a substitué les termes de *nœud ascendant & nœud descendant de la lune*.

La couleuvre, divinité des Indiens, l'est aussi des Chinois. Quoique je n'aie point été à la Chine, je vais en rapporter un trait singulier que j'ai vu à Manille, & qui prouve la force du préjugé de religion des Chinois. Il y avoit encore à Manille, lorsque j'y étois en 1766, un fauxbourg appellé le *Parian*, uniquement composé de Chinois; ils y étoient depuis un très-grand nombre d'années, puisque dans l'histoire espagnole de Manille que j'ai traduite, je trouve les Chinois établis en cette ville dès le tems des premiers gouverneurs des Philippines; on les nomme *Sanglayés*, c'est-à-dire, mar-

chands. Ces Chinois avoient leur gouverneur pris parmi eux, un alcade Espagnol auquel ils avoient affaire pour le temporel, une paroisse & un curé dont ils dépendoient pour le spirituel; le roi d'Espagne ne les ayant, jusqu'à ce jour, souffert aux Philippines qu'aux conditions qu'ils professeroient la religion catholique.

La fête de saint Charles, qui arrive le 5 novembre, fut célébrée à Manille, en 1766, avec plus de pompe & d'appareil qu'elle n'avoit coutume de l'être. Les Indiens & sur-tout les Mestices s'empresserent le jour de cette fête de faire voir leur attachement pour S. M. C. aussi bien que les Chinois du Parian; ce qui occasionna plusieurs jours de *mogigangas*, c'est-à-dire, de mascarades ou de farces qui duroient depuis environ sept heures du soir jusqu'à neuf.

Les Chinois eurent leur jour marqué tout comme les autres. Mais leur divertissement ne plut pas; il étoit sans doute tiré du fond de leurs mœurs, coutumes & croyances, si différentes de celles des Européens, & de la nation chez laquelle ils étoient établis, qu'il n'est pas étonnant qu'on n'y prît aucun

amusement, quoique c'en fût un fort grand pour ceux de leur nation qui étoient présens.

Le lieu où se passoient ces mascarades est la grande place de Manille, vis-à-vis la maison du gouverneur, appellée le *palais*. Le gouverneur & toutes les personnes de sa suite, l'audience royale, le clergé, la ville, &c. assisterent à ces mascarades dans les balcons du palais. Les Chinois parurent donc vers les sept heures le 6 novembre, jour qui leur fut marqué pour leurs mascarades; elle consistoit en une cavalcade de chevaux de papier ou de carton, accompagnés de poissons faits de même matiere, & d'une couleuvre dont la tête étoit sur-tout très-bien imitée: cette couleuvre n'avoit pas moins de quarante pieds de longueur. Les poissons & les chevaux n'avoient pas l'air moins naturel que la couleuvre. Les Chinois firent différentes sortes de folies fort bizarres avec leurs poissons, & sur-tout avec la couleuvre; ils la firent danser & sauter de mille manieres pendant long-tems; après quoi elle se reposa; les poissons en firent autant: les chevaux eurent leur tour; ils firent différens exercices, sans doute à

la façon de la Chine : le tout fut accompagné par une musique ou chant chinois fort baroque & des plus désagréables, quoique cadencé ou mesuré, & qu'ils exécuterent principalement devant la couleuvre, en lui faisant faire en même tems différens mouvemens très-singuliers. Tel fut à peu près le divertissement que donnerent à Manille les Chinois du Parian, en réjouissance de la fête royale : mais ce divertissement, loin de plaire au gouverneur, le révolta ; il n'y vit que superstition ; & ces peuples firent là, selon lui, un acte d'idolatrie, dans la représentation de la couleuvre, à laquelle ils sembloient, en effet, rendre un culte plutôt qu'ils ne songeoient à célébrer la fête royale.

Il y a bien de l'apparence que les danses, la musique & les paroles qu'on n'entendoit point, & dont les mouvemens qu'on faisoit faire à la couleuvre étoient accompagnés, se rapportoient à cette couleuvre comme objet du culte des Chinois. Le gouverneur, que je vis deux jours après, m'en parla dans ces termes ; & il se promettoit bien que la chose n'arriveroit point une autrefois.

C'est à peu près là tout ce que j'ai pu ap-

prendre ſur la religion des Indiens de la côte de Coromandel. Ceux qui ont été dans les provinces ſepentrionales, dans le Bengale, par exemple, pourroient en ſavoir davantage; mais ce beau & magnifique pays a beaucoup ſouffert depuis l'invaſion des Tartares. C'eſt bien dommage qu'un peuple ſi doux & ſi tranquille ſoit opprimé par cette nation ambitieuſe & barbare. Pour voir donc la gentilité dans tout ſon luſtre, il faudroit aller dans le Tanjaour. Ce royaume, dont le ſouverain eſt de la tribu des Brames, eſt une eſpece de jardin que fertiliſe le Colram, ſuperbe fleuve qui prend ſa ſource dans la chaîne des Gates. Les Mogols, qui ſe ſont ſucceſſivement emparés de l'Inde, & la font gémir ſous le poids de leur tyrannie, n'ont point encore pénétré dans le Tanjaour. Son roi ou raja, de caſte Brame, eſt ſur le trône par ſucceſſion, vraiſemblablement dès les commencemens de l'arrivée des Brames dans cette partie de l'Inde; car il y a bien de l'apparence que les Brames ont peu à peu uſurpé la ſouveraineté dans l'Inde. J'ai déjà dit que cette eſpece de tribu a joui dans tous les tems de la plus grande conſidération dans

le pays; considération que lui a attiré sa profonde politique généralement pour toutes les affaires. Par-là, ils sont insensiblement devenus les ministres & les conseils des princes Indiens, & même des gouverneurs ou Nabads Mogols; & cela a été de tout tems. Néarque, cité par Strabon, dit que les Braclmanes demeuroient dans les villes, suivoient les rois, & leur servoient de conseils, &c.

Il seroit fort intéressant de savoir l'époque à laquelle ces Bramies, après être venus à bout de faire renverser le culte de Baouth, & de faire recevoir leur religion par le roi de Tanjaour, se seront, après cela, par ruses & par leur politique, emparés du trône pour y mettre un roi pris de leur tribu; car il est très-vraisemblable que c'est aussi l'époque de la chûte du commerce des Chinois à cette côte. Le nouveau roi, comme Brame, conservant une haine de religion contre les restes de Baouth, aura enfin chassé les Chinois de Negapatnam, terrein faisant partie de son domaine. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette partie de l'Inde n'a eu aucune part aux révolutions & au malheur des guerres occasionnées par l'ambition des Tartares. Ce seroit

donc dans cette partie de l'Inde que les voyageurs philosophes trouveroient à satisfaire leur curiosité, plus que par tout le reste du pays opprimé par les Mogols.

Outre la tyrannie du gouvernement Mogol, les dissensions continuelles qui regnent entre les princes de cette nation, qui sont presque toujours en guerre les uns contre les autres, font que l'Inde a un germe de guerre intestine qui s'allume de tems en tems dans quelque province, qui mine & ruine insensiblement le pays; & depuis que les Européens s'y sont mêlés, ils n'ont fait qu'en accélérer la ruine, comme je l'ai déjà dit.

Il me reste à parler de deux actes extérieurs de piété, que les Indiens exercent par le même principe de religion qui les anime en tout: ce sont les chauderies & les derniers devoirs qu'ils rendent aux morts.

Les chauderies, dans l'Inde, me paroissent répondre aux caravanserais de Perse; c'est-à-dire, que les chauderies sont des especes d'hôtelleries ou de retraites établies pour l'usage des voyageurs. Elles sont de la plus grande commodité; presque généralement bâties, sur-tout les grandes, sur le bord

d'un étang, entourées de taupes (*) plus ou moins grandes, où l'on peut se mettre à l'ombre. Les étangs qui tiennent aux chauderies sont pareillement environnés d'arbres, pour procurer de l'ombre & du frais aux passans.

Le corps de la chauderie est distribué en petits appartemens voûtés, dont les murs sont fort épais, avec des galeries; ce qui, joint aux arbres qui l'environnent, garantit beaucoup de la chaleur. Les voûtes, les ceintres des ouvertures destinées aux portes & aux fenêtres, sont d'architecture gothique, avec de petits ornemens dans le même goût.

Ces chauderies sont des œuvres de piété de gens riches; elles portent ordinairement le nom de la personne qui a fait les frais de la faire bâtir: cette même personne y entretient à ses frais un Indien ou Brame, dont l'unique occupation est de donner à boire aux passans; cet Indien va chercher l'eau à l'étang voisin, la garde dans des pots qu'il a dans

(*) On appelle *taupe*, dans l'Inde, un jardin ou un terrein plus ou moins grand, planté d'arbres assez près les uns des autres pour que les branches des têtes s'entrelacent les unes dans les autres, de façon qu'elles soient impénétrables aux rayons du soleil. J'aurai occasion de parler plus d'une fois de ces *taupes*.

fon petit appartement, & donne à boire à tous ceux qui fe préfentent pour lui en demander.

Ces lieux de repos font très-multipliés dans l'Inde; il eft rare qu'on faffe une demi-lieue fans rencontrer une chauderie : ce qui eft de la plus grande commodité pour les voyageurs, qui trouvent un afyle contre l'ardeur du foleil, & où ils peuvent prendre le repos qu'ils defirent. Si par la longueur du tems une chauderie vient à tomber en ruine, jamais elle n'eft relevée; les fondemens, quand même ils feroient bons, reftent là, & font abandonnés; mais il s'éleve bientôt aux environs une nouvelle chauderie. De cette façon les enfans n'entretiennent point la fondation de leurs peres : ils l'abandonnent; & foit vanité & oftentation, foit que ce foit un autre motif qui les anime, les enfans font bâtir tout près de là une nouvelle chauderie. Attenant aux chauderies, on trouve un bazard (marché) où l'on vend fur-tout du riz, des fruits, du fucre, &c.

On va prefque toutes les années de Pondichéry, en fociété & en partie de plaifir, paffer plufieurs jours dans quelques-unes

de ces chauderies. L'on peut donc ne point avoir à ſoi de maiſon de campagne à la côte de Coromandel ; les chauderies vous en ſervent ſi vous voulez. L'on a par ce moyen autant de maiſons de campagne, à pluſieurs lieues à la ronde, qu'il ſe trouve de chauderies dans le canton qu'on habite. On peut choiſir le quartier le plus agréable, celui qui plaît le mieux, où la campagne offre plus de délaſſemens & de charmes; & au lieu de deux à trois jours, y reſter un ou pluſieurs mois.

Il n'eſt donc queſtion que de s'emparer d'une chauderie, prendre les logemens les plus convenables, y tranſporter ſon ménage & y reſter tout le tems que l'on veut. Il n'y a ni portes ni fenêtres à ces bâtimens, vous n'en avez pas beſoin; on n'y trouve point de lits, votre palanquin vous en ſert. Je l'ai déjà dit, & je prie qu'on me pardonne la répétition, l'Inde eſt peut-être l'unique pays ſur la terre, où il ſoit poſſible de mieux ſe procurer ſes aiſes, où il y ait plus d'attraits & de charmes, & où le peuple ſoit en même tems plus doux, &c.

Les funérailles des Gentils varient un peu

ſelon les provinces; l'uſage cependant eſt aſſez général de brûler les corps : c'eſt celui des Indiens de la côte de Coromandel, excepté qu'on enterre les enfans. Je n'ai point vu de funérailles d'aucun Indien qui fût riche; il en coûte ſans doute beaucoup à ceux-ci pour être brûlés, à cauſe des parfums qu'on répand dans leur bûcher. Les riches, dans tous les pays, ne font les choſes qu'à grands frais; mais j'ai vu brûler pluſieurs corps de gens pauvres, les frais n'alloient pas à quatre ſols de notre monnoie; les corps étoient cependant auſſi bien brûlés que ſi l'on y eût employé une corde de bois : voici comme s'y prennent les Indiens.

Ils creuſent une foſſe dans laquelle le mort puiſſe tenir, foſſe qui n'a guere plus d'un pied de profondeur; ils y étendent le mort enveloppé dans un vieux morceau de toile; ils le couvrent de paille, & par-deſſus la paille ils mettent une couche de pluſieurs mottes de bouze de vache les unes ſur les autres, bien ſéchées au ſoleil; ils recouvrent enſuite le tout d'une autre couche, épaiſſe de quelques pouces, d'une terre graſſe &

argilleuſe détrempée, & ils en forment une tombe. Le mort eſt donc enfermé comme dans une eſpece de tourtiere ou de four bien clos; après cela, ils mettent le feu tout autour à la paille & aux mottes qui débordent la tombe : le feu ſe concentre dans cette tombe & ſe conſerve environ trente heures, au bout deſquelles le mort eſt tout-à-fait conſumé; on ne trouve à la place qu'un peu de cendres, & quelquefois des fragmens d'os qui ne ſont pas entiérement réduits en cendre; mais ceux que j'ai trouvés au bout de ce tems ſe briſoient aiſément ſous les doigts.

Les Indiens de Pondichéry ont tous leurs cimetieres hors les murs de la ville, au milieu de la campagne, marqués par un petit foſſé; & chaque tribu a ſon cimetiere à part. Les Gentils font leurs cérémonies ſur le ſoir. J'ai ſouvent aſſiſté, par curioſité, à ces cérémonies funéraires; j'en ſuis toujours revenu édifié de la décence que j'y ai vue : l'amour de l'humanité m'arrache ici cet aveu ſincere au milieu d'une capitale, où les convois des pauvres, c'eſt-à-dire, de ceux qui n'ont pas le moyen de payer un cortege,

ont toujours excité en moi des ſentimens bien différens de ceux que les funérailles des Gentils y avoient fait naître. Ces funérailles n'auroient rien de triſte, ſans deux trompettes qui précedent le corps, longues de huit à dix pieds, & qui rendent un ſon ſi lugubre qu'elles répandent la terreur dans le fond de l'ame; elles ſonnent de tems en tems, un inſtant ſeulement, & l'une après l'autre, en ſe répondant. Ces deux inſtrumens à vent ne rendent qu'un ſon unique, & ſont accordés à la ſeconde mineure l'un de l'autre : ainſi l'un ſonnant l'*ut* naturel, le ſecond ſonne le *ſi* naturel immédiatement au-deſſous. L'Indien qui tient le premier inſtrument entonne l'*ut*, & le prolonge en renforçant le ſon pendant environ cinq ſecondes; le ſecond reprend & ſonne le *ſi* de la même maniere : on entend avec cela un bruit confus de quantité de petits tambours qui précedent. Le corps eſt porté dans un palanquin, ayant la face découverte, eſcorté de toute la famille. Ceux qui ne peuvent avoir de palanquin, ſont portés dans un doulis, eſpece de large ſac pointu par les deux bouts, & attaché par ces deux bouts à un bâton ou bambou tout droit.

Lorſque le corps eſt arrivé auprès de la foſſe, les trompettes ſonnent pour la derniere fois; elles forcent en enflant inſenſiblement le ſon; puis diminuant peu à peu & par degrés, elles ceſſent tout-à-fait: ce qu'elles répetent trois fois, après quoi on met le mort dans la foſſe. On apporte du riz, dont on met deux à trois poignées avec le mort, & on acheve les funérailles comme je viens de le dire.

Les gens riches font ramaſſer les cendres du corps & les enferment dans des urnes: ils les envoient jeter dans l'eau du Gange. Tout le monde ſait la vénération que les Indiens ont pour ce fleuve; la ſainteté de ſes eaux eſt en ſi grand renom, qu'on les porte à pluſieurs centaines de lieues à la ronde. A Pondichéry, qui eſt à trois cents lieues de l'embouchure du Gange, j'ai vu des Brames qui, ſuivis de leurs femmes, alloient de maiſon en maiſon offrir cette précieuſe marchandiſe; elle eſt contenue dans de petits pots de terre exactement fermés: ils portent ces pots aux deux bouts d'un bâton, auxquels pendent ſix petites cordes où ils ſont attachés. Ces Bramines font avec

cette charge trois à quatre cents lieues par pure dévotion, ne vivant que d'un peu de riz & de lait.

Je finirai ce chapitre en rapportant un trait de crédulité du peuple de l'Inde, que l'on pourroit comparer à cet égard au peuple d'Europe. Les Indiens font quelquefois des prédictions, comme on en voit dans nos almanachs de Liege & autres de ce genre. Voici la traduction d'une de ces prédictions, telle qu'elle m'a été adressée de Karical à Paris par M. de Willems, qui y fut envoyé pour commander vers le tems que je quittai Pondichéry pour repasser en Europe.

Traduction de la prophétie des Malabares (Tamoults), à l'occasion de leur fête du pongol, *pour l'année* 1771.

Le soleil a deux fils, nommés *Emada-Rusya* & *Chumé-Soura*; & sept filles, nommées *Gloré*, *Denangansié*, *Magadancé*, *Manda*, *Mandacinié*, *Misiré* & *Kadyasié*, dont la quatrieme est apparue actuellement: elle a quatre visages, quatre nez, huit yeux, huit mains, huit oreilles; ses oreilles sont grandes, ses levres pendantes & ses sourcils

dressés ; il lui sort du feu des yeux & de la fumée des narines ; elle a deux jambes : sa hauteur est de trente lieues, & sa largeur de dix-huit.

Elle paroît sur un éléphant ; ce qui annonce guerre parmi les nations.

Elle paroît comme plongeant dans le jus des feuilles de *margosier* ; ce qui n'est pas bon pour le genre humain.

Elle paroît en habit noir ; ce qui annonce peur pour le diable.

Elle paroît barbouillée avec de la gomme moulue au lieu de *sandal* ; ce qui signifie malheur pour les femmes mariées.

Elle paroît dans des joyaux faits d'yeux de chat ; ce qui annonce malheur pour les joailliers.

Elle paroît décorée de fleurs de *mougry* ; ce qui signifie malheur pour ceux qui jouissent quand ils veulent d'un profond sommeil.

Elle paroît ayant un chauderon de plomb dans la main ; ce qui annonce malheur pour les chauderonniers en cuivre.

Elle paroît comme buvant du lait ; ce qui signifie malheur pour les bestiaux.

Elle paroît mangeant du fruit nommé

malsaw ; ce qui annonce épouvante parmi les gens pour la petite vérole.

Elle paroît avec une arme nommée *soula*, & une lance à la main ; ce qui signifie encore guerre parmi les nations.

Elle paroît avec un parasol d'or ; ce qui signifie encore malheur pour ceux qui trafiquent en or.

Elle paroît fumant une pierre qui se trouve dans le ventre des bœufs ; ce qui annonce malheur pour les petits enfans.

Elle paroît sous la forme d'un homme ; ce qui signifie encore malheur pour le genre humain.

Elle paroît comme se couchant & fort étonnée, signifiant épouvante parmi les gens.

Elle paroît allant du nord-est au sud-est, ce qui annonce manque de pluie dans cette derniere partie ; & comme le mois commence un mercredi, c'est signe de malheur pour les Bayaderes.

Un chacun éprouvera tout ceci depuis le mois de janvier jusqu'au mois de mars.

Cette prophétie, & plus exactement prédiction, doit paroître bien ridicule à mes

lecteurs ; mais celles de nos almanachs le ſont-elles moins ?

Au ſurplus, cette prophétie me fournit l'occaſion de faire quelques remarques, car ici le ſoleil a deux fils ; le ſoleil chez les Grecs en avoit deux. Le ſoleil chez les Malabares (Tamoults) a ſept filles ; ne ſeroient-ce point les ſept Pléïades, filles d'Atlas? J'ai déjà dit, & je le répete encore, que je croyois, avec M. Holwell, que les dieux des Grecs étoient venus de l'Inde ; j'ai remarqué auſſi que le nectar des dieux Grecs n'étoit autre choſe que l'amortam des dieux Indiens. Parmi trente deſſins que j'ai des dieux Indiens, qui m'ont été donnés par mon interprete *Maleapa*, & qui ont été faits par des Indiens même, je trouve un nommé *Manmaden* ou *Cupidon ;* un autre deſſin repréſente ſa femme *Rati ;* j'y trouve pareillement une autre divinité nommée *Yemen* ou *Pluton* ; j'y trouve enfin un dieu *Varrona*, dieu qui préſide au tonnerre & à la pluie. Le premier volume des *Cérémonies religieuſes* parle de cette divinité ſans en donner la figure. Un cinquieme eſt ſans nom ; mais il me paroît ne devoir être autre

chose que *Janus*. Toutes ces divinités sont représentées avec leurs attributs particuliers. Mes autres dessins sont sans titre, & mes interpretes n'ont pu m'en donner d'explication, excepté les neuf incarnations ou métamorphoses de Vichnou, qu'il est aisé d'y reconnoître, quoiqu'elles soient un peu différentes de celles que l'on trouve dans la *Chine illustrée* du P. Kircher, & dans les *Cérémonies religieuses* de MM. l'abbé Bannier & le Mascrier. Mais j'ai cru que le public ne seroit pas fâché de voir ici l'idole la plus singuliere que j'aie parmi mes dessins; c'est peut-être la plus singuliere de toutes celles qui nous sont venues de l'Inde depuis que nous la fréquentons. Cette figure est certainement mystérieuse & allégorique, comme étoit celle de *Janus*, qui ayant deux visages, marquoit la connoissance du passé & de l'avenir. L'idole Indienne doit être douée d'une intelligence bien supérieure à celle de *Janus*, puisqu'elle a trente-six têtes, formant trois étages ou trois rangs les uns au-dessus des autres: chaque rang est composé de douze têtes; une plus grosse que les autres occupe à peu près le milieu de

chaque rang, cinq plus petites ſont à ſa droite & ſix pareilles ſont à ſa gauche. Cette idole, avec ces trente-ſix têtes, n'a cependant que deux bras & quatre mains. Cette ſingularité ne m'a pas paru annoncer un pouvoir proportionné à l'intelligence qu'annoncent les trente-ſix têtes. Les Brames de la côte de Coromandel n'entendent peut-être plus eux-mêmes le ſens de l'allégorie cachée ſous cette figure.

CHAPITRE III.

Sur quelques points de l'aſtronomie des Indiens de la côte de Coromandel. (*)

AVANT que d'entrer en matiere ſur l'aſtronomie des Brames, je dois apprendre à mes lecteurs, par quel moyen je me ſuis procuré leurs méthodes aſtronomiques; on ſera d'autant plus curieux ſans doute de le ſavoir, que j'ai déjà inſinué que les Brames ne ſe communiquent point aux étrangers,

(*) Une partie de ce diſcours a été lue à la rentrée publique d'après pâques, le 21 avril 1773.

& ne cherchent point à rien apprendre d'eux.

J'avois lu, avant mon départ, dans plusieurs célebres voyageurs françois, qu'ils avoient été témoins de prédictions fort exactes d'éclipses de soleil & de lune par les Indiens. Depuis sept ans que j'étois dans les mers de l'Inde, toutes les personnes qui avoient été à Pondichéry, & que je voyois journellement, m'avoient tant parlé des calculs des Indiens sur ces phénomenes, elles m'avoient débité tant de merveilleux sur la prétendue exactitude avec laquelle ils rencontroient juste, que mon premier soin fut, en arrivant à Pondichéry, de m'informer de ce fait.

J'appris que ce calcul étoit un secret renfermé dans la caste des Brames, un secret qui faisoit partie de ceux de leur religion, dont les Brames seuls étoient les dépositaires; & que personne, autre que ces philosophes, ne pouvoit se mêler de ces calculs. On m'assura même que tous les Brames ne possédoient pas ce secret; que dans tout l'Indostan il n'y en avoit qu'un très-petit nombre qui sût faire ces sortes de calculs; que cette science étoit dans leur famille de pere

en fils, ſans être paſſée chez les autres familles Bramines.

Ces Brames ſont chargés, par les princes du pays, de faire les calculs aſtronomiques concernant le calendrier indien. Ils ont, pour les payer de leurs peines, quelque petite portion de terre que ces princes leur ont abandonnée, avec le ſecours de laquelle ils vivent. Outre ce modique revenu, ces Brames, après avoir composé leur petit almanach, ont des gens qui en tirent des copies & les diſtribuent dans tout le pays ſoumis à l'obéiſſance du prince : l'argent qui provient de cette vente, rentre dans les mains du Brame ; la ſûreté du débit eſt fondée ſur la ſuperſtition des Indiens touchant la cauſe des éclipſes.

D'anciens miſſionnaires me dirent auſſi qu'ils ſavoient que les peres Jéſuites avoient envoyé autrefois à M. de la Hire les principes qui ſervoient aux Brames à faire leurs calculs ſur les éclipſes de ſoleil & de lune ; que ce célebre aſtronome avoit répondu aux Jéſuites, que ces calculs étoient exacts, mais qu'il étoit trop âgé pour examiner la théorie ſur laquelle ils étoient fondés. Si cela étoit

vrai, on auroit trouvé ces élémens à la mort de cet académicien; mais je ne me rappelle pas d'en avoir jamais entendu parler. La façon dont on m'a assuré & qu'il m'a paru que ces peres sont regardés par les Brames, ainsi que tous les autres missionnaires, me fait penser que cette anecdote n'est pas vraie; ou du moins, que les Jésuites, supposé qu'ils eussent en effet envoyé cette méthode à M. de la Hire, ne la tenoient pas des Brames. Ces Brames ont en effet un intérêt particulier à garder leur secret; & cet intérêt, joint à celui de leur religion, fait qu'ils ne se communiquent que très-difficilement aux Européens. D'autres personnes me dirent encore, comme une chose certaine, que le manuscrit touchant ces calculs devoit être à la bibliotheque du roi, mais que les nombres en étoient défigurés, & que de plus, il étoit en Jalenga. Si le fait est, qui pourra traduire ce manuscrit? & quand il seroit traduit, à quoi pourroit-il servir?

Ces différens rapports ne firent qu'augmenter ma curiosité; je ne fus pas longtems sans trouver l'occasion de la satisfaire. Le sujet de mon arrivée à Pondichéry s'é-

tant répandu dans le pays ; on y débita que le roi de France avoit envoyé à Pondichéry un astronome pour observer une étoile qui devoit paroître en 1769, & qui devoit faire tomber une pluie de feu sur la terre. Cela ne manqua pas de m'attirer beaucoup de curieux, & entr'autres plusieurs Brames, entre les mains desquels je vis un petit livret fait de feuilles de palmier, qu'ils me dirent être leur almanach ; mais ils avouerent en même tems qu'ils n'étoient que les colporteurs. Je reçus aussi la visite, comme je le dirai ci-après, du Brame de Tirvalour.

Un Tamoult chrétien, entendant & parlant bien françois, & qui avoit fait ses études aux Jésuites, dans l'intention d'entrer dans la société, homme d'esprit & curieux, vint me trouver des premiers & m'offrir ses services. Il s'étoit marié, & par-là il avoit renoncé à entrer dans la société des Jésuites. Je lui fis beaucoup de questions sur le calcul des éclipses ; il me dit qu'il entendoit un peu la langue des Brames, & qu'il avoit trouvé le moyen d'en tirer quelque chose, à l'aide de quelques manuscrits qu'il avoit eu l'adresse d'avoir entre les mains, & qui

renfermoient les calculs de quelques éclipses; mais que, n'ayant pas cru posséder encore en entier leurs méthodes, il avoit eu recours à un Indien qui étoit fort au fait de ces calculs. Cet Indien ayant des parens puissans auprès d'un prince du pays, apprit, quoique secrétement, le calcul des éclipses du Brame même chargé du calendrier; mais cet Indien faisoit ses calculs sans les entendre.

La langue Brame est une langue particuliere, que très-peu de monde entend. Pour la facilité de leurs opérations astronomiques, les Brames les ont mises en vers; chaque terme est un terme composé, & a besoin d'explication pour être compris : par ce moyen les Brames ne sont entendus de personne, ou au moins ne le sont que de très-peu de monde.

Le Brame qui avoit enseigné cet Indien, s'étoit donc réservé le secret des termes, de façon que celui-ci faisoit machinalement ses calculs sans les entendre; il trouvoit des résultats & ne savoit pas ce qu'ils signifioient. Par exemple, dans les éclipses de lune, les Brames ont donné à l'argument de latitude, le nom de *patona Chandren*, c'est-à-dire, *la lune*

lune offenſée par le dragon; ce mot étant compoſé de *pat*, ſerpent; *ona*, offenſer; & *Chandren*, lune. Or, le problême conſiſte à trouver ce *patona Chandren* ; l'Indien en queſtion le trouvoit très-bien, mais il n'entendoit point le mot *patona Chandren*, bien loin qu'il ſût que ce fût la diſtance de la lune à ſon nœud, & ainſi du reſte.

Cet Indien avoit amuſé mon Tamoult pendant près de deux ans; mais celui-ci curieux d'apprendre, tenoit bon & ne ſe rebutoit pas: par ce moyen, il attrapoit toujours quelque choſe à cet Indien. A la fin, cependant ils ſe brouillerent; mais alors mon Tamoult avoit à peu près, à ce qu'il me dit, toute la méthode de l'Indien.

Or, *Nana Moutou*, c'eſt le nom de cet Indien, ignorant que ſon diſciple étoit déjà venu chez moi, vint me voir, ſuivi d'un interprete, qui me dit que la perſonne qui l'accompagnoit, ſavoit calculer les éclipſes, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'en faire l'eſſai. Il n'y avoit pas plus de huit jours que j'étois à Pondichéry. Je lui propoſai de calculer devant moi l'éclipſe totale de lune du

mois de décembre 1768 ; il me promit de revenir & de faire ce calcul en ma présence. Il ne manqua pas à sa parole ; il revint le lendemain matin avec un petit paquet de feuilles de palmier & un sac de cauris (espece de petit coquillage) ; il s'assit par terre ; & en maniant ces cauris avec une vîtesse singuliere, & en consultant de tems en tems son petit livret, il me donna toutes les phases de l'éclipse en moins de trois quarts d'heure. Je confrontai ce calcul avec celui des Ephémérides, & j'y remarquai assez de conformité pour me faire admirer la méthode de cet homme. Lui ayant encore donné d'autres éclipses à calculer, il ne fit pas plus de façon pour celles-ci qu'il n'avoit fait pour la premiere.

Le Tamoult qui avoit appris de cet homme avec tant de peine, m'engagea de lui proposer de m'enseigner sa méthode, afin de voir s'il ne manquoit rien à celle qu'il avoit eue de lui ; car il m'avoua qu'il n'en avoit pas encore fait d'essai complet. J'en parlai à l'Indien, qui me répondit qu'il le feroit volontiers ; & lui ayant demandé combien de tems il me faudroit pour apprendre à cal-

culer une éclipſe de lune, il me répondit, avec un air d'amour-propre, que ſi j'avois des diſpoſitions, j'en pourrois venir à bout en quatre mois, en travaillant beaucoup; mais il me recommanda bien ſtrictement le ſecret, en ajoutant qu'il avoit déjà enſeigné quelque choſe ſur les éclipſes à un Malabare qui en avoit abuſé; que pour tout l'or du monde il n'enſeigneroit pas davantage à cet homme. Là-deſſus je lui promis tout ce qu'il voulut, tant j'étois impatient d'apprendre; enfin nous fixâmes un tems dans la journée, qui fut quatre heures & demie du ſoir, heure à laquelle il s'engagea de venir m'enſeigner ſa méthode.

Les deux ou trois premieres leçons allerent aſſez bien, à cela près que ni lui ni ſon interprete ne pouvoient me donner l'explication d'aucun terme. Ce fut de cette façon, que m'ayant donné les douze ſignes du zodiaque en langue Brame, ils ne purent jamais me dire ce qu'ils ſignifioient. Lorſque nous fûmes au lieu du ſoleil, il ne me fut plus poſſible de rien comprendre à ce qu'il me diſoit, ſoit qu'il ne pût pas s'expliquer ſoit que ce fût une malice de ſa part. Je chan-

geai de trois interpretes sans avancer davantage; j'étois déjà rebuté, & je désespérois de pouvoir rien tirer de cet homme. Je mandai dans ce moment mon Tamoult, je lui fis part de mes difficultés, il m'en fit sortir fort promptement.

Après cela, l'autre étant venu à son heure ordinaire, je lui dis qu'à force de méditations, j'avois enfin compris ce qu'il m'avoit enseigné, & que j'étois en état de passer au lieu de la lune; mais lui, dont le but étoit vraisemblablement de m'amuser, me conseilla de calculer un grand nombre de lieux du soleil, pour être, me disoit-il, plus au fait du calcul, & plus en état encore de passer au lieu de la lune: ne l'ayant pas voulu, impatient que j'étois d'en venir aux éclipses, nous passâmes enfin à la lune. Ce fut ici où les difficultés redoublerent. D'abord il me dicta tous les nombres avec une patience & un sang-froid que j'admirois; nous les repassâmes & les collationnâmes plusieurs fois, ce qui nous prit deux à trois leçons ou séances très-longues. Quand ce vint aux calculs, il n'y eut plus moyen d'avancer. Je demandai encore une fois mon Tamoult; il vint,

& il me fut d'un très-grand ſecours. Je reconnus ici la vérité de ce qu'il m'avoit avancé touchant ce qui lui étoit arrivé avec cet Indien, n'ayant pu venir à bout de lui qu'avec une patience ſinguliere; encore il ne fût pas venu à ſon but, s'il ne lui eût, par ſubtilité, enlevé quelques-uns de ſes calculs.

Je vis que cet homme avoit envie de tenir vis-à-vis de moi la même conduite, & je n'avois pas deux ans de mon tems à lui donner. Nous réſolûmes donc, le Tamoult & moi, de nous en tenir aux nombres qu'il m'avoit donnés, & de vérifier s'ils étoient conformes à ceux qu'il avoit eus de lui; c'eſt ce que nous fîmes avec le plus grand ſoin & la plus grande attention. Ce Tamoult vint pluſieurs fois chez moi pour cet effet, mon Indien venoit auſſi à ſon heure ordinaire; mais il ne faiſoit que m'amuſer, & je le laiſſois faire.

Il y avoit près d'un mois que cet Indien exerçoit ainſi ma patience; je ne pus tenir plus long-tems: lorſque nous fûmes certains, mon Tamoult & moi, de l'exactitude des nombres que cet Indien nous avoit donnés à l'un & à l'autre, je congédiai celui-ci, en

lui disant que je ne voulois pas continuer, parce que je voyois qu'il cherchoit à me tromper. Il ne s'en excusa pas trop ; & en effet cet homme ne cherchoit qu'à gagner du tems. Sachant la considération dont je jouissois auprès du gouverneur & du conseil supérieur de Pondichéry, il me pressoit continuellement de lui obtenir une petite portion de terre aux environs de Pondichéry pour lui aider à subsister : je la demandai, & on me la promit. Je l'avois en conséquence assuré qu'il auroit ce qu'il demandoit avec tant d'instance ; mais je lui dis en même tems que j'exigeois de lui, pour reconnoissanee, qu'il ne me cachât rien de sa méthode. Il me quitta avec le même sang-froid qu'il m'avoit apporté la premiere fois qu'il vint chez moi ; peut-être pensa-t-il que je pourrois le tromper ; peut-être avoit-il appris ma liaison avec le Tamoult, & peut-être aussi ne me trouvoit-il pas assez de dispositions. Quoi qu'il en soit, le Tamoult ayant pris sa place, & étant par ce moyen devenu mon maître, me donna la méthode de se servir des nombres que j'avois ; lui & moi nous en fîmes sur-le-champ l'application à

l'éclipſe du 23 décembre 1768, en calculant ſéparément cette éclipſe, & en confrontant nos calculs les uns avec les autres, & enfin avec ceux que nous avoit laiſſés l'Indien, de cette même éclipſe. Nous fîmes la même choſe pour les éclipſes de ſoleil.

Je ne ferai ici aucune réflexion ſur cette méthode: je me contenterai de remarquer que l'aſtronomie, toute imparfaite qu'elle eſt dans l'Indoſtan, eſt certainement plus parfaite encore qu'elle ne fut trouvée à la Chine par nos miſſionnaires; que cette aſtronomie me paroît venir de Chaldée; qu'il exiſte à la côte de Coromandel, parmi les Tamoults, une tradition qui paroît prouver que les Chinois ſont venus autrefois commercer à cette côte; qu'ils y ont même poſſédé une colonie; qu'ils y adoroient les dieux du pays, & en ont emporté avec eux à la Chine; qu'ils ont enfin été chaſſés par les Indiens & les Brames; qu'il pourroit bien ſe faire que les Chinois euſſent appris quelque choſe de l'aſtronomie des Indiens, & qu'ils euſſent défiguré le peu qu'ils en ſavoient. Je haſarde ici cette conjecture, ſans prétendre en faire une aſſertion.

Selon les Tamoults, l'époque de l'arrivée des Brames dans le Maduré & le Tanjaour n'eſt pas bien ancienne ; mais ſelon eux, une époque de mille ans eſt aſſez récente. Au reſte, ils ne diſent rien de cette époque ; ſeulement ils conviennent qu'il y eut une réforme dans l'aſtronomie ſous le regne d'un roi, qu'ils nomment *Salivagena* ou *Salivaganam*. Ce roi eſt ſans doute le même dont parle M. Holwell, connu des Bengalis, ſous le nom de *Succadit*. Sa mort fut une nouvelle époque pour les Gentils ; il mourut, ſelon M. Holwell, l'an 79 de Jéſus-Chriſt.

Salivagena aimoit, dit-on, beaucoup l'aſtronomie. Cette ſcience prit tant de faveur ſous ſon regne, que cette époque eſt auſſi fameuſe dans l'Inde parmi les Tamoults que celle de Nabonaſſar l'eſt chez les Chaldéens. Or, ſelon le calcul que m'en ont donné les Brames & les Tamoults en 1769, il y avoit alors ſeize cents quatre-vingt-onze ans que Salivagena étoit mort. La mort de ce prince tomberoit donc l'an 78 de J. C. ce qui ſemble prouver que dès ce tems-là les Brames étoient dans cette partie de l'Inde, & qu'on y ſavoit déjà calculer les éclipſes de ſoleil &

de lune, dans un tems où le nord de l'Europe étoit encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la barbarie.

Mais quels progrès n'a pas faits depuis ce tems l'astronomie parmi nous, tandis que les Brames sont aujourd'hui ce qu'ils étoient du tems de Salivaganam, il y a dix-sept cents ans? Et soit qu'on doive attribuer cette indolence à des causes physiques, telles que le climat, soit que des causes morales y aient part, il est certain que les Brames ne pensent point à étendre leurs connoissances; & tous ceux que j'ai vus, m'ont paru peu curieux de perfectionner leurs calculs, ne faisant pour cet effet aucune observation astronomique, ni aucune autre espece de recherche: ils s'imaginent même que celles que nous faisons chez eux sont une suite de notre ignorance, & de ce que nous venons pour nous instruire chez eux dans une science que nous ne connoissons point en Europe.

Ils font leurs calculs astronomiques avec une vîtesse & une facilité singulieres, sans plume & sans crayon: ils y suppléent par des cauris (espece de coquilles) qu'ils rangent sur une table, comme nos jetons, &

le plus ſouvent par terre. Cette méthode de calculer m'a paru avoir ſon avantage, en ce qu'elle eſt bien plus prompte & plus expéditive que la nôtre : mais en même tems elle a un très-grand inconvénient; il n'y a pas moyen de revenir ſur ſes calculs, encore moins de les garder, puiſqu'on efface à meſure qu'on avance. Si l'on s'eſt, par malheur, trompé dans le réſultat, il faut recommencer ſur nouveaux frais. Mais il eſt bien rare qu'ils ſe trompent. Ils travaillent avec un ſang-froid ſingulier, un flegme & une tranquillité dont nous ſommes incapables, & qui les mettent à couvert des mépriſes que nous autres Européens ne manquerions pas de faire à leur place. Il paroît donc que nous devons, les uns & les autres, garder chacun notre méthode ; il ſemble que la leur ait été faite uniquement pour eux.

Leurs regles de calculs aſtronomiques ſont en vers énigmatiques qu'ils ſavent par cœur; par ce moyen ils n'ont pas beſoin de tables de préceptes. Au moyen de ces vers qu'on leur voit réciter, comme nous faiſons nos formules, à meſure qu'ils calculent, & au moyen de leurs cauris, ils font les calculs

des éclipses de soleil & de lune avec la plus grande promptitude.

Cet usage d'astronomie théori-pratique, réduite en vers, est sans doute une suite de la mollesse naturelle à ce climat, qui est si chaud, qu'il agit sur les fonctions du corps & de l'ame, en mettant l'un & l'autre dans une sorte d'anéantissement qui les rend incapables d'une trop longue application (*). C'est sans doute, dis-je, par cette raison, que les Brames, pour plus de facilité, & pour se moins fatiguer l'esprit, les vers se retenant facilement, se sont fait cette méthode. Peut-être aussi ont-ils eu leur intérêt en cela, qui est d'avoir une langue énigmatique qui soit ignorée du reste du monde,

(*) « La température des climats chauds, dit Chardin, énerve l'esprit comme le corps, dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention & la perfection dans les arts. On n'est pas capable en ces climats de longues veilles & de cette forte application qui enfante les beaux ouvrages des arts libéraux & des arts mécaniques: de là vient aussi que les connoissances des peuples de l'Asie sont si limitées, & qu'elles ne consistent guere qu'à retenir & à répéter ce qui se trouve dans les livres des anciens, & que leur industrie est brute & mal défrichée pour ainsi dire: c'est seulement dans le septentrion qu'il faut chercher les sciences & les métiers dans la plus haute perfection. » (*Chardin*, tom. IV, chap. 17.)

ou pour le moins, entendue de peu de perſonnes; & comme avec cela ils ſont les miniſtres de la religion & des princes, il eſt aiſé de ſe figurer toute l'étendue du pouvoir de cette caſte ſur les peuples.

Leurs tables du ſoleil & de la lune ſont cependant écrites ſur des feuilles de palmier, toutes taillées fort proprement de la même grandeur : ils en font de petits livrets, comme je l'ai déjà dit dans le chapitre précédent, & au commencement de celui-ci, auxquels ils ont recours quand ils veulent calculer une éclipſe; ils ſe ſervent alors d'un petit ſtylet ou poinçon, avec lequel ils tracent ſur ces feuilles tous les caracteres qu'ils veulent. Ce poinçon forme un trait léger, mais apparent, en déchirant la pellicule légere qui recouvre la feuille.

Ce que j'ai pu apprendre de l'aſtronomie des Brames, ſe réduit à cinq points principaux : l'uſage du gnomon, la longueur de l'année, la proceſſion des équinoxes, la diviſion du zodiaque en vingt-ſept conſtellations, & le calcul des éclipſes de ſoleil & de lune.

De l'usage du Gnomon chez les Brames.

La premiere chose que j'ai remarquée dans l'astronomie des Brames, est l'usage du gnomon. Cet usage leur est une des plus anciennes pratiques de l'astronomie; on ne peut pas se figurer que ceux qui les premiers ont travaillé à l'astronomie solaire, & à régler par conséquent la longueur de l'année, ne se soient pas servis des ombres méridiennes des corps; car c'est le signe le plus frappant du mouvement du soleil vers l'un & l'autre pole.

Les Chaldéens, long-tems avant les Grecs, observoient avec le gnómon. On peut voir ce que dit à ce sujet Hérodote dans son *Euterpe*; mais Hérodote ne nous apprend point comment ils s'en servoient; & quoique tout le monde sache ce qu'on entend par gnomon, il y a dans la façon de s'en servir par les Brames, quelques circonstances dignes de curiosité, qui peuvent nous donner une idée de la maniere dont les Chaldéens faisoient usage du gnomon; car il y a bien de l'apparence que les Bra-

mes de nos jours tirent leurs connoiſſances aſtronomiques des anciens Bracmanes, & ceux-ci des Chaldéens.

Le gnomon ſert aux Brames à tracer la ligne méridienne, à orienter leurs pagodes, & enfin à trouver de combien la longueur d'un jour quelconque de l'année, pris hors des équinoxes, excede la durée du jour de l'équinoxe, ou eſt plus petit que ce même jour.

Ces aſtronomes ne font leur opération du gnomon que le jour de l'équinoxe. Voici quelle eſt leur méthode.

Ils diſent que, le jour de l'équinoxe, le ſoleil eſt au milieu du monde; & que là où eſt cet aſtre, les corps ne font point d'ombre. Ils cherchent donc ce jour-là par un calcul qui leur eſt ſingulier; & ce calcul une fois fait, on égaliſe un terrein, & on le met de niveau. Au milieu l'on plante à plomb une regle ou perche quelconque, dont la longueur eſt arbitraire, mais qui doit être diviſée depuis le terrein juſqu'au ſommet en douze parties égales ou pouces, & chacun de ces pouces eſt ſubdiviſé en ſoixante parties; on obſerve enſuite la plus

petite ombre en parties du gnomon qui ſert d'échelle. Cette longueur de l'ombre du gnomon, pour un lieu donné, ſera toujours la même, diſent les Brames, pour le lieu où elle aura été une fois obſervée.

Lorſque les Brames veulent bâtir une pagode, & que la divinité à laquelle cette pagode doit être dédiée, leur a fait révéler ſes ordres, & l'endroit qu'elle affectionne plus particuliérement, ils emploient l'opération du gnomon; pour lors ils décrivent de ſon pied un cercle, & par le moyen de deux points d'ombre ils tracent une ligne méridienne qui ſert à orienter la pagode & les pyramides dont elle eſt ornée. Dans toutes les pagodes, l'édifice eſt une eſpece de quarré dont les côtés regardent les quatre parties du monde.

Les pyramides des pagodes ſont en général des morceaux curieux, quoique d'une architecture bizarre aux yeux d'un Européen: elles ſont fort élevées, dans la forme de celles d'Egypte, ſurchargées d'ornemens dans le goût de ceux de nos égliſes gothiques; & elles ſervent de portail & d'entrée au temple. Je me ſuis donné la peine

de mesurer & de prendre la direction de celles de Vilnour, petite ville Indienne à deux lieues à l'ouest de Pondichéry ; j'ai trouvé que les quatre faces de ces pyramides regardoient exactement les quatre points cardinaux.

On me demandera si les Brames corrigent la méridienne, à cause du changement du soleil en déclinaison dans l'intervalle de tems des deux points d'ombre, pris le matin & le soir, sur-tout le jour de l'équinoxe. A la vérité ils ne font point cette correction, ils ne la connoissent même pas ; mais la quantité qu'elle donne est si petite qu'on peut la négliger sans erreur sensible.

Il seroit à souhaiter qu'on pût recueillir un grand nombre de ces observations astronomiques faites à l'aide du gnomon. Ce seroit sans doute un moyen sûr, en y joignant de bons itinéraires, de faire une carte de l'Indostan, meilleure que tout ce que nous avons encore sur ce pays ; car, de s'en rapporter uniquement aux itinéraires pour un aussi vaste pays que l'Indostan, & où cent lieues ne sont, pour ainsi dire, qu'un point dans une ligne, il ne faudroit pas que je

fusse

fusse au fait de la façon dont on estime les itinéraires, pour y ajouter foi. Je crois être en état d'avancer qu'il n'a pas encore paru une carte exacte de l'Inde. Où pourrions-nous en effet la trouver? Dans Strabon & dans Ptolémée? Ecoutons ce que Strabon nous dit au sujet de la connoissance que les Romains avoient alors de l'Inde.

" L'Inde, dit Strabon, dans l'argument „ du livre XV de sa Géographie, est fort „ loin d'ici, & peu de Romains l'ont vue. „ Ceux qui y ont été n'en ont vu qu'une „ partie, & rapportent presque tout par „ ouï-dire; ce qu'ils ont vu, ils ne l'ont „ vu qu'en courant, & à la façon des mi„ litaires. Par cette raison, ils ne rappor„ tent pas la même chose des mêmes lieux, „ quoiqu'ils aient écrit sur l'Inde comme „ sur des choses vues & examinées avec „ soin. Il y en a d'autres, continue-t-il, „ qui, pour s'être trouvés dans la même „ expédition, tels que ceux qui ont ac„ compagné Alexandre dans sa conquête „ de l'Inde, n'en sont pas moins contra„ dictoires dans les faits qu'ils rapportent. „ L'Inde étoit donc fort mal connue du tems

de Strabon ; & se persuadera-t-on que Ptolémée la connût bien mieux ?

La carte de l'Inde, de Guillaume Delisle, publiée en 1705, est, sans nulle difficulté, la meilleure qui eût encore paru. Depuis ce célebre géographe, la géographie n'a fait aucun progrès dans cette partie de l'Inde.

Les dernieres guerres de l'Indostan, commencées sous M. Dupleix, nous ont, à la vérité, procuré des cartes géographiques de quelques parties de l'Inde ; mais je doute que ces cartes soient plus exactes que celle de Guillaume Delisle. J'en ai vu une à Pondichéry, qui avoit été faite sur des mémoires & journaux qu'avoit procurés l'*Expédition*, envoyée dans le Décan par M. Dupleix : cette carte avoit été faite dans le goût de celles dont parle Strabon. J'étois sur le point de me procurer une copie de celle dont je parle : je crus inutile de me charger d'un pareil ouvrage pour le montrer en France, lorsque j'eus découvert les fondemens qui avoient servi à construire cette carte. Je fus instruit de fort bonne part, que, lorsque les différens points marqués dans le journal, & ceux connus par des

ouï dires, comme parle Strabon, furent placés, il reſta vers le milieu de la carte un grand eſpace vuide à remplir, qu'on ne put boucher, faute de matériaux. Il auroit fallu, pour le faire, une province auſſi grande que la Picardie ou la Normandie. L'auteur qui ne s'attendoit pas à cela, fut obligé de faire prêter les points de ſa carte, & d'étendre leur diſtance reſpective. C'eſt donc de notre tems, à peu près comme du tems de Strabon; & peut-on ſe figurer qu'une carte de l'Inde, faite par les itinéraires, ſoit bonne, quand on ſait la maniere dont on les compte?

On eſt aſſis, & le plus ſouvent couché dans ſon palanquin, & porté par des *bouées*, qui tantôt vont vîte, tantôt lentement, & ſe repoſent de tems en tems: on ſuppoſe cependant que ces bouées font un certain nombre de coſſes par heure. Le palanquin eſt aſſez connu pour que je ſois diſpenſé d'en donner la deſcription: il me ſuffira de dire, en faveur de quelques perſonnes auxquelles cette deſcription ne ſeroit pas aſſez familiere, que c'eſt une eſpece de ſopha, ou de petit lit-de-repos, attaché à un bam-

bou de cinq à ſix pouces de diametre, plus ou moins, courbe dans le milieu, avec un tendelet par-deſſus, comme une impériale, & des rideaux ſur les côtés. Cinq Indiens, que l'on nomme *bouées*, dont trois ſont devant, & deux derriere, portent le palanquin, en appuyant ſur leurs épaules les bouts du bambou, qui dépaſſent ſuffiſamment pour cet effet la longueur du palanquin. Les perſonnes qui excedent le poids ordinaire, ſont obligées d'avoir ſix bouées; les perſonnes de grande conſidération en ont toujours ſix, & elles en entretiennent dix à douze: c'eſt une eſpece de luxe, comme à Paris d'avoir huit ou dix chevaux dans ſon écurie, pendant que deux ou trois ſuffiſent pour ſe faire porter dans les rues.

Lorſqu'on entreprend quelque long voyage, on mene ordinairement avec ſoi dix à douze bouées, pour qu'ils puiſſent ſe relever les uns les autres. Dès qu'on ſe met en route, on s'endort bientôt, ſur-tout ſi c'eſt l'après-dîner; car rien n'y porte davantage que la chaleur du pays, ſouvent aidée & favoriſée du repas & du mouvement du palanquin. On croit, malgré cela,

favoir, lorfqu'on eft arrivé, la quantité de coffes que l'on a faite, foit par le moyen de fa montre, foit en s'en rapportant à fes bouées, ou aux gens de l'endroit où l'on s'arrête; mais tout cela peut-il donner une bonne diftance refpective? Sans compter que les coffes font des mefures qui varient autant & plus que ne le font nos lieues, peut-on fe flatter, au bout de quarante ou de cinquante journées de marche de cette efpece, d'avoir la pofition exacte des deux points extrêmes de fa route? C'eft ainfi que fut faite la carte que je vis, qui alloit de Pondichéry à Aurengabad.

Je fais que l'on m'objectera que la carte de M. Delisle, dont je viens de parler, doit être fujette aux mêmes défauts à peu près que cette carte que j'ai vue. Je ne peux pas difconvenir que M. Delisle a dû fe fervir de l'eftime qu'il aura trouvée, ou dans les voyageurs, ou qu'il aura eue par des correfpondances dans l'Inde, &c. Mais ce célebre géographe étoit doué d'une fagacité unique pour combiner enfemble les différens matériaux dont il vouloit compofer une carte; il avoit des reffources que

nous ne connnoiſſons pas. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ſa carte de l'Inde, ainſi que de la côte de Coromandel, eſt encore la meilleure que je connoiſſe, malgré ſes défauts. Je conſeillerois donc de s'en tenir à cette carte, & d'en corriger les points à meſure qu'on en découvrira de défectueux.

Au reſte je n'entends parler ici que de l'intérieur de l'Inde : nous avons exactement le giſement de toutes les côtes de cette vaſte péninſule, & la poſition géographique de preſque tous les principaux points de ces côtes. Les cartes marines de M. Daprès ſont ce que je connois de plus correct en ce genre.

Remarques ſur les obſervations des Brames.

Je trouve qu'il y auroit trois corrections à faire aux obſervations des Brames, ſi l'on vouloit les employer avec quelque ſuccès.

La premiere vient de la fauſſe ſuppoſition qu'ils font, ſavoir, que le ſoleil, le jour de l'équinoxe, eſt au milieu du monde ; ce qui n'eſt pas exactement vrai. Le ſoleil n'eſt véritablement au milieu du monde, à l'inſtant du midi, pour un lieu donné, que

lorſque l'équinoxe arrive à midi, compté au méridien du lieu donné : alors les corps ne font point d'ombre là où eſt le ſoleil.

Il eſt cependant vrai que l'erreur ſur le moment où arrive l'équinoxe, en peut à peine cauſer une de 10 à 11 minutes dans la hauteur du ſoleil; ce qui ne fait que trois lieues ou trois lieues & demie d'incertitude ſur le lieu.

La ſeconde correction vient de la réfraction; mais elle eſt preſqu'inſenſible ici, puiſqu'elle va à peine à 45 ſecondes de degré pour les provinces ſeptentrionales de l'Indoſtan : pour le Décan, & les autres provinces méridionales de la péninſule, la réfraction eſt au-deſſous de 30 ſecondes.

La troiſieme correction ſeroit peut-être la plus conſidérable; mais il eſt fort difficile de l'apprécier, elle conſiſte dans l'erreur de l'obſervation.

Il eſt certain que les anciens trouvoient les ombres des corps trop grandes de beaucoup. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir Strabon; on verra que les latitudes déduites des obſervations du gnomon, ſuppoſent toutes que l'on a obſervé les ombres

trop grandes ; & cela provient, comme l'on sait, de ce qu'il est impossible de discerner le terme de l'ombre & de la lumiere ; mais aussi les anciens péchoient par le même excès dans toutes les observations, & ces observations donnent assez bien les différences en latitude. En rectifiant donc la latitude d'un des lieux observés, on peut avoir avec une précision assez approchée, & presque suffisante pour la géographie, la position des autres points.

FIN du Tome premier.


Brama 1er Dieu Superieur des Gentils



Divinité Singuliere des Gentils.

Lezard à deux testes.

Serpent Capele.



Diable de Mer.





